VANITY FAIR

JUIN-JUILLET 2020

ENQUÊTES
Les sept vies
de Yuval Noah Harari
+
Checknews, l'info
a trouvé toute sa vérité
+
Les faux tableaux
du prince Charles

ENTRETIEN
Paul B. Preciado,
philosophe indispensable

POLITIQUE
« Se conformer
à l'impossible »
par Christiane Taubira

HOMMAGE
Christophe
perdu au paradis

Sandrine KIBERLAIN

Une femme à sa fenêtre, racontée par Monica Sabolo

SANDRINE KIBERLAIN
PHOTOGRAPHIÉE PAR CAMILLE VIVIER
NUMÉRO 80 – JUIN-JUILLET 2020 – WWW.VANITYFAIR.FR

L 13348 - 80 - F: 4,50 € - RD

CHANEL.COM

CHANEL
31

▲ Sandrine Kiberlain photographiée par Camille Vivier début 2020 à Paris.

TENUE **CELINE PAR HEDI SLIMANE**. BAGUE PERSONNELLE.

VANITY FAIR

6 **L'ÉDITO de Joseph Ghosn**
9 **LA PEINTURE de Jean-Philippe Delhomme**

VANITÉS

10 **JOAILLERIE Des lendemains qui chantent ?**
12 **CAPRICE L'horizon des possibles**
13 **BIJOUX Fous d'Elsa**
14 **BEAUTÉ Plaies, blessures, la peau dure**
16 **MODE Californie fashion**
18 **VOYAGES Partir un jour**
20 **FOOD « L'horizon, c'est l'hyper-saisonnalité »**
Ma vie à emporter
23 **CHRONIQUES**
Sous les masques, nos vrais visages ?
par Pauline Klein
Demain, j'arrête. Demain…,
par Nora Hamzawi
Du passé faisons table rase,
par JD Beauvallet

CE NUMÉRO COMPORTE UN **ENCART ABONNEMENT** JETÉ POUR LES VENTES DANS LES KIOSQUES EN FRANCE ET EN SUISSE.

EN COUVERTURE

28 **SANDRINE KIBERLAIN Éloge de la faille**
Monica Sabolo raconte comment, de ses heures de clandestine du cours Florent à sa maîtrise de la soirée houleuse des César 2020, l'actrice a conquis le cœur du public.

LE MONDE D'APRÈS

36 **CHRISTIANE TAUBIRA**
« Se conformer à l'impossible »
L'ancienne garde des Sceaux dévoile comment le confinement a failli la rendre « brindezingue ».

40 **PAUL B. PRECIADO**
« Nous vivons une crise esthétique »
Pour le philosophe, l'urgence actuelle est de parler du point de vue « de monstre ».

44 **GIULIO CALLEGARI « Il va être bien, ce scénario »**
Le nouvel auteur prodige de la comédie détaille toutes les idées de films envisagées en isolement.

MAGAZINE

54 **RÉCIT Voter à mourir**
Sylvie Bommel revit sa journée d'assesseure aux municipales à la veille du grand confinement.

60 **MÉDIAS Le bureau de la vérité**
Cédric Mathiot explique son sacerdoce de vérificateur d'informations au service Checknews de *Libération.*

66 **PORTFOLIO Un jour d'été**
L'Europe des années 1980 vue par Sergio Purtell.

72 **RENCONTRE L'ivre d'histoires**
L'auteur de *Sapiens,* Yuval Noah Harari, est devenu l'historien qui murmure à l'oreille du monde.

82 **REPORTAGE *Paziente uno***
À la recherche de Mattia Maestri, le premier cas de Covid-19 répertorié en Italie.

86 **ENQUÊTE Le prince, le flambeur et le faussaire**
Comment le prince Charles s'est retrouvé à cautionner les œuvres d'un faussaire.

94 **MODE *Condition of the heart***
Des dessins pour imaginer la mode de la saison.

CULTURE

102 **CHRISTOPHE**
Chaque nuit… par Philippe Azoury
L'éden cylindré, par Bayon
Les prochains des Bevilacqua,
par Sophie Rosemont
Le patron, par Arnaud Viviant
Jean-Michel Jarre : « Un Don Quichotte pop »,
entretien avec Joseph Ghosn
113 **CHRONIQUE Sous le masque, par Olivier Séguret**
114 **DERNIÈRES NOTES « Suis-je au paradis ? »**
par Chris Ware

CAMILLE VIVIER

AR8137 achetez en ligne ARMANI.com suivez @giorgioarmani
GIORGIO ARMANI

Au début du mois de mars, quelques jours avant le début du confinement, nous étions en studio avec Sandrine Kiberlain

pour créer les images qui font la couverture de ce numéro et ponctuent le papier que nous lui consacrons. L'article a été écrit lui aussi dans ce délai par Monica Sabolo, dont nous apprécions particulièrement les livres et le ton. Sa façon de raconter des histoires, de mettre en jeu les récits et les personnages, nous semblait la plus adéquate pour capter quelque chose de Sandrine Kiberlain – une actrice chère à notre cœur. Au mien, en tout cas : je n'ai pas l'impression d'avoir jamais vécu sans la croiser, ici ou là, dans un film ou un autre. La croiser même, sans se connaître, parfois, dans la rue : Sandrine Kiberlain m'est souvent apparue, dans des moments étranges, inattendus. Je me souviens d'elle, il y a des années de cela, des décennies aussi, remontant une avenue entre la place Victor-Hugo et la Porte Dauphine, l'avenue Bugeaud. Elle la remontait et je la descendais. J'ai souvent, depuis lors, parcouru dans un sens et l'autre cette même avenue à la recherche des mémoires et des traces de ce que j'y faisais alors. Invariablement, je revois la trace fantomatique de Sandrine Kiberlain sillonner encore mes souvenirs de ce lieu. Je me souviens de ses lunettes noires et de son sac, de sa silhouette et de ses ombres, en pleine après-midi. Portait-elle une veste à franges ? Était-elle plutôt tout en noir ? J'aurais dû noter tout cela, mais mes carnets se sont perdus. Restent mes souvenirs. À moins que tout cela n'ait été qu'un rêve qui m'a accompagné dans le temps, au-delà des plis et des replis qui prennent possession, avec les années, des réminiscences et les façonnent au-delà de ce qui est sans doute réellement arrivé. Je suis certain qu'à force de marcher le long de cette avenue, je pourrais quasiment la revoir. Une confidence : au plus dur du confinement, j'ai poussé l'une de mes marches jusqu'au même endroit. J'ai eu comme l'envie de revenir par là, croiser à nouveau la trace évanescente de mon souvenir de Sandrine Kiberlain sur ce chemin. Tout à coup, elle renaissait là, spontanément, dans mon cerveau confiné qui se disait que ce passage si furtif datant d'il y a vingt ou trente ans devait forcément aboutir au magazine que vous tenez entre les mains, aujourd'hui. Il n'y a pas de hasard. Il n'y a que des hasards heureux et ils sont, chacun, les fruits de ce que nous nous efforçons de créer et d'inventer. Pour cela, sans doute, Sandrine Kiberlain ressemble-t-elle au monde que nous avons envie de construire dans les années qui viennent : un monde qui résiste au temps et aux flux intempestifs. Un monde que nous racontent, dans ce numéro, les figures, les textes et les portraits de tous ceux que nous y accueillons : Christiane Taubira, Paul B. Preciado, Yuval Noah Harari... Quelques noms qui racontent ce que nous sommes et ce que nous sommes, surtout, en train de devenir. □

JOSEPH GHOSN
Directeur des rédactions de *Vanity Fair*.

GETTY IMAGES ; CAMILLE VIVIER

NESPRESSO®

À L'INFINI.

Les capsules Nespresso sont faites d'**aluminium infiniment recyclable.**

NESPRESSO AGIT POUR LE RECYCLAGE.

Nos actions sur Nespresso.com/agit

*what else?**

ALLIANCE POUR LE RECYCLAGE DES CAPSULES EN ALUMINIUM
INITIÉE PAR NESPRESSO

* Quoi d'autre ?

NESPRESSO France SAS - SIREN 382 597 821 - RCS PARIS, 27 rue du Colonel Pierre Avia, 75015 Paris.

VANITY FAIR

RÉDACTION

Les Publications Condé Nast – 3, avenue Hoche, 75008 Paris – téléphone 01 53 43 60 00
Pour envoyer un e-mail, les adresses se composent comme suit : initiale du prénom + nom (collés) @condenast.fr

Directeur des rédactions **Joseph Ghosn**
Rédacteur en chef culture **Philippe Azoury**
Rédactrice en chef mode **Camille Bidault-Waddington**
Rédacteur en chef enquêtes-reportages **Olivier Bouchara**
Rédacteur en chef mode écrite et lifestyle **Pierre Groppo**
Gestionnaire de la rédaction **Quynh Vo**

PHOTOGRAPHIE

Chef de rubrique photo
Rémy Pasquier
Rédactrice photo
Angèle Châtenet

CRÉATION ARTISTIQUE

Directeur artistique **Yorgo Tloupas**
Adjointe au directeur artistique
Géraldine Richard
Directrice artistique adjointe **Laëtitia Caillet**
Rédacteur graphiste
Arnaud Mendes-Seignour

ÉDITION

Secrétaire général de la rédaction
Vincent Truffy
Cheffe d'édition et traductrice
Florence Boulin

MODE / ART DE VIVRE

Cheffes de rubrique beauté-joaillerie
Bénédicte Burguet *et* **Elvire Emptaz**

CULTURE

Chef de service
Toma Clarac

ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

Textes **Bayon, J. D. Beauvallet, Sylvie Bommel, Giulio Callegari, Constance Dovergne, Nora Hamzawi, Richard Heuzé, Pauline Klein, Elena López Riera, Sophie Rosemont, Ian Parker, Jacqueline Remy, Monica Sabolo, Mark Seal, Olivier Séguret, Christiane Taubira, Arnaud Viviant** *et* **Chris Ware** *Photographies* **Jérôme Bonnet, Charly Gosp, Alex Majoli** *et* **Camille Vivier** *Traductions* **Étienne Menu**
Illustrations **Jean-Philippe Delhomme, Julie Verhoeven** *et* **Chris Ware**

VANITYFAIR.FR

Responsable éditoriale adjointe **Constance Dovergne**
Rédaction **Margaux Krehl, Pierrick Geais, Gabriel Piozza** *et* **Norine Raja**

ÉDITEUR

Francesca Colin

PUBLICITÉ & SOLUTIONS DE COMMUNICATION

Équipe commerciale print et digital **Sophia Masurel** *avec* **Alice Descaves, Stéphanie Dupin** *et* **Marie-Christine Lanza**
Coordinatrice de la publicité **Nathalie Seco** *Événements* **Laura Périgord**
Opérations spéciales **Jerôme Dupin, Jennifer Meyrand-Vighetti** *et* **Bastien Saunier**
Publicité Italie **Paola Zuffi** *et* **Cecilia Zamboni (+39 02 25 06 06 04)** *Espagne* **Laurent Bouaziz (+336 11 18 10 60)**
États-Unis **Michael Gleeson (+212 630 4937)** *Royaume-Uni, Allemagne, Pays-Bas, Scandinavie* **Agnes Wanat (+44 208 749 6176)**

Notre publication contrôle les publicités commerciales avant insertion pour qu'elles soient parfaitement loyales. Elle suit les recommandations de l'Autorité de régulation professionnelle de la publicité. Si, malgré ces précautions, vous aviez une remarque à faire, vous nous rendriez service en écrivant à l'ARPP (23, rue Auguste-Vacquerie 75 116 Paris – www.arpp-pub.org).

PÔLE IMAGE

Directrice **Caroline Berton** *Gestionnaire du patrimoine et documentaliste* **Laure Fournis**

PRODUCTION & DISTRIBUTION

Chef de fabrication **Cécile Revenu** *Assistante de fabrication* **Anna Graindorge**
Export **Anne Claisse** *Directeur adjoint des ventes* **Fabien Miont**

ACPM OJD DIFFUSION

Impression **Walstead Central Europe**, ul. Obrocńw Modlina 11 30-733 Kraków – Poland.
ISSN **2268-0659**.
Diffusion **MLP**. Dépositaires / marchands de journaux : **Destination Média**. Tél. 01 56 82 12 06
Numéro de commission paritaire **0723K91918**.
Dépôt légal **juin 2020**.

Provenance des papiers
Intérieur **Finlande**
Ptot 0,011 kg/tonne
Couverture **France**
Ptot 0,01 kg/tonne
Taux de fibres recyclées 0%

PEFC
PEFC/32-32-082

ABONNEMENTS

Abonnements en France métropolitaine
1 an, 11 numéros : 30 euros
ADM – service abonnements, 60, rue de la Vallée 80 000 Amiens. Tél. : 08 09 40 04 47 (appel non surtaxé) ; vanityfair@condenast.fr.
En Suisse 1 an : CHF 63.-
Dynapresse, avenue Vibert 38, 1227 Carouge ; tél. : 022 308 08 08 ; abonnements@dynapresse.ch.
Commande d'anciens numéros : patrimoine. condenast@gmail.com ; tél. : 02 28 97 09 45.

LES PUBLICATIONS CONDÉ NAST SAS

Société par actions simplifiée au capital de 10 376 000 euros. Siren 562 077 206 RCS Paris
Président et directeur de la publication **Javier Pascual del Olmo**
Attachée de direction **Séverine Daniel**
Directrice de l'innovation et du développement stratégique **Violaine Degas** *Directrice de la création éditoriale digitale* **Sarah Herz**
Directrice financière **Isabelle Léger** *Directrice juridique, directrice des ressources humaines* **Joëlle Cuvyer**
Directrice du marketing client **Dominique Dirand** *Directeur de la production et de la distribution* **Francis Dufour**
Directrice de la communication **Bernie Torres**

VANITY FAIR FRANCE EST COMPOSÉ AVEC LES POLICES DE CARACTÈRES TYPOGRAPHIQUES VF TIMES, VF DIDOT ET ENFANTINE DESSINÉE PAR COMMERCIALTYPE, ET VANITÉ DESSINÉE PAR JEAN-BAPTISTE LEVÉE TYPOGRAPHY EN COLLABORATION AVEC VANITY FAIR FRANCE

Tania, 2020,
30 x 40 cm.

VANITÉS

▶ Caprice p. 12 ▶ Bijoux p. 13
▶ Beauté p. 14 ▶ Mode p. 16 ▶ Voyages p. 18
▶ Food p. 20 ▶ Chroniques p. 23

Des lendemains qui chantent ?

Créée à la sortie de la guerre, la broche Oiseau libéré prend un relief nouveau avec le déconfinement.

Texte **Pierre Groppo**

Rond, sympathique, ludique... Ce drôle d'oiseau est plus qu'un bijou : un symbole de la sortie de ces longues semaines enfermés chez soi – cage dorée ou pas. La broche Oiseau libéré ne date pas d'aujourd'hui : elle a été imaginée par Jeanne Toussaint à la libération de Paris. En 1942, la « directrice artistique » de la maison Cartier avait conçu une série de broches similaires, exposées dans les vitrines de la boutique de la rue de la Paix, à quelques dizaines de mètres de l'état-major allemand installé au Ritz. Un esprit de résistance d'un genre un peu particulier, mais non sans danger.

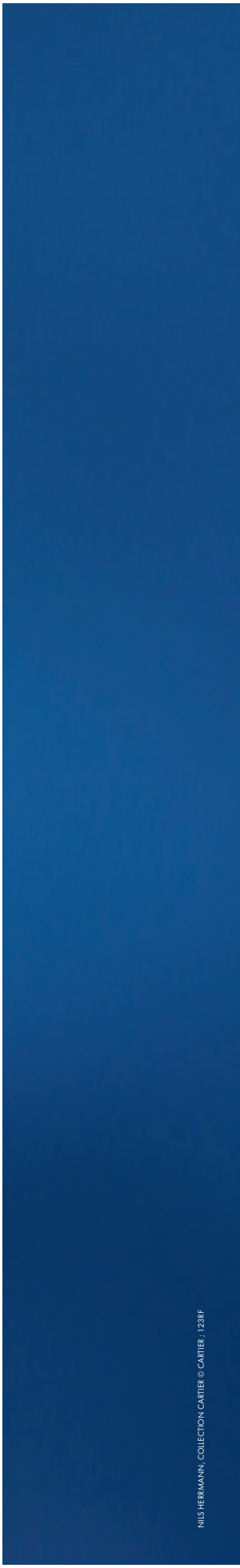
Comme l'explique Pierre Rainero, directeur du patrimoine du joaillier, « les fleurs et les oiseaux font partie du répertoire de ces années-là. L'or jaune, les pierres et les mélanges des couleurs sont là pour signifier la joie. On a un peu perdu l'aspect symbolique de la joaillerie, mais à l'époque, porter un bijou, c'était aussi envoyer des messages, inviter à décoder, à lire, à reconnaître – ou à cacher. » Les Allemands ne s'y trompèrent pas et confisquèrent les bijoux. Jeanne Toussaint passa trois jours dans les locaux de la Gestapo. Miraculeusement rescapée, peut-être grâce à l'aide de Gabrielle Chanel, elle reprit ses activités dans une industrie où l'on ne pouvait plus acheter ni métal ni pierres, seulement fabriquer des bijoux avec les matériaux apportés par les clients – comme cette fervente catholique qui fit fondre ses médailles religieuses pour arborer une étoile en or jaune. Aux premiers beaux jours – comprendre : à la fin 1944 – Jeanne Toussaint récidiva avec son dessinateur animalier préféré (le bijou sera créé en 1947). Cette fois, l'oiseau fut libéré, prêt à déployer ses ailes et à décoller.

Il ne s'agit pas de haute joaillerie ; Pierre Rainero parle « d'objets de sympathie, des pièces de stocks pensées dès avant-guerre pour être portées en accumulation ». Ces best-sellers avant l'heure sont déclinés en bleu-blanc-rouge ou presque : ailes de lapis-lazuli, corps en corail melonné, tête d'or blanc sertie de diamants. Si cet exemplaire appartient à la collection patrimoine de Cartier, plusieurs continuent de voleter dans des collections privées.

Le plus marquant, c'est la simplicité du dessin, le refus de la dramatisation, l'optimisme qui infuse ce piaf prêt pour des lendemains qui chantent. Ce n'est pas un aigle, plutôt un moineau, une mésange, un rossignol tricolore. « Il est dodu, stylisé, appelle immédiatement la connivence et la complicité », explique Pierre Rainero.

À la fois simple, précieux, « cool » bien avant que ce mot existe, l'Oiseau libéré a marqué son époque, ses espoirs et sa félicité, accompagné aussi ses interrogations et ses inquiétudes. Par cette magie du bijou qui ne se démode pas, qui défie le temps, ses crises et ses accidents, cette broche nous dit beaucoup sur ce que nous sommes aujourd'hui et les chemins, fussent-ils ailés, qu'il nous appartient d'envisager. □

BROCHE OISEAU LIBÉRÉ **CARTIER**, 1947.



NILS HERRMANN, COLLECTION CARTIER © CARTIER, 123RF

L'horizon des possibles

Louis Vuitton propose des baskets personnalisables en ligne et réalisées à la main. À vous de les inventer.

Photographie **Charly Gosp**

Semelles, languette, matière, doublure, initiales, couleurs... La Run Away « Now Yours » combine les détails pour imaginer jusqu'à un milliard de versions différentes. □

BASKETS
LOUIS VUITTON.
PRIX SUR DEMANDE.

Elsa Perretti dans son studio en 1974.
Dans le texte : les manchettes Bone.

Fous d'Elsa

Elsa Perretti a bouleversé les formes et les matériaux du joaillier Tiffany. Ses légendaires manchettes Bone ressortent dans de nouvelles versions, alors qu'elle vient de fêter ses 80 ans.

Texte **Pierre Groppo**

C'est l'histoire d'une créatrice d'exception qui vient de fêter son quatre-vingtième anniversaire confinée dans un village de Catalogne, à Sant Martí Vell, dont la place principale hésite entre la verticalité des cyprès et l'horizontalité mauve des glycines en fleurs. Dans ce village méconnu réside l'une des figures du design du XX^e^ siècle, Elsa Peretti. Une légende ! Romano-Florentine d'origine, partie à New York où elle a rencontré le designer Roy Halston Frowick. Cet habitué du Studio 54 et maître de la mode du cool américain (Jackie Kennedy-Onassis et Liza Minnelli sont des habituées) l'introduit chez Tiffany. Le *New York Times* se fait l'écho, le 8 février 1974, du rendez-vous (« qui pourrait être le plus important de sa carrière ») de cette mannequin avec le joaillier à qui elle vient présenter ses créations en argent. Ce métal, qu'elle a découvert « à Londres, à Portobello », est largement ignoré par l'entreprise américaine. « J'étais brune, l'argent m'allait bien. Il faut suivre son instinct », dit-elle. Halston, comme le créateur Giorgio di Sant'Angelo, sont dingues ses formes organiques, de cette sorte d'*arte povera* du bijou mitonné par cette Italienne « trop grande, trop bizarre, trop espagnole » à l'heure où les blondes Américaines règnent encore en couverture des magazines.

« J'avais persuadé les meilleurs artisans de réaliser certains de mes modèles, des artisans qui sont des héritiers de siècles de savoir-faire et de culture », dit-elle aujourd'hui. Chez Tiffany, son style est une révolution. Formes ultra-simples, matériaux inédits, inspirations naturalistes rapportées à l'essentiel – qu'il s'agisse d'un simple haricot, d'un cœur ou d'un scorpion – sont un séisme dans l'entreprise et font un tabac : en 1977, les ventes s'élèvent à 6 millions de dollars selon le *New York Times* qui titre : « L'obsession Peretti ».

Parmi ses succès, les lignes Bean, Open Heart, des gouttes de larmes en or ou en turquoise, la manchette Bone, sa pièce la plus volumineuse, comme calquée sur l'os du poignet. « Mon amour des os n'a rien ce macabre. Petite fille, je me rendais avec ma gouvernante dans une église des capucins du XVII^e^ siècle. Toutes les pièces étaient décorées d'ossements. Ma mère m'y a renvoyée, encore et encore, avec cet os que j'avais volé dans mon petit sac. Les choses interdites restent avec vous pour toujours »

Ce bijou au plus près du corps, fluide et minimaliste, est un nouveau séisme. Sa sensualité folle, à contre-courant de l'opulence chère à l'optimisme américain, en fait l'une des références du bijou contemporain, conçu par cette drôle d'autodidacte. « Je n'ai fait aucune école de commerce : simplement écouté des gens plus intelligents que moi. La curiosité et l'humilité, la générosité et l'ouverture aux autres sont un bon *business »,* affirme-t-elle aujourd'hui alors que cette pièce est rééditée à l'occasion de ces cinquante ans, en édition limitée en cuivre aux couleurs vibrantes, en attendant des versions serties à la fin de l'été. Un bijou à notre image : à la fois le même et métamorphosé. □

DUANE MICHALS/CONDÉ NAST

Plaies, blessures, la peau dure

À l'approche de l'été, les conseils pour préparer l'épiderme au soleil pleuvent. Mais que valent-ils vraiment? Sylvie Peres, dermatologue et co-fondatrice avec ses filles de la marque bio Alaena, nous éclaire.

Texte **Elvire Emptaz**

Faut-il préparer sa peau avec des séances d'UV ?
Surtout pas! Tous les UV sont mauvais : les A, les B... Et les infrarouges. Ils abîment le bouclier de mélanine présent dans l'épiderme, la partie superficielle de la peau, qui se renouvelle régulièrement. Ils peuvent provoquer des mélanomes, donc des cancers de la peau, et gênent la microcirculation dans le derme, ce qui accélère le vieillissement de la peau.

Que valent les cures de compléments alimentaires ?
Je préfère donner des conseils sur la nutrition que recommander des gélules. Mais je ne suis pas contre pour les femmes qui ont la peau vraiment claire ou des carences dans leur alimentation. Il faut juste choisir les plus naturels possible, ceux qui contiennent du bêta-carotène, de la tyrosine, précurseur de la mélanine, de la cystéine, les vitamines A, C et E et des antioxydants.

Faut-il vraiment s'exposer tous les jours vingt minutes sans crème solaire pour bénéficier de toutes les vitamines du soleil ?
Oui, pour la synthèse de vitamine D qui, associée au calcium, vient renforcer les os. Mais pas besoin d'exposer son visage, les avant-bras suffisent. Il faut le faire en marchant, en faisant de l'exercice plus qu'en rôtissant directement au soleil !

Une peau plus pigmentée a-t-elle besoin d'une protection moins forte ?
En principe oui. Plus on est foncé, plus on a un bouclier de mélanine protecteur. Sauf que toutes les peaux doivent se protéger car les dégâts comme le vieillissement cutané, la rugosité, les tâches et les cancers n'épargnent personne. De tout temps, tous les peuples se sont protégés du soleil: en Chine, on met de la poudre de riz, dans certains pays d'Afrique, de la terre. L'idée est de conserver une peau qui a de l'éclat. Pour cela, il faut mettre de la crème 50 sur le visage et des vêtements pour protéger son corps, notamment le cou et le buste, particulièrement sensibles.

Est-ce que manger des carottes peut jouer sur notre bronzage ?
Oui, mais c'est surtout l'alimentation de manière générale qui joue un rôle. Il faut privilégier la vitamine A, précurseure de la fameuse mélanine. Elle est liposoluble, ce qui veut dire qu'il faut l'absorber avec des matières grasses. On la trouve dans des aliments d'origine animale comme la viande, les produits laitiers, le jaune d'œuf, le foie des animaux. Parmi les végétaux, on peut se pencher sur les micro-algues comme la spiruline, qui contiennent dix à quinze fois plus de bêta-carotène que la carotte. On doit privilégier les légumes bios, plus riches en antioxydants, de préférence crus pour garder les vitamines C et E. Au-delà des carottes, on peut faire le plein de courges, pamplemousses roses, betteraves, baies de goji, canneberges, acérola, épinards, choux kale, fèves, bananes, graines de sésame ou poisson.

L'autobronzant aide-t-il à préparer sa peau au soleil ?
J'aime beaucoup l'autobronzant – s'il est bio –, mais il ne prépare ni ne protège. C'est juste une teinture de l'épiderme, un outil esthétique pratique pour les peaux très blanches qui veulent un hâle sans danger. Ça assèche un peu la peau donc il faut combiner son utilisation avec des gommages et une hydratation régulière. □

BETTMANN ARCHIVE

POUR LES FRANÇAIS LE PLAISIR DURE EN MOYENNE 27 MINUTES*

*Les lecteurs de magazines consacrent en moyenne 27 minutes par jour au plaisir de la **Presse Magazine.**

INFORMER. DÉCOUVRIR. APPROFONDIR.

PRIX RELAY DES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2020

sepm SYNDICAT DES ÉDITEURS DE LA PRESSE MAGAZINE

RELAY

LES MAGAZINES DE L'ANNÉE 2020

Découvrez chez RELAY à partir de mai, les magazines les plus talentueux et les plus audacieux de l'année.

Madame Bovary ACPM /ONE 2017 - janvier 2020

Retour en Californie

Quarantaine oblige, la présentation de California Sky, collaboration entre Fendi et l'artiste Joshua Vides, a été reportée à juin. Récit d'une épopée mode à l'aune d'une pandémie.

Texte **Elvire Emptaz**

La piscine *sixties* ornée de la fresque aquatique de David Hockney est restée vide. Les palmiers dansent au gré du vent dans un calme inhabituel. L'hôtel Roosevelt, habitué des grands raouts, n'accueillera pas ce qui devait être l'un des plus gros événements mode de l'année. En mai 1929, la première cérémonie des Oscar s'y est déroulée. La tour de douze étages a aussi été arpentée

FENDI

pendant deux ans par Marilyn Monroe qui y habita lorsqu'elle était mannequin. En avril, un parterre d'invités célèbres et de journalistes venus du monde entier devaient y assister au lancement d'une pré-collection dessinée par Silvia Venturini Fendi en collaboration avec Joshua Vides. L'artiste contemporain américain venu du street art a décoré un couloir secret de l'hôtel menant à une salle de réunion privative. C'est là qu'a été photographiée la campagne de ladite collection, là encore qu'elle devait être présentée en grande pompe. Courant février, l'ambition de la soirée a d'abord été revue à la baisse, une présentation locale sans presse internationale. Mais l'épidémie aura finalement eu raison de la fête et les vêtements, confinés au placard jusqu'à la fin juin, seront d'abord vendus deux jours en exclusivité sur le site de Fendi avant d'être présentés en boutiques.

COLLABORATION FENDI ET JOSHUA VIDES, CALIFORNIA SKY, 2020.

Ce n'est pas la première fois que la star de la scène contemporaine et la maison italienne travaillent ensemble. « Nous avons collaboré pour le bar Peekaboo au Fendi Caffe, chez Harrods, à Londres, où l'on pouvait faire customiser ses anses de sac, raconte Silvia Venturini Fendi. L'art de Joshua est un monde en soi. Je voulais le compléter en travaillant sur une collection. C'est dingue l'émotion qu'il arrive à faire passer en utilisant simplement un marqueur noir. On se trouve aussitôt immergé dans un univers surréaliste, c'est et riche à la fois. » L'échange entre la créatrice et l'artiste a été vif, efficace, naturel. Le résultat est une collection en noir et blanc originale, joyeuse, empreinte d'une touche californienne peu habituelle chez Fendi. On y retrouve les accessoires du moment interprétés, bob, banane ou micro-sac. Tout comme le logo de la griffe transalpine ou son motif fleuri. Les silhouettes en trompe-l'œil rappellent celles des dessins animés, on pense aussi au travail de l'illustrateur Artus de Lavilléon.

Seules notes colorées, le bleu azur et le violet wisteria rappellent le ciel californien que Silvia et Joshua ont tant admiré en dessinant la collection qu'ils ont d'ailleurs baptisée « California Sky ». « C'est la première fois que je mets de la couleur dans mon travail, nous explique Joshua Vides. J'ai adoré le faire pour une maison de luxe qui utilise des matières étonnantes et des broderies magnifiques. J'ai mis du temps à accepter de me qualifier d'"artiste". Cette collaboration est une reconnaissance de plus. »

Alors que le confinement se termine et que la mode s'interroge plus que jamais sur son avenir, la sortie de California Sky a quelque chose de symbolique. À la fois de ce qu'on appellera désormais « le monde d'avant », incarné par le style proposé et la façon dont elle aurait dû être dévoilée, mais aussi de celui « d'après ». Le mastodonte italien a su s'adapter au contexte, innover et numériser l'affaire. Cette collection est une forme de trait d'union, une collaboration qui restera, au-delà de son attrait, par tout ce qu'elle représente dans cette période et pour cette industrie troublées. □

Collection en vente du 25 au 27 juin en exclusivité sur fendi.com, puis en magasins.

Partir un jour

Trois professionnels du tourisme imaginent comment le voyage et la rencontre pourraient renaître.

Texte **Pierre Groppo**

La piscine du domaine de Fontenille à Lauris dans le Var. À gauche, Frédéric Biousse et Guillaume Foucher.

Quel est le mot qui vous vient à l'esprit en ce début d'été ?

Jean-François Rial (Voyageurs du monde) J'aime bien tout ce qui est nouveau, ce qui surprend et là, on est servis. Je suis dans un état d'éveil intellectuel exacerbé. Cette expérience me conforte dans l'absolue nécessité d'une transition écologique, de nouvelles manières de voyager. Et je ne parle pas que du tourisme de masse, mais aussi de nos propres dégâts, qu'il va falloir éviter – ou, au minimum, en payer le prix. C'est le moment de vérité. Plus la crise sera longue, plus l'écologie sera gagnante, même si mon secteur en pâtit.

Guillaume Foucher (Les Domaines de Fontenille) L'envie : on a envie d'aller partout, de voir des gens, les magnolias qui ont fleuri dans notre projet de l'ouest parisien.

Marie-Louise Scio (Pellicano Hotels) Un pur mystère, mais je suis une optimiste : la durabilité, sur laquelle nous travaillions déjà, sera la priorité absolue : élimination du plastique, recyclage par l'ONG Clean World... Voir les animaux s'installer dans La Posta Vecchia vide, prendre conscience de la pureté de l'air, ça fait réfléchir. En Italie, on s'est aperçu qu'en faisant des choses ensemble, tout peut vraiment changer.

Voyez-vous des pratiques émerger ?

JFR Non, c'est trop tôt. Toutes les formes de voyages « différentes » existent déjà, à commencer par le *slow tourism* qui ne fait pas du voyage un produit de consommation classique. On n'inventera rien.

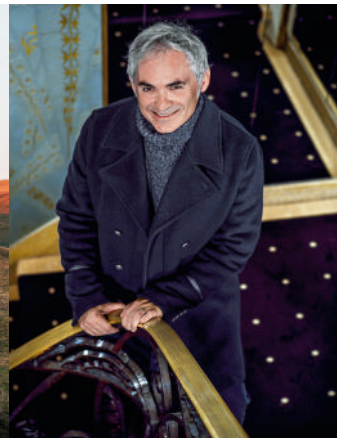
GF On a la chance d'avoir des hôtels de petites tailles dans des grands espaces. Les réservations sont bonnes. L'idée, ce sera une communauté de goûts avec un ancrage local dans la gastronomie, le bien-être, la découverte des territoires.

MLS Pour l'instant, c'est confus. Les gens ont cette envie folle de partir, mais ils feront, je pense, des séjours plus longs à un seul endroit. Le voyage, le fait de se déplacer, d'arriver à destination, va regagner un certain romantisme. Ce sera une expérience à part entière. Nous défendons un localisme fort dans la cuisine, la décoration, les artisans avec lesquels nous travaillons. Plus que jamais, je ne crois pas à l'homogénéisation.

Où irons-nous ?

JFR On peut faire des *road trip*s en Europe, comme dans les années 1970. Aller en Inde, mais pendant trois mois. J'ai fait l'un de mes plus beaux voyages en partant en voiture de Paris : deux mois dans le Sahara algérien. On voyagera moins mais mieux. On paiera sûrement plus cher, mais ce ne sera pas au détriment du tourisme populaire, plutôt du tourisme de masse. Cet été,

SYLVIE CASTINION ; YANN DERET ; JÉRÔME GALLAND/ALEPHIMAGE ; FRÉDÉRIC STUCIN ; STEFANO SCATÀ ; ROBERTA KRASNIG



La Mongolie ? Non, le Cantal sur un plateau. À droite, Jean-François Rial (Voyageurs du monde)

ce sera la France. Il y aura moins de vacanciers – seuls 30 % des Français partent à l'étranger. Les maisons de famille et les gîtes seront les grands gagnants, comme les randonnées, qui fonctionnent bien chez nous, mais avec un risque d'embouteillage sur le GR20 ou le chemin de Saint-Jacques... Le bon plan, c'est le gîte isolé, du Massif central. La Mongolie, on l'a en France : voyez les plateaux du Cézallier dans le Cantal...

GF En France. Les Français redécouvriront leurs pays. Nous sommes confiants sur le retour des clients : vous verriez les réactions dès que je poste sur Instagram... Bien sûr, ce sera différent : on met en place des protocoles, on désinfecte, on installera les gens à l'écart les uns des autres. Il va falloir rassurer – ce que l'on offre à notre clientèle, nous le devons aussi à nos équipes. Les gens auront besoin de bienveillance.

MLS Il y aura un patriotisme de nécessité. Je crois beaucoup au tourisme domestique. Les gens ne viendront pas de loin, mais ils viendront, même s'il y aura moins de chambres puisqu'il faudra les distancier. Le monde entier veut venir en Italie.

En quoi croyez-vous aujourd'hui ?

JFR Au fait de payer le prix de ce qu'on consomme vraiment, à commencer par le carbone. Je crois à une société de conscience et de vérité. Ceux qui le disent et qui le font sortiront gagnants. Je crois au ralentissement, au fait d'apprendre et de ressentir. Je ne crois pas au tourisme ethnique, aller à la rencontre de tribus reculées : je ne suis pas certain que ces gens aient envie de nous voir. Et je ne crois toujours pas au tourisme de masse.

GF Nous avons ouvert notre premier hôtel en ayant un coup de foudre pour une propriété, mais il fallait créer une affaire pour pouvoir se l'offrir. L'enjeu, c'est de ne pas dénaturer le sentiment quand on tombe amoureux d'un lieu. Ce sont les valeurs de nos maisons : un palais du XVIIIe siècle à Minorque, une bastide à Fontenille, l'architecture basque et Art déco à Hossegor... On revendique la subjectivité, la simplicité. C'est pour cela aussi que nous avons décidé de rester des 4 étoiles. On aime le vin, le bel objet dans un endroit qui raconte une histoire, le potager au bout du jardin, la playlist avec Étienne Daho et Françoise Hardy... Donc : la localité, l'ouverture, l'agriculture, les belles histoires, le sens du temps long. Notre modèle, c'est L'Hôtel particulier à Arles, son élégance de vieille maison.

MLS La durabilité, le localisme et la solidarité. Cela s'exprime en faisant le choix de travailler avec le forgeron ou le tapissier du coin. Ce n'est pas toujours le plus pratique, mais c'est ce qui nous semble le plus juste.

À quelles nouveautés peut-on s'attendre ?

JFR Il n'y aura rien de neuf. Il n'y a jamais que du bon et du mauvais. La seule expérience qui mérite d'être vécue est celle qui est un moment de vérité. Le reste, c'est du pipeau. Mes plus belles expériences n'ont jamais été formatées, alors que j'ai passé des moments épouvantables dans des hôtels de luxe, ce qui prouve que, moi aussi, je peux être un gogo. Le voyagiste vous donne des outils, pas plus. La rencontre, c'est un hasard qu'il faut provoquer.

GF Du yoga, des promenades, la découverte de la Corniche et du Cercle des nageurs à Marseille, de la criée de Capbreton, d'un céramiste à Minorque, du vin à Fontenille. Tout sera lié à chaque maison. Ce nouveau temps plus long, c'est l'épicurisme, l'immédiateté et le bien-être.

MLS On commençait beaucoup à travailler sur le bien-être, la méditation. On réfléchit à une expérience holistique, avec des rencontres. On publie notre journal, le *Pellicano Post,* pour raconter des choses de la région, de ses producteurs et de ses territoires. Nous sommes à Ischia plutôt qu'à Capri, dans un archipel toscan méconnu mais splendide. □

Voyageurs du monde propose des parcours personnalisables en France, des adresses secrètes en Provence, Bordeaux, Biarritz ou la traversée du sud de la Corse.
voyageursdumonde.fr

Domaines de Fontenille dispose d'adresses à Marseille, dans le Luberon, sur la côte basque et à Minorque.
lesdomainesdefontenille.com

Pellicano Hotels accueille les visiteurs sur la côte toscane, à La Posta Vecchia, près de Rome, ex-propriété de Jean Paul Getty qui abrite sa collection d'art et sur l'île d'Ischia, face à Naples, dans une tour du XVIe siècle avec bains thermaux.
pellicanohotels.com

La Posta Vecchia à Ladispoli, près de Rome. À droite, Marie-Louise Scio (Pellicano Hotels)

La tomate plurielle d'Anne-Sophie Pic, avec son consommé glacé d'herbes, illustration du concept d'hyper- saisonnalité.

« L'horizon, c'est l'hyper-saisonnalité »

La cheffe Anne-Sophie Pic fait l'éloge du local, du quotidien et de la lenteur.

Entretien **Pierre Groppo**

Comment abordez-vous ce début d'été ?

J'espère être dans un état d'esprit printanier, malgré la perte d'une saison. Le confinement nous a privés de liberté tout en nous donnant la possibilité de se la réapproprier. J'en ai profité pour retrouver mon chemin, sans avoir pour autant le sentiment de l'avoir perdu. Mais toute maison, qui se veut pérenne, doit retrouver ses fondamentaux et je m'attache à renouer avec ce que mon grand-père et mon père m'ont transmis : une vision, une audace, une générosité que je partage avec mes équipes et ma famille.

Venir d'une famille ancrée depuis des générations dans la gastronomie vous permet-il de relativiser les choses ?

Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-mère étaient cuisiniers. J'ai toujours suivi mon propre instinct et c'est dans un moment tragique que je me suis rendu compte de combien c'était important – lors de la mort brutale de mon père quand j'avais 22 ans. Cette histoire longue – étoiles perdues, regagnées, reperdues, encore retrouvées... – m'a fait comprendre l'importance de se recentrer, de savoir ce qu'on est et où on veut aller. C'est un chemin collectif. Le jour où on a fermé, ça nous a replongés dans un moment difficile : ça n'était pas arrivé depuis la Seconde Guerre mondiale. Mais il faut remettre les choses en perspective. Et on n'est jamais meilleurs que dans les états de crise. Il faut être opiniâtre, volontaire, humble, savoir dire « je ne sais pas » – mais essayer.

Qu'avez-vous appris de cette expérience ?

La lenteur. Chez moi, j'ai réappris à faire simple : la cuisine du quotidien. Cette redécouverte, c'est une sensation folle et pas désagréable. J'ai parlé avec mes producteurs, je suis allée sur les marchés, j'ai travaillé des agrumes en pensant à l'année prochaine. Plutôt que de planter les aromatiques au restaurant, avec mon fils, on l'a fait à la maison. Des semis de carottes, de haricots, de courgettes, de petits pois, de radis... et on les a vus pousser. J'ai renoué avec un geste, une intuition. C'était moins cérébral et plus instinctif. J'ai travaillé les marinades et les infusions en prenant des notes, redécouvert le plaisir de l'ail, du thym et du laurier. Tout en gardant cette énergie qui vous anime dans un restaurant.

La cuisine de cet été, ce sera quoi ?

On réfléchit à un menu imposé, mais qui change plus souvent. Une proposition plus courte et plus éphémère. Quelques plats magiques. Il faudra être très concentrés. Sans doute plus spontanés aussi, même s'il y a de nouvelles lourdeurs et moins de fluidité. Ça nous guidera. On affinera chaque jour. Au restaurant gastronomique, il faudra scénariser un peu plus les choses, apporter du ludique, désamorcer le côté anxiogène. Et pour les ingrédients, on arrivera à la fin du bourgeon de sapin, que j'ai déjà trié et séché. J'ai découvert des nouveaux chizos, une verveine d'Argentine mentholée très aromatique. Ce sera herbacé et végétal. Mais il y aura du légume, du poisson, de la viande, une diversité : on fera « avec » plutôt que « sans », quitte à limiter les quantités. Je réfléchis à travailler avec un nutritionniste car l'idée, c'est aussi de faire du bien au corps. J'ai beaucoup parlé avec mon cueilleur sauvage en Suisse et je crois à l'hyper-saisonnalité : ne plus passer à côté d'un ingrédient, même s'il dure quinze jours. Il ne s'agit pas de réduire l'offre. On aura autant de travail, voire plus, et besoin de plus de créativité. L'horizon, c'est l'hyper-saisonnalité.

JF MALLET / MICHAEL ROULIER / CONSTANCE DOVERGNE

C'est une tendance qui a émergé ?
Le vivre « lentement », avec tout ce que ça comporte de rétro. Et aussi manger chez soi, la livraison, le plat à emporter... Avec les producteurs, on a lancé des recettes pour accompagner leurs paniers de légumes, car il est important de donner des idées de recettes aux clients afin qu'ils retrouvent le plaisir (ou la confiance) de cuisiner. Cela aide les producteurs à vendre leur récolte. On réfléchit aussi à notre gamme « Pic à la maison ». Je me suis replongée dans les cours Scook que nous avions lancés et dans mes livres de cuisine pour alimenter notre compte Instagram. Ça m'a donné envie de travailler à un prochain volume. Les clients sont ravis, envoient des messages pour dire qu'ils font le gratin dauphinois tous les dimanches. Mais il ne faut pas se mettre sur un piédestal. Et prendre en compte la dimension agricole et écologique qui est fondamentale. Je m'en rends compte ici où les produits sont magnifiques.

Un conseil à partager avec vos confrères et consœurs plus jeunes ?
Les réponses sont collectives. On se pose tous les mêmes. Il faut chercher la cohérence. Et à vivre en adéquation avec notre idéalisme et notre utopisme. C'est important aussi. Avoir confiance en soi, et je sais que ce n'est pas toujours facile. La sincérité, quitte à ce que ça soit très simple – la simplicité étant ce qu'il y a de plus dur. Le métier est à un tournant, avec des situations différentes, pour les restaurants des villes, plus loin des producteurs, et ceux des campagnes. Il va falloir retisser des liens.

Comment les choses se sont-elles passées dans votre restaurant de Singapour ?
Ils ont fermé plus tard, vers le 15 avril. Ils sont très structurés. Mais mes équipes étaient pressées de rouvrir. Là-bas, les gens se révolutionnent tout le temps. C'est un petit territoire où nous proposons une cuisine « française » mais avec une dimension locale concernant les ingrédients et l'approvisionnement, en Malaisie par exemple. Parce que la cuisine française, ce n'est pas que la matière première. C'est un savoir-faire, des techniques, la béarnaise et la sauce Choron... Cette cuisine est en filigrane dans beaucoup d'endroits, même à l'autre bout du monde, alors que l'ancrage local relève aujourd'hui du devoir. □

anne-sophie-pic.com

Ma vie à emporter

Quand le confinement conduit les grands chefs à se lancer dans l'aventure du *take-out*.

Texte **Constance Dovergne**

Il y a d'abord eu un piment marocain, vert, sournois et terriblement piquant, qui m'aveugla violemment en pleine préparation d'une *salsa verde*. Puis le couteau japonais qui trancha mon annulaire à la place du fenouil. Enfin, deux gros œufs de poules élevées en plein air, explosés sur mon beau tapis persan tandis que je filmais – ne me jugez pas – la recette d'un gâteau au chocolat que je n'avais même pas l'intention de manger tant sa teneur en beurre était incompatible avec mes ambitions de corps de rêve pour l'été.
Cette série noire d'incidents domestiques signa mon renoncement à devenir une confinée modèle, celle qui sort de quarantaine en sachant cuisiner le lièvre à la royale, faire des inversions de yoga à une main et tenir une conversation en mandarin. Une décision miraculeuse puisqu'elle a coïncidé exactement avec le moment où, partout en France, des centaines de restaurateurs ont repris du service. Parce qu'ils refusaient de laisser tomber leurs producteurs, parce qu'ils voulaient offrir au voisinage une alternative alimentaire aux produits industrialisés des supermarchés, parce qu'ils ne pouvaient pas se permettre le coût d'une fermeture totale ou, tout simplement, parce qu'ils ne tenaient plus en place, les chefs se sont lancés les uns après les autres dans la grande aventure « à emporter ». Et les établissements étoilés ont soudain côtoyé le poulet frit, les sushis et les fast-foods sur les applications de livraison. Alors j'ai commandé : les tortillas incroyablement crémeuses d'Iñaki Aizpitarte au Chateaubriand ; la meilleure pizza de la ville chez Faggio ; une savoureuse fricassée de volaille et morilles de Stéphanie Le Quellec, la cheffe doublement étoilée du restaurant La Scène, reçue dans un sac sous-vide à plonger dans l'eau frémissante pour la réchauffer... Chez Septime, établissement de rêve où, contrairement à Jay-Z et Beyoncé, je n'étais jamais parvenue à réserver une table, j'ai commandé un repas entier. Il fut livré dans un beau sac, délicatement empaqueté dans un papier de soie monogrammé et accompagné d'une notice d'instructions reproduisant les codes typographiques de ses célèbres menus. L'ouverture des ventes en ligne a eu lieu un matin à 10 heures. J'ai validé mon panier à 10 h 04. À 10 h 12, les quarante-cinq menus du jour s'étaient déjà envolés : rupture de stock. L'expérience Septime, frisson de la réservation inclus.

Quelle étrange chose que de ressentir pour la première fois en deux mois les saveurs inimitables de la cuisine d'un grand restaurant ! Et plus étrange encore de ressentir ces saveurs dans sa propre kitchenette. Comme une impression de contre-nature, de l'ordre d'une expérience de réalité virtuelle gastronomique. Question : l'âme d'un restaurant est-elle soluble dans un sac en plastique plongé dix minutes au bain-marie ? « En ces temps difficiles », pour citer les nouveaux discours marketing, l'initiative est bienvenue. Mais l'idée qu'on tienne là la « réinvention », à laquelle exhorte Emmanuel Macron, de la restauration à l'ère post-Covid, en réduisant l'essence d'un restaurant à l'assiette, en ignorant l'importance des métiers de salle, du service, du cadre et de la convivialité, a de quoi donner le vertige. « Les pizzas, les tacos, la street-food sont faites pour le *take-out* – c'est un modèle qui ne les abîme pas –, mais on n'a pas besoin que d'autres restaurants arrivent sur ce créneau », m'a dit un ami restaurateur dont les établissements, qui affichaient invariablement complets avant le confinement, resteront fermés. Affamée et influençable, me voilà en train de scroller frénétiquement la carte du Burger King à la recherche de ce qui se fait de plus gras. Et d'être à nouveau soumise au dilemme éthique qu'impose le recours systématique aux applications de livraison dont les employés, souvent sans-papiers et toujours précaires, traversent les villes dans des conditions sanitaires douteuses pour un salaire de misère – salaire de misère auquel ils n'auraient même pas droit si nous décidions de boycotter ces applis... En attendant de vivre dans un monde meilleur, quelques bonnes pratiques : donner un bon pourboire, descendre chercher sa commande dans la rue, laisser une bonne note... Et savourer chaque seconde de la dégustation des neuf croquettes de fromage industriel fondant et piment jalapeño et du Double Whooper Cheese supplément bacon qui sont arrivés froids. De toute façon, c'est comme ça qu'ils sont les meilleurs. □

Nouvelles dates : 9-10 décembre 2020

CONDÉ NAST
LUXURY CONFERENCE

IN PARTNERSHIP WITH

GTBank
Guaranty Trust Bank

GATEWAYS TO LUXURY

NOUVELLES DATES :
9-10 décembre 2020, Vienne, Autriche

LE PLUS GRAND ÉVÉNEMENT POUR LES LEADERS DU LUXE

500 décideurs, innovateurs, créateurs et représentants commerciaux des secteurs du luxe et de la mode se réuniront à Vienne, en Autriche, afin de discuter des sujets qui comptent pour l'industrie mondiale du luxe et de la mode.

La conférence Condé Nast Luxury se tiendra désormais à Vienne, en Autriche, du 9 au 10 décembre 2020.

Au cœur des débats :

- Une voie à suivre pour l'industrie du luxe
- La puissance et les opportunités de l'Europe centrale et orientale
- Nouvelles sensibilités des consommateurs
- Durabilité, technologie et savoir-faire

Retrouvez plus d'informations et réservez vos billets sur :
CNILuxury.com | +44 20 7152 3994

@CNILuxury @SuzyMenkesVogue #CNILux

EN PARTENARIAT AVEC

GTBank
Guaranty Trust Bank

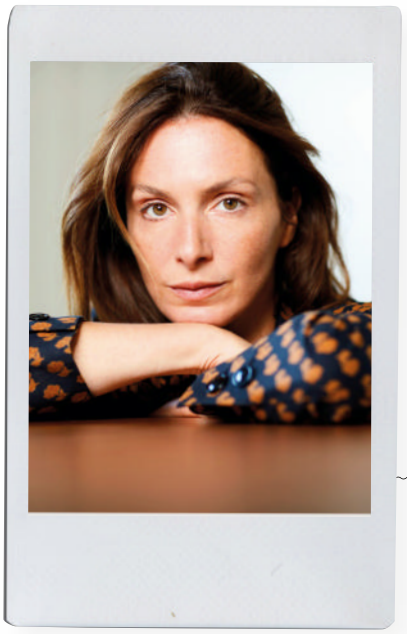
VILLE PARTENAIRE

VIENNA
NOW ◆ FOREVER

SPONSORS DE L'ÉVÉNEMENT

ALPHATAURI · Backhausen · belvedere · F•CUS. · ICONSIAM · INDIGITAL · JOERG ZUBER STUDIO · KUNST HISTORISCHES MUSEUM WIEN · McARTHURGLEN DESIGNER OUTLETS · Rêve de Rive luxury swimwear · Hotel Sacher WIEN•SALZBURG · SPANISH RIDING SCHOOL LIPIZZAN STUD PIBER · TSUM KYIV · VOGUE BUSINESS

Pour plus d'informations sur les partenariats commerciaux, veuillez envoyer un e-mail à **clare.casey@condenast.com**



Lettre de ma chambre par Pauline Klein

Sous les masques, nos vrais visages ?

À la faveur du confinement, les visages ne font de plus de figures. Et après l'enfermement des corps, le vernis social effrité laissera-t-il place à des liens plus authentiques ?

C'était le soir du 14 mars 2020. C'est le dernier endroit public dans lequel j'ai mis les pieds à ce jour. Un bar-tabac que j'ai immédiatement aimé pour sa grande proximité avec la porte de mon immeuble, et dont le bruit et l'atmosphère m'ont toujours donné le sentiment d'être protégée une fois chez moi. Le propriétaire de l'endroit s'appelle Philippe. Il a tout de suite mis en place un petit rituel de voisinage entre nous que j'ai évidemment accepté avec plaisir. Une cérémonie de bienvenue qui rythmait les matins où j'entrais pour prendre un café, les soirs où je venais acheter un paquet de cigarettes. Ce rituel ne m'est pas réservé. Philippe accueille les habitués comme les inconnus en leur donnant l'impression qu'ils sont chez eux, maîtrise sa complicité et sa bonne humeur. Je lui ai toujours connu cette chorégraphie lorsqu'il s'approche pour prendre une commande, mains à la taille, tête penchée sur le côté, air enjoué, « on fait comme ça ? », « allez, ça marche ! » Je ne connais de lui que ce masque éternellement ravi et serviable. Philippe m'évoque le serveur de Sartre, cet être pour soi qui joue au garçon de café. Il a intégré cette conduite stéréotypée qui lui donne sa consistance de propriétaire pimpant, et le console peut-être de sa vacuité, pour reprendre les mots de *L'Être et le Néant.* Ce qui m'a frappée ce soir du 14 mars, c'est le changement brutal d'attitude de Philippe auquel j'ai assisté la veille de la fermeture de son bar. Pour la première fois, j'ai cru déceler autre chose sur son visage. J'ai vu ses gestes ralentir, improviser, son regard se gorger d'une humanité et d'une douceur que je n'avais jamais observées chez lui. Il était inquiet et bienveillant, sans doute pris de court et propulsé dans une sorte de nostalgie du présent, questionnant le futur, son visage pris entre ses mains : Philippe était poétique. En repensant à cette scène, je me dis que j'ai peut-être été l'un de premiers témoins de sa libération. J'ai vu se former entre la consciente grandissante de ce qui se profilait et nos identités à chacun, un tout nouveau lien.

J'aimerais savoir ce qui a circulé entre lui et moi de si nouveau ce soir-là. Ce qui est tombé aussi... Cette « sacralisation du social », ce rite que nous jouons sans cesse sans même nous en apercevoir. Ces masques. Ces bonjours, ces sourires, ces échanges insignifiants sont pourtant aussi ce qui nous structure. Je me demande ce qui émergera de cette absence de fonction sociale, si jailliront depuis nos confinements des états naturels. Si les masques tomberont peu à peu, usés par la solitude de nos intérieurs, si quelque chose de l'ordre de la nature repoussant les cloisons de la civilisation adviendra, comme les canards sur le parvis de la Comédie-Française ou des brins d'herbes entre deux pavés gris. Si, comme entre Philippe et moi à cet instant, autre chose circulera entre les hommes, un autre courant.

Quelque chose d'aussi intérieur qu'extérieur se transforme. L'absence de masque symbolique contaminera-t-elle l'éternel présent de nos confinements ? Les masques de nos visages domptés tomberont peut-être, passée l'absence d'interactions sociales prolongée. Et peut-être que lorsque nous nous réhabituerons au dehors, lorsque nous nous exposerons à nouveau, que nous pourrons nous rassembler, peut-être alors qu'autre chose comme un vrai visage, se dessinera peu à peu. □

PASCALITO

Lettre de confinement par Nora Hamzawi

Demain j'arrête. Demain...

Entre rattrapage de culture cinématographique, incertitude sur tout et rêve récurrent, retour sur l'état de notre chroniqueuse coincée chez elle.

Ça fait maintenant trente-trois jours qu'on est confinés. Trente-trois jours que les journées s'organisent autour de l'école à la maison, du ménage, des repas, des applaudissements à 20 heures et des insomnies.

C'est long et en même temps ce n'est rien, de mon côté, je m'y suis presque habituée. Bizarrement, je trouve que c'est passé vite et, pourtant, l'idée de peut-être n'en être qu'à la moitié me rend complètement hystérique et claustro.

Ce n'est pas le quotidien qui est dur, c'est l'impossibilité de se projeter, le fait de n'avoir aucune échéance et de terminer absolument toutes ses conversations par « de toute façon on n'en sait rien » ou alors « de toute façon on verra bien... »

Le début du confinement me paraît si loin, on portait encore des pulls, on était des bons élèves à tenter de garder un rythme et à cuisiner sainement. Aujourd'hui, on regarde le printemps par la fenêtre avec le même T-shirt depuis trois jours, en se disant qu'il faut vraiment se calmer sur la nourriture (et le petit verre de vin). Demain j'arrête, demain...

Pendant mes insomnies, à défaut de mater l'info en continu qui ne m'apprend rien à part qu'aujourd'hui, on a plus besoin d'avoir quelque chose de juste à dire pour parler, j'essaye de rattraper mon retard sur ma culture cinématographique.

Je regarde des films qui se déroulent dans Paris, dans les restos, les théâtres,

***Les Quatre Cents Coups* de François Truffaut, 1959.**

NORA HAMZAWI ; PROD DB / KCS / AURIMAGES ; COLLECTION CHRISTOPHEL/ AFP ; PRODUCTION GAUMONT INTERNATIONAL

Les Nuits de la pleine lune d'Éric Rohmer, 1984.

les cafés et les cinés. Cléo qui se promène de 5 à 7 dans le parc Montsouris, Vic qui mange un poulet aux girolles à La Coupole, sa mère qui rencontre le prof d'allemand dans la file du ciné, Antoine Doinel qui fait les quatre cents coups dans Paris ou encore Louise et Octave qui me paraissent être assis un peu trop près l'un de l'autre dans les cafés des *Nuits de la pleine lune*. Je me surprends à penser : « Oh la la, ils sont hyperproches l'un de l'autre, elle est toute petite cette banquette, non ? » et franchement, ce n'est pas normal de penser un truc pareil, si ?

Comme si la distanciation sociale allait devenir une norme et que tous ces films n'étaient que des témoignages d'une époque révolue, celle où on se touchait, celle où on mangeait ensemble, celle où on sortait.

Et, de la même manière qu'on regardait une comédie romantique en rêvant un jour de trouver notre Hugh Grant à nous, on regarde aujourd'hui ces films en rêvant des files d'attente ailleurs qu'aux supermarchés, du bruit des couverts dans les restos, du brouhaha et des rideaux de théâtre qui s'ouvrent, faisant les présentations entre le public et la scène.

Je ne sais pas quand mon spectacle recommencera, a priori à partir du mois de septembre, mais en vrai, on ne sait plus rien. À une époque, quelques mois avant

La Boum 2 de Claude Pinoteau, 1982.

mes premières représentations, je faisais ce rêve récurrent où j'étais sur scène et puis tout à coup, j'avais un trou et je me mettais à dire n'importe quoi et à citer tous les noms de fruits que je connaissais, nue face à un public. Hier, pour la première fois, j'ai refait ce rêve, sauf que le public était masqué, que les spectateurs n'étaient que douze dans la salle avec cinq sièges vides pour les séparer les uns des autres, et moi je portais un chapeau pointu. Concernant le chapeau pointu, je n'ai encore aucune explication, concernant le reste, ça me paraît assez limpide.

Alors voilà, c'est étrange d'écrire ce papier, en sachant qu'il ne sortira que dans un mois. Si ça se trouve, à sa sortie, je le relirai avec le même embarras que quand on retrouve son journal intime d'adolescente, peut-être que je me dirais : « Eh bah, t'étais bien dramatique », avant de retrouver des amis pour dîner... Je n'ai jamais autant espéré me trouver embarrassante. Ou alors je serai dans mon T-shirt, le même depuis trois jours, en me disant qu'il faut vraiment se calmer sur la nourriture (et le petit verre de vin). Demain j'arrête. Demain... □

Lettre du Brexit par JD Beauvallet

Du passé, faisons table rase

Alors qu'en quarantaine les Français cultivent leur nostalgie, Londres piaffe d'impatience, déjà prête à inventer le monde d'après sans un regard en arrière.

Horizontale et étirée, la vie confinée ressemble parfois, ou souvent, à des vacances dues et pluvieuses dans une maison de famille. On y régresse, on finit par lire des vieux magazines entassés et grignotés par les bêtes, où les prix sont encore en francs et les adresses strictement postales, ignorant encore tout d'un www à venir. La peur du futur, du présent, du dehors, nous contraint à miser sur des valeurs refuges, sur tous ces biens culturels qu'on avait fini par ne plus aimer à leur déraisonnable hauteur, à ne plus regarder avec passion, à ne plus toucher même. Petit commerce de la nostalgie rassurante, on n'a jamais autant, sur les réseaux sociaux, exhibé avec une telle ferveur disques, livres ou DVD. Facebook ou Twitter sont ainsi devenus des monologues culturels, où chacun révèle ses reliques, ses doudous rassurants des temps compréhensibles.

Dans d'étranges rituels d'Occidentaux gâtés, on ressasse, on catalogue. On fait des playlists, des tops dérisoires : on fait le ménage avec sa vie, avec son chaos, en attendant, le dos rond, que se précise le futur : la liberté ou la mort. Car si on recense, pour solder tous comptes avec une vie mesurée en kilos de culture dont même les Emmaüs ne veulent plus guère, on repense aussi son existence. On se fait des promesses, sans doute dignes des engagements du capitaine Haddock à ne plus siffler du Loch Lomond. On s'agite, mais on ne sort pas de sa tête. On fantasme de vie saine en Corrèze, de télétravail au Pays basque, mais l'animal est sédentaire et s'éloigne peu de sa tanière.

À Londres, malgré le brocantage séculaire de la royauté, on est moins versé sur la nostalgie. C'est une erreur de Boris Johnson, de ne miser que sur son électorat senior à force de références à Churchill, à longueur d'incantations au souvenir de « l'esprit de Dunkerque ». Si l'on mesure le modernisme et le dynamisme d'une ville au nombre des grues érigées, alors Londres est résolument une ville tournée vers le futur. Des rues entières, des quartiers même sont ainsi rasés sans états d'âme, sans mélancolie. Du passé, faisons table rase, hurlaient les punks – ça pourrait être la devise de la ville. Car là où les réseaux sociaux français semblent encombrés par la célébration testamentaire du spleen, leurs équivalents anglais jouent encore l'effervescence, dans une farandole de nouveaux groupes, de sons à explorer, d'artistes à découvrir, d'échanges à inventer. Censée avoir été plongée dans un coma artificiel tant que rôde le virus, Londres semble pourtant toujours agitée du bocal, du local. La ville est en *stand-by,* et même dans les starting-blocks : les idées, concepts et désirs qui se sont exprimés, précisés pendant le *lockdown,* semblent une fois encore tout ignorer de la conduite en marche arrière, au rétroviseur. Malgré l'énormité des futurs monuments aux morts de cette guerre d'usure, malgré l'ampleur de la déroute économique, Londres sera sans doute la première capitale européenne à sortir de l'hébétude. Car Londres n'a pas de mémoire. Londres regarde devant, sans s'encombrer du poids mort des souvenirs sépia. La preuve : on n'y parle déjà même plus du Brexit. C'est *so* 2019, le Brexit. □

La promotion des droits des femmes et de l'égalité de genre est un défi universel. L'urgence est partout, particulièrement dans des pays qui connaissent une pauvreté chronique, des conflits ou qui sont victimes d'une catastrophe naturelle. Nous croyons que l'égalité réelle entre les femmes et les hommes est à notre portée.

Aidez-nous à y parvenir !

Suivez nous sur les réseaux sociaux et sur le site

- @ONUFemmesFR
- @onufemmesfrance
- @onufemmesfr
- onufemmes.fr

ONU FEMMES FRANCE

ONU Femmes agit dans le monde entier, en faveur des droits des femmes et de l'égalité de genre.

ÉLOGE DE LA FAILLE

À l'adolescence, Sandrine Kiberlain a découvert au cinéma « une vie tellement plus vivante que la sienne… » De ses heures de clandestine du cours Florent à sa maîtrise de la soirée houleuse des César 2020, Monica Sabolo raconte comment elle est devenue l'actrice qui fait l'unanimité dans le cœur des gens.

Photographie Camille Vivier
Stylisme Camille Bidault-Waddington

TENUE **CELINE PAR HEDI SLIMANE**.
BAGUE PERSONNELLE.

Vous aviez l'intention de vous montrer professionnelle, distante, implacable même s'il le fallait. Afin de faire triompher la déontologie et la vérité du portrait, vous aviez tout prévu – votre sang-froid est légendaire. Mais Sandrine Kiberlain est le genre de femme qui nuit beaucoup à ce genre de résolutions. Déjà, quand elle entre dans ce café du VII[e] arrondissement avec sa grande silhouette, son air d'adolescente, gracieuse et presque maladroite, vous vous surprenez à lui adresser un petit signe de la main bien trop enthousiaste. Ensuite, elle vous fait ce drôle de sourire, mélange d'intrépidité et de réserve, et hop ! vous avez envie de l'embrasser. Enfin, elle retire son manteau de laine et vous constatez qu'il est couvert de poils de chat. Vous êtes foutue. On ne résiste pas à une fille qui se balade avec un manteau couvert de poils de chat.

Son attaché de presse vous avait pourtant prévenue : « Je ne connais personne qui n'aime pas Sandrine. C'est fou : le public comme les gens du métier, tout le monde l'adore. C'est la version féminine d'Alain Chabat. Ces deux-là font l'unanimité dans le cœur des gens. » Peut-être est-ce dû à une filmographie impeccable et familière qui, depuis plus de vingt-cinq ans, des *Patriotes* d'Éric Rochant en 1994 à *Pupille* de Jeanne Herry en 2018, nous donne la sensation étrange de la connaître, presque intimement. Son charme singulier, cette espèce de sincérité grave et tendre, radicale l'air de rien, parfois délicieusement burlesque, souvent au bord du gouffre... C'est peut-être cet entretien d'embauche, dans *En avoir (ou pas)* de Laetitia Masson (1995), durant lequel, face à un Didier Flamand complètement perturbé, elle est cette jeune fille qui chante en anglais en essuyant ses larmes et son nez qui coule, désarmée et rageuse, bouleversante de vérité. Ou sa façon d'interroger Valentina Cervi, dans *Rien sur Robert* de Pascal Bonitzer (1999), dans une voiture-bar, avec de grands yeux innocents, et ce ton à la fois urbain et ingénu qui n'appartient qu'à elle : « Est-ce qu'il vous caresse avant de vous la mettre ou est-ce qu'il vous la met directement quand il sent que c'est mouillé ? Parce qu'avec moi, il faut qu'il la mette directement parce qu'il a peur de débander. » Ou encore ce morceau de bravoure foldingue en juge d'instruction bourrée devant une caméra de surveillance, dans *9 mois ferme* d'Albert Dupontel, film pour lequel elle obtient le césar de la meilleure actrice en 2014. Peut-être est-ce dû à son air de grande bringue légèrement décalée, son allure d'adolescente téméraire, cette impression diffuse de mélancolie et de fantaisie, de faille et de force.

Sandrine Kiberlain ressemble à cette image de Lynette Garland qu'elle a publiée sur son Instagram : la photographie en noir et blanc de genoux émergeant d'une jupe, gracieux, sages, bien élevés. Mais sur l'un d'entre eux, juste sous la rotule, un sparadrap recouvre une blessure invisible. Elle dit que, chez les autres, elle a toujours aimé le détail qui cloche, la fêlure cachée derrière l'apparence, les choses tristes et drôles à la fois. « Et puis le sparadrap, c'est une sortie de route, quelque chose qui évoque la liberté, le risque, mais aussi une certaine solitude et les failles de l'enfance. On voit tout ce qui reste de ce moment-là et qui, au fond, ne nous quitte jamais », dit-elle.

Elle se demande si elle ne fait pas du cinéma, simplement pour cette raison : « Montrer ce qui se cache derrière la porte, le mystère des êtres – on ne connaît jamais vraiment quelqu'un, ce qu'il traverse dans le secret de son cœur. » Dans *Bonne Figure,* le court-métrage qu'elle a réalisé en 2016, elle met en scène Chiara Mastroianni dans le rôle de Françoise, une actrice qui reçoit un prix dans une robe somptueuse et traverse la soirée, mutique, avec un regard de biche égarée, avant de finir seule, chez elle, incapable de retirer sa robe. « C'est le genre de chose qui a pu m'arriver. Tout le monde vous félicite, vous souriez, mais, en réalité, vous êtes habitée d'un sentiment de solitude absolue. »

Aux César 2020, la soirée part en catastrophe entre la démission collective de la direction et les prix de Polanski. Sandrine Kiberlain se résout à clore la cérémonie. « Il fallait bien que quelqu'un le fasse. »

« Bonne figure », cela pourrait aussi être le titre de son expérience en tant que présidente de la 45[e] cérémonie des César, le 28 février 2020. On se souvient du pas décidé avec lequel elle entre, ce soir-là, sur la scène de la salle Pleyel, ouvrant une soirée qui s'annonce explosive, entre la démission collective de la direction de l'académie des César, quelques jours auparavant et, surtout, les douze nominations pour *J'accuse* de Roman Polanski, accusé par douze femmes de viols et d'agressions sexuelles. « Durant la semaine qui a précédé la cérémonie, il y avait une mauvaise nouvelle par jour », se souvient-elle. Je pensais : « Ah, j'ai bien fait d'accepter. C'est l'année idéale. J'ai eu du flair ! raconte-t-elle dans un sourire démuni. J'ai vu la soirée partir en catastrophe, pareille à un bateau qui sombre. Alors, je me suis simplement dit : "Je vais faire de mon mieux." » Tandis qu'à l'extérieur, des associations féministes scandent, dans la nuit rouge de fumigènes, « Polanski violeur, cinéma complice », elle tente un numéro d'équilibriste, entre un discours sur le fil et ↠

CAMILLE VIVIER

TENUE **CELINE PAR HEDI SLIMANE**.

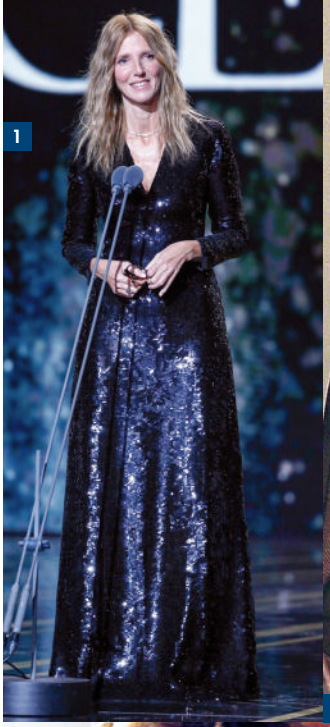
↠ une grande solitude lorsque, après l'attribution du césar du meilleur réalisateur à Polanski, Adèle Haenel quitte la salle, suivie de Céline Sciamma et d'autres comédiennes. « Tout me semblait irréel : quand on a entendu "Polanski, meilleur réalisateur", on ne s'y attendait pas. Ensuite, on me dit : "Florence Foresti refuse de remonter sur scène. Elle est enfermée dans sa loge. Tu dois clore la soirée." J'ai répondu : "Mais ça va pas la tête ?" Et puis, bon, c'est vrai, il fallait clore cette foutue soirée, alors j'y suis allée. » Elle hausse les épaules : « Il fallait bien que quelqu'un le fasse ». C'est elle qui a remis, vaillante, le césar du meilleur film à l'équipe des *Misérables* emmenée par Ladj Ly.

Sandrine Kiberlain ne sait pas trop pourquoi, mais elle a toujours l'impression qu'elle doit se débrouiller seule, qu'elle est « à la tête de l'affaire ». Adolescente, alors que son petit ami est venu la chercher à la gare, elle passe à côté de lui sans le voir. « Il a dû me courir après : dans ma tête, c'était impossible que quelqu'un vienne me chercher. » À la plage, elle regarde avec envie les femmes sûres d'elles, celles « qui trouvent normal qu'on les aime » et qui arrivent, les mains vides, impériales, tandis que d'autres se chargent de porter leurs affaires. « Moi, je suis toujours surchargée de trucs, un panier, un vélo, le goûter des enfants, des serviettes, des médicaments... » Et parfois, je me demande : « Tu pourrais pas juste arrêter de trimballer les paniers de tout le monde ? » Elle lève les yeux, sourit avec une moue comique : « À moins que ça ne soit ma fibre ashkénaze : ma conviction secrète que, dans la vie, il faut en chier. » C'est peut-être ce décalage entre cette présence radieuse, cette façon si évidente d'aimer la vie, dans une sorte d'élégance joyeuse, et ce léger tremblement, ce lieu de désarroi, qui constitue son mystère. Comme une ombre portée de l'enfance, une période qu'elle a traversée « en flottant », la mémoire d'un territoire fantomatique et solitaire. Le sparadrap qui colle à la peau.

La vie est là, sur l'écran

Petite fille, elle regarde le monde, de loin, comme absente à elle-même. « J'étais complètement inconsciente de mes désirs. Je voulais simplement faire plaisir ou ce que l'on attendait de moi. Je cherchais à être une sorte d'enfant parfaite. » Elle a la sensation d'être de trop dans le trio que forment ses parents et sa sœur aînée Laurence, comme si personne ne l'attendait. Née à Paris, dans une famille unie, de parents amoureux et aimants, entourée de grands-parents adorés, de cousins, d'oncles et tantes qui avaient tous fui la Pologne dans les années trente, elle « a manqué de quelque chose mais de quoi ? » Elle sait simplement qu'elle faisait le clown, pour être regardée, se sentir « moins transparente ». Et aussi qu'elle adorait sa sœur, ce père pudique et passionné de théâtre, si élégant et si drôle, cette mère chaleureuse, solaire et délicate. Pour le reste, elle « n'avait aucune idée de qui elle était ». « J'étais complètement désincarnée. » Une petite spectatrice solitaire.

À 12 ans, elle voit *Mary Poppins* au cinéma et quelque chose se met à vibrer en elle, presque violemment. « Je suis devenue folle. Je me souviens : il pleuvait, j'avais un parapluie, j'avais vraiment l'impression que j'allais m'envoler. » Même éblouissement, proche de la sidération, devant *Les Enchaînés* d'Alfred Hitchcock. « Après la séance, pendant toute la journée, je prenais des poses, je parlais comme Ingrid Bergman. J'étais Ingrid Bergman. » La vie est là, sur l'écran. « Une vie tellement plus vivante que la mienne », résume-t-elle. À 15 ans, une force


1

2

3

4

LE PAYS QU'ELLE PRÉFÈRE

1. Présidente des César 2020. 2. « Révélation théâtrale » lors des Molière 1997. 3. Avec Mathieu Kassovitz dans *Un héros très discret* de Jacques Audiard (1996). 4. *Pupille* de Jeanne Herry (2018). 5. À Cannes avec Éric Rochant et Yvan Attal pour *Les Patriotes* (1994).

5

impérieuse la jette dans les couloirs du cours Florent, quai d'Anjou, où elle rôde autour de la classe libre de Francis Huster. Elle traîne ses baskets, sa frange, ses « dizaines de pendentifs et de bracelets en turquoise » dans les corridors et se souvient de tout ce qui était affiché sur le tableau, les horaires de cours, les castings, les jeunes acteurs inconnus participant à la classe libre, dont les noms (elle récite : « Maruschka Detmers, Isabelle Nanty, Clotilde de Bayser, Thierry Frémont... »), inscrits sur des feuilles punaisées, bruissent comme autant de mystérieux élus. Intrigué par cette lycéenne errante, Francis Huster finit par l'interpeller. Il la fait monter sur scène, lui demande de relever sa frange et de dire un poème (terrifiée, elle récite *Ça tourne pas rond dans ma petite tête* de Francis Blanche), avant de l'inviter, amusé, à revenir tous les mercredis. « Il m'avait rebaptisée "la mascotte" et m'autorisait à rester là, à regarder les autres jouer. Ou alors il m'envoyait chercher des glaces pour tout le monde. Il était incroyablement bienveillant. Il était obsédé par mon bac, par exemple. Il n'arrêtait pas de demander si je révisais », se souvient-elle. Elle s'exécute, passe son bac, puis la classe libre du cours Florent, à laquelle elle assiste en tant qu'élève (c'était son nom, désormais, qui était affiché au tableau), et enfin, le conservatoire. Elle a 20 ans, la vie se met à battre en elle.

Selon Nathalie Noennec, directrice artistique image dans la musique et amie fidèle, « Sandrine ne se prend pas une seconde au sérieux, mais il y a chez elle, une détermination incroyable, une assurance : elle sait ». Sandrine, elle, a plutôt l'impression d'avoir douté longtemps, de sa féminité, de sa force, de son désir. « Au fond, dans ma vie, je n'ai su qu'une seule fois. C'était pour le cinéma. » Florence Viala, sociétaire de la Comédie-Française, meilleure amie rencontrée au conservatoire, se souvient d'une jeune fille paraissant bien plus confiante qu'elle ne l'était. « Elle était parisienne, élégante, généreuse, drôlissime ; je venais de Dijon, je me sentais un peu paumée, provinciale, ignorante des codes ; et Sandrine m'a, d'une certaine façon, prise entre ses bras. » Elles se font répéter leurs textes, rient sans cesse. Sandrine « parle d'un garçon toute la journée, obsessionnelle », Florence est adoptée par la famille Kiberlain. « Il régnait chez eux une atmosphère incroyable, faite de gentillesse, de générosité et de drôlerie. Une gaîté et une autodérision qu'ils partageaient, tous, sa sœur, ses parents, mais aussi les oncles, les tantes, les cousins... » La mère de Sandrine glisse en douce dans le sac de Florence des petits morceaux de pain et de beurre, « pour rien, juste pour le petit-déjeuner ». Le père, propriétaire d'un bar à vin, rue des Petits-Champs (derrière le Palais-Royal à Paris), où les filles se rendent régulièrement (Florence y travaillera même comme serveuse), est sensible et irrésistible – « Une sorte d'Yves Montand dans les films de Claude Sautet », raconte Florence. La force vient sous doute de là, mais la fêlure demeure, imperceptible, juste sous la peau pâle. À la disparition de son père, sa mère déclare, avec cet humour élégant qui, chez les Kiberlain, recouvre le chagrin à la façon d'un vernis brillant : « Au moins, je n'aurai plus peur qu'il me quitte. »

Un « dédoublement bizarre » quand elle joue

Des petits cœurs brûlants où palpite l'incertitude. Adolescente, Sandrine tombe toujours amoureuse du garçon que toutes les filles aiment, « comme pour se prouver qu'elle pouvait être choisie ». L'été, elle regarde les étoiles et se dit qu'au même moment, quelque part, le garçon aimé doit les voir aussi. « Ce genre de trucs sentimentaux éperdus, ça me ressemblait bien, dit-elle. Je sais que face aux choses graves, je suis forte, j'ai du sang-froid, mais face à l'amour... Ça se complique. L'amour, c'est l'endroit où ça glisse. »

Sur le tournage de *L'Irrésolu* de Jean-Pierre Ronssin avec Vincent Lindon, en 1993, elle glisse aussitôt. « C'est drôle, pour tous les hommes qui ont compté, je suis tombée amoureuse au premier regard. Comme foudroyée. Et parfois ça ne m'arrangeait pas... La première fois que j'ai vu Vincent, il est arrivé, les cheveux en bataille, en fumant une clope et je me suis dit : "Ah merde !" » Ils sont tous les deux en couple, il ne se passe rien. Sauf que le comédien se met à débarquer chez les parents de Sandrine à l'improviste, le dimanche, à l'heure du brunch, comme ça, pour rien. Fantasque, imperturbable et terriblement vivant, il séduit toute la famille.

> « Sandrine ne se prend pas une seconde au sérieux, mais il y a chez elle une détermination incroyable, une assurance : elle sait. »
>
> NATHALIE NOENNEC, AMIE DE SANDRINE KIBERLAIN

« C'est ma sœur qui a compris : elle m'a dit, cet homme sera le père de ton enfant. » S'ensuivront dix ans d'amour et une fille, Suzanne, 20 ans aujourd'hui. Une histoire dont on lui parle sans cesse, ce qui l'agace et l'émeut à la fois. Elle remarque qu'« un fil secret relie les films et la vie, les rôles qu'on lui offre et ce qu'elle traverse ». Elle vient d'ailleurs de retrouver Lindon sur le plateau de *Pour le meilleur et pour le pire,* le prochain film de Stéphane Brizé qui les avait déjà réunis dans *Mademoiselle Chambon,* en 2009. « C'est drôle : la dernière fois, on jouait un amour naissant ; cette fois, c'est une séparation... Je n'ai pas le sentiment de le "retrouver" car nous sommes toujours restés proches. Je crois que nous sommes fiers de tourner ensemble, fiers car nous admirons le travail de l'autre, fiers pour notre fille, aussi. Qu'elle puisse nous voir à l'écran dans différents films, je trouve ça beau. En revanche, sur un tournage, nous nous protégeons beaucoup. Forcément, c'est émouvant d'être partenaires de jeu. Ça fragilise. Alors nous parlons énormément avant une scène, nous évoquons ce qui nous semble délicat, nous crevons l'abcès. Ensuite, on tourne, et après, on n'en parle plus. »

Elle sourit, évoque un « dédoublement bizarre » quand elle joue. Nicole Garcia, qui interprétait sa mère dans *Betty Fisher et autres histoires* de Claude Miller (2001) et dont elle est restée très proche, se souvient avoir été éblouie par son instinct, cette facilité de jeu, « comme si c'était la moindre des choses ». « Mais j'ai été touchée plus encore par sa belle éducation, cette façon qu'elle a de détourner le regard des autres de ses failles. C'est une chose indéfinissable, une vibration particulière. » Quelques années après *Betty Fisher,* alors qu'elles habitaient la même rue, elles ont toutes les deux traversé un chagrin d'amour. ↠

JULIEN HEKIMIAN/GETTY IMAGES ; JOËL SAGET/AFP ; JEAN-MARIE LEROY/PHOTO 12 ; BBQ DFY/AURIMAGES ; PATRICK HERTZOG/AFP

↠ « On bivouaquait, ensemble, se rappelle la réalisatrice. Du fond de sa peine, j'ai vu de quel rebond elle était capable. C'était émouvant, et impressionnant. Elle s'est redéployée, sans amertume, avec l'appui de sa fille, de sa sœur et du cinéma. »

Tout ramène toujours Kiberlain au cinéma, « le pays qu'elle préfère ». Telle l'héroïne de *La Rose pourpre du Caire,* l'un de ses films préférés qui passe son temps dans les salles obscures pour échapper à sa vie et finit par entrer à l'intérieur même de l'écran, la comédienne habite un territoire poétique, dans lequel elle s'abrite et s'aventure à la fois. « Le cinéma, c'est ma façon de dire les choses, dit-elle. Avec le mouvement #MeToo, la parole des femmes qui s'élève, on avance, pourtant il y a encore bien des combats à mener. Mais moi, je ne sais pas parler de cela.

> « Certaines savent lever le poing. Pas moi. Alors, je m'exprime à travers mes rôles. »
>
> SANDRINE KIBERLAIN

Certaines savent lever le poing. Pas moi. Alors, je m'exprime à travers mes rôles. » Nathalie Noennec évoque son hypersensibilité, les secrets de son cœur qui se glissent dans son jeu, mais aussi sa drôlerie. « Avant, c'était notre privilège, les petits spectacles qu'elle nous faisait, les imitations, cette façon irrésistible qu'elle a de mimer les gens. Depuis quelques années, elle ose le faire devant la caméra, elle n'a plus de barrières. »

« C'est vrai que le cinéma m'a appris à être libre, confirme l'actrice. Je n'ai plus peur, aujourd'hui. Sur un plateau, je suis en sécurité. Je n'ai pas vraiment de limites. » Elle qui se définit comme « légèrement hyperactive » vient d'enchaîner trois tournages en six mois : *Les Deux Alfred* de Bruno Podalydès, le film de Stéphane Brizé et *On est fait pour s'entendre,* la nouvelle comédie de Pascal Elbé. « Tout ça en même temps que la préparation de mon premier long-métrage », dit-elle avec un air angoissé. Un film qu'elle a écrit seule et qu'elle réalisera au début de l'été, « si tout va bien » (chaque fois qu'elle l'évoque, elle s'agite, croise les doigts ou tapote la table en bois en levant les yeux au ciel comme pour invoquer des puissances supérieures). Il est question d'une jeune comédienne, à Paris, en 1942. Voilà un territoire qui la terrifie encore.

Avant d'oser écrire, Sandrine Kiberain a beaucoup rendu visite à l'écrivain et cinéaste Marceline Loridan-Ivens, déportée à 15 ans, en 1944, au camp de concentration d'Auschwitz-Birkenau. Dans son petit appartement du VI[e] arrondissement, elles discutent. Marceline fume des cigarillos. Sandrine lui raconte, sur la pointe des pieds, son désir d'écrire un film qui se déroule pendant la guerre. « J'avais besoin de son autorisation, je crois. On ne se sent pas légitime, à parler de cette époque. C'est une immense responsabilité. Elle me disait : "Écris, écris, je t'en prie, raconte tout ça." Quand Marceline a disparu [en septembre 2018], quelque chose s'est mis en place et je me suis lancée. J'avais l'impression qu'elle était là, avec moi. »

La petite spectatrice de l'existence

Sandrine passe aussi quelques pages à son voisin, Robert Badinter. Sur son balcon, qui donne sur le jardin du Luxembourg, il se souvient : « À l'époque, on voyait d'ici des amoureux s'embrasser. On était menacés, mais on s'amusait. Regardez, là... Ils sont tous sur leur téléphone portable. Plus personne ne s'embrasse. » Il l'encourage, elle avance. « Tout se mélange quand on écrit. C'est une histoire très intime. » Sa famille est là, penchée au-dessus d'elle, leur courage, leur humour, leur force de vie. Elle n'en revient pas, de s'entendre convaincre les financiers, les chaînes de télévision, les distributeurs. La semaine, elle tourne pour d'autres ; le week-end, fait des repérages pour son film à elle, « hystérique d'enthousiasme » quand elle trouve le « bon appartement ou le bon escalier » pour une scène. Elle montre, avec une sorte de joie enfantine, les photographies de son casting (Rebecca Marder, André Marcon, India Hair, Anthony Bajon, Ben Attal, Florence Viala...) sur son téléphone portable puis, soudain, répète, les yeux dans le vague : « J'espère que ça va se faire. » La petite spectatrice de l'existence n'est jamais bien loin. Elle tend les bras devant elle, montre ses mains et ses poignets, couverts d'hématomes. « Je me suis fait ça sur le tournage de Pascal Elbé. Première scène, je joue avec des chaussures de montagne. Je m'élance, les lacets s'emmêlent, je m'étale, mais alors violemment. J'avais l'impression que quelqu'un m'empêchait d'avancer en me tenant les mollets. C'est tout moi, ça. » Mais voilà, elle se relève, rougit, rigole. N'en parlons plus. Un petit sparadrap et elle s'élance à nouveau. □

Ce portrait a été rédigé avant la proclamation des mesures de confinement, le 16 mars 2020, une époque qui semble celle d'une autre vie. Depuis lors, Sandrine Kiberlain, confinée dans son appartement parisien avec sa fille, a la sensation de ne plus être tout à fait la même personne, trouve un peu incongru d'être en couverture d'un magazine et a cuisiné, beaucoup de tartes et de quiches (pâte feuilletée, brisée, sablée). Elle a discuté avec ses voisins, par fenêtres interposées, tous les soirs à 20 heures, après avoir applaudi les soignants. Elle a fêté les 20 ans de sa fille. Elle a pris, au téléphone, sa voix la plus enthousiaste pour tenter d'achever de convaincre les financiers de faire son film, a été surprise d'en être capable. Elle a eu le temps de rêver à un monde plus solidaire, plus juste, sans toujours réussir à y croire. Elle sait qu'elle a changé, mais ignore encore de quelle façon, « comme tout le monde ». — MONICA SABOLO

CAMILLE VIVIER

TENUE **CELINE PAR HEDI SLIMANE**.
BAGUE PERSONNELLE.

Christiane Taubira, garde des Sceaux, ministre
de la justice (2012-2016), membre honoraire du Parlement.
Dernier livre paru : *Nuit d'épine* (Plon, 2019).

PATRICK SWIRC/MODDS

« Se conformer à l'impossible »

Dans un texte personnel et puissant, Christiane Taubira raconte comment le confinement a failli la rendre « brindezingue ». Et pourquoi elle rêve désormais de monter sur un escabeau entre les rayons d'une librairie.

Le confinement a commencé chez moi par une petite tempête mentale. Oh ! rien qui dévaste rien. Juste quelque chose qui, dans l'air, emporte ce que vous croyiez tellement enraciné que l'arracher allait déséquilibrer la Terre : comment fait-on pour obéir ? Monumental défi ! Vite, relisons Étienne de La Boétie malgré sa fraise en guise de col : *Le Contr'un*[1]*, la Servitude volontaire* et tous ces oppresseurs qui ne paraissent grands que parce que nous sommes à genoux et trop contents de nous abaisser nous-mêmes et de nous laisser faire. Citation libre. S'agit-il bien d'oppression ? Honnêtement... pas encore. De répression ? Sans nul doute.

Car, avant de nous laisser digérer les ordres (et les contre-ordres, mais ça, on ne le sait pas encore) et alors que tout le reste est approximatif (sauf la déclaration de guerre à l'invisible ennemi aussi coquin mais infiniment plus redoutable que les *molinos de viento,* les moulins à vent de Villanueva[2]), on nous menace. Pas de travaux forcés ! Gardons la mesure. De contrôle, de réprimande et très vite d'amendes, très aggravées pour les récidivistes. Et d'un peu de maltraitance. Ce n'est pas dit mais ça va avec, on en a tous pris l'habitude depuis que sans quitter la périphérie ça se rapproche du centre-ville et même des beaux quartiers... pour ceux qui n'ont rien à y faire. Ce ne sont pas les moulins de Villanueva, mais pour nous, c'est une vie nouvelle.

Donc, comment obéir, et sur une chose aussi essentielle, existentielle, consubstantielle, charnelle, naturelle et culturelle, antédiluvienne et contemporaine que la mobilité, sortir, marcher, pédaler, sauter pour enjamber une flaque, flâner, dériver, aller voir les autres jusque chez eux, tout près ou loin dans le monde, pour leur parler, les écouter, rire avec eux, défaire le monde puis le recoudre, rêver, agir, frémir, espérer, vouloir. Bref, comment devenir sédentaire. Et pas brindezingue. Sédentaire. Casanière. Solitaire. Pantouflarde. Tout en échappant à la confusion. Pas gagné ! Vous n'avez qu'à relire le début de ce témoignage. Un fouillis, non ?

J'ai réalisé que je risquais, étant consciencieusement disciplinée, davantage de mourir asphyxiée que « covidée ».

D'ailleurs, il me faut reprendre : comment faire, une fois que l'on a compris qu'il ne s'agit pas, en l'occurrence, d'obéissance, même si ceux qui l'ordonnent font comme si, mais de responsabilité et de civisme ? Comment faire dans sa tête ? Puis avec ses jambes. D'abord, repenser la vie, en ne chipotant pas la place des autres. Ça commence par des efforts – vrais et grands – pour rester informée. Ça n'a l'air de rien, mais c'est un vrai changement. Faire tout ce qu'on peut, tout près de soi et aussi loin que possible pour ces autres. Et tenir bon.

Comment regarder quatre vélos, dont un abîmé voilé par un transitaire négligent, un autre la fourche avant démolie par le même transitaire négligent et impudent, deux bien attaqués par la rouille équatoriale ; et regretter celui qu'on m'a volé devant le ciné le 8 mars, joyeuse fête. Un seul réparable, réparé. Trois kilomètres en plein air, c'est vite fait. Trop vite. Puis un kilomètre autorisé, un seul, c'est à peine le temps de siffler *Mr. Bojangles*[3] ou *Les Derniers Tziganes*[4], tout juste échauffée, ça finit par quelques rondes dans les rues de la ville désertée, même par les oiseaux,

PATRICK SWIRC/MODDS

déprimant ! J'ai acheté un vélo d'appartement et un vélo elliptique. Je sue sur place, le paysage ne bouge pas. J'ai observé que les feuilles au sommet de l'avocatier prennent une jolie teinte rousse translucide, couleur inhabituelle sous nos cieux tropicaux.

Danser sur Bob Marley, méditer sur Walter Benjamin

Ce n'est pas tout. Il faut se conformer à l'impossible. Donc, se pourvoir en masques. Deux tailleurs ont pris les devants. Bon, le masculin vaut seulement pour l'un. L'autre reçoit et fait des phrases mais c'est une femme qui, comme la maman d'Aimé Césaire pédale, pédale sur une increvable Singer[5]. À vrai dire, je n'ai pas vérifié la marque. Donc chez ce tailleur-là, c'est une dame qui travaille et un monsieur qui vend. Les tissus sont bien jolis. Sauf que, le masque étant fait de deux couches d'épais tissu insérant une bande de feutrine, de temps en temps il faut l'abaisser pour respirer vraiment.

Petite panique, je me suis souvenue avoir lu, je ne sais plus où, que lors de l'apnée le cerveau est moins oxygéné et durant ce temps des milliers ou des millions de neurones sont détruits. Ou quelque chose d'approchant. Ce souvenir imprécis ne vaut pas théorie scientifique, ce qui ne m'empêche pas de m'inquiéter de la masse de mes neurones susceptibles de se retrouver en poubelle. J'ai réalisé que je risquais, étant consciencieusement disciplinée, davantage de mourir asphyxiée que "covidée". Or, j'avais commandé plusieurs masques, et j'en avais offert. Je me suis demandé s'il ne serait pas prudent de faire signer une décharge attestant mes bonnes intentions aux personnes qui perdraient ainsi une part de leurs neurones.

Pour renouveler les miens, je fais des orgies de lecture, non plus seulement de nuit, mais désormais, de jour aussi. Je rôde dans ma bibliothèque en plein jour. C'est aussi parfois de jour que j'éventre mes cartons de livres, sans trouver ce que je cherche

Et je pense à l'après. J'irai vadrouiller à vélo, je ferai le tour de mes salles habituelles de cinéma, même si elles n'ouvrent pas.

mais en trouvant toujours autre chose de bien intéressant. Ces activités nocturnes en plein jour, c'est une preuve tangible que le monde a perdu la boule. Je complète par des agapes de musique et de chansons. J'écris, sur des choses sérieuses, pour de grandes et belles causes ou, comme maintenant, pour vous distraire et surtout avouer que je suis plutôt moins douée que la moyenne pour rester tranquille et me soumettre au temps lent. Et je danse sur Cesária Évora, Dominique Leblanc[6], Miriam Makeba, Bob Marley et d'autres ; je médite sur Mireille Delmas-Marty, Mahmoud Darwich et Walter Benjamin ; je chante à tue-tête Nougaro, Barbara, Marvin Gaye, Tracy Chapman et d'autres.

Et je pense à l'après. J'irai vadrouiller à vélo, je ferai le tour de mes salles habituelles de cinéma, même si elles n'ouvrent pas. Je passerai vérifier que les théâtres sont restés à leur place, même s'ils restent muets. Je me précipiterai en librairie, pour admirer bouche bée les vitrines thématiques ou éclectiques, déambuler entre les tables et d'un rayon à l'autre, je monterai sur les escabeaux pour atteindre les livres les plus hauts et lire la quatrième de couverture avant de faire mon choix. J'irai humer l'odeur en devanture des salles de concert de jazz. J'irai voir si la Philharmonie côtoie toujours la Cité de la musique et le Hall de la chanson. Je ferai plusieurs fois le tour de la place de l'Opéra Garnier et je gravirai les marches quatre à quatre, non, deux à deux, c'est plus sûr pour mes jambes, quatre fois en montée et quatre fois en descente, juste le temps de reprendre contact sans inquiéter les vigiles. Puis je filerai place de la Bastille, tendre le cou pour lire le programme sur l'écran géant de l'opéra. Je passerai chez les disquaires ou devant leurs échoppes, en attendant de pouvoir fouiller parmi les vinyles, anciens et nouveaux, frissonner et vibrer en mettant la main sur une rareté.

Puis, parce que le monde aura changé pour de bon, ou qu'il faudra l'y forcer, je ferai au mieux, par ma voix, ma plume, mes moyens, mon action avec les autres, pour chasser la brutalité sociale, traquer les injustices, casser l'accoutumance aux détresses, chauffer les débats sur d'autres modes de vie, conforter les solidarités anciennes tout en défrichant les solidarités nouvelles, et ridiculiser ceux qui brocardent la fraternité.
Je sais : c'est pas gagné. N'empêche... □

1. L'autre nom du *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie.
2. Villanueva de los Infantes, bourgade de la Manche, en Espagne, où vit le Don Quichotte de Miguel de Cervantes.
3. Chanson de Nina Simone, 1971.
4. Chanson de Jean Ferrat, 1971.
5. Marie Félicité Éléonore Césaire était couturière.
6. Pianiste guadeloupéen, guyanais d'adoption.

« NOUS VIVONS UNE CRISE ESTHÉTIQUE »

Je suis un monstre qui vous parle : en novembre 2019, Paul B. Preciado s'adressait ainsi à un grand congrès de psychanalystes. La plupart n'ont pas voulu entendre cet homme trans qui, pourtant, est peut-être le philosophe le plus lucide de sa génération. Entretien Philippe Azoury et Elena López Riera.

Pour certains, tout a commencé en 2008, avec un livre, alors marginal, clandestin, *Testo Junkie* (Grasset), où Beatriz Preciado écrivait le récit de sa transition vers un autre genre. Un·e philosophe des techniques du corps devenait son propre sujet de recherche. Le corps, l'écriture, tout est désormais imbriqué, intoxiqué. En 2019, *Un appartement sur Uranus* (Grasset), publié sous l'identité désormais officielle de Paul B. Preciado, compilait cinq années de chroniques parues dans *Libération :* un livre émouvant (Preciado est un très grand écrivain), journal des corps non binaires, apposés à des sociétés qui les regardent, les utilisent, les excluent. Preciado devient le philosophe d'une génération, chacune de ses apparitions publiques provoque une émeute. Certains parlent de gourou, de chaman ; lui apprend à se connaître, pense et écrit en trois langues à la vitesse de cette connaissance. En novembre, c'est un tout autre type d'émeute que Preciado a déclenché en répondant à l'invitation d'un congrès de psychanalystes. Sa communication a suscité une bronca du diable. Elle a été aussitôt piratée, commentée en tous sens et sa version intégrale sort enfin en librairie sous le titre *Je suis un monstre qui vous parle* (Grasset). Celui qui nous parle ce matin, un 6 mai confiné, par Skype, en français, est aussi la voix qui hante nos temps viraux.

Comment ça va ?

Mieux. Je viens de passer le virus. Enfin, j'espère... Je suis tombé malade le 11 mars, dix jours de lit, fièvre. Après quoi, je me suis senti bien à nouveau. Mais un matin, j'ai perdu la vue de l'œil gauche. Aux urgences, à Rothschild, ils m'ont confirmé que c'était une inflammation du nerf optique, due au Covid, de la même façon qu'il y a une inflammation du nerf gustatif entraînant une perte de l'odorat. Après quarante-huit heures d'antibiotiques, tout est rentré dans l'ordre, mais j'ai vraiment eu peur avec cette rechute.

Revenons à l'avant-virus. Que s'est-il passé le 17 novembre ? On s'était croisés la veille et vous appréhendiez de devoir prendre la parole aux journées de l'École de la Cause freudienne. Le bruit qu'a causé votre intervention vous a amené à en faire paraître une version intégrale sous le titre _Je suis un monstre qui vous parle_...

J'ai longtemps hésité avant d'accepter cette invitation. Il n'est pas anodin que des psychanalystes invitent quelqu'un comme moi à parler. Étant philosophe et personne transgenre, je suis vite vu sur cette scène comme un singe dans un cirque. C'est pourquoi je commence par la figure de Kafka, l'image du singe devant une assemblée, dans *Rapport pour une académie :* je savais que face à 3 500 analystes, j'allais prendre la parole par effraction. Je ne pouvais éviter de leur parler en tant que corps non-binaire. J'y suis allé dans un état très particulier. Depuis une semaine, je ne dormais plus. Je savais que ça allait tourner à la confrontation avec un pouvoir.

Pourquoi une confrontation ? La parole trans n'est donc pas audible par un analyste ?

Parce que j'adopte face à eux une position paradoxale : je me présente comme « monstre parlant ». Je suis le trans, je suis ce corps construit qui est, au regard de la psychanalyse, un corps sans raison, sans parole, sans possibilité de produire un discours sur lui-même ni sur les autres. Je suis, pour eux, le malade mental, le dysphorique... Alors comment prendre la parole quand, historiquement, le corps non-binaire est désigné comme celui du malade mental ?

C'est la question fondamentale que pose la philosophe Gayatri Spivak : « Les subalternes peuvent-ils parler ? »

Oui, et dans quelle langue ? Kafka m'a aidé. Ce n'est pas la première fois, je reviens constamment à lui : pour moi, Kafka est un philosophe, et probablement l'un des meilleurs, bien plus important pour moi que Husserl, au même moment. Il y a une puissance de diagnostic inouïe chez Kafka. Diagnostic de l'appareil bureaucratique, de l'appareil d'État, du rapport entre la science et ce que la science produit comme subjectivation : tout cela, Kafka le voit mieux que les philosophes de la science.

L'insomnie, c'était parce qu'il vous fallait trouver une langue pour parler aux analystes ?

MARIE ROUGE

NON-BINAIRE
Le philosophe trans Paul B. Preciado.

Il fallait trouver une forme. La philosophie, c'est un art de fiction, pour moi. Quand j'ai écrit *Testo Junkie* [son second livre, qui mêle passages philosophiques et récit intime des débuts de sa relation à VD, soit Virginie Depentes, avec qui Preciado a vécu dix ans], Il était capital que le dispositif pornographique soit à l'intérieur du texte même, pour qu'arrive cette chose complètement étrange : un philosophe prend la parole sur sa propre sexualité, un protocole d'intoxication volontaire se déploie à l'intérieur d'un texte philosophique. En novembre 2019, la forme, pour moi, c'était Kafka contre Freud. Soit deux façons de voir la théorie de l'inconscient. Celle de Freud s'écrit sur une idéologie que je qualifie de patriarco-coloniale. Quand Kafka, lui, au contraire, nous dit : on est déjà animal, on a été animalisé, colonisé par l'histoire, on est dans la position de la blatte, du singe. Comment construire un discours à partir de cette position minoritaire, animale ? Armé de Kafka, j'ai pu monter sur cette tribune.

« Parler depuis ce point de vue "de monstre", c'est pour moi l'urgence de la philosophie d'aujourd'hui. »

Kafka comme *gun*... ?

Voilà ! (rires) Comme un jeu vidéo, où l'on va démultiplier ses forces en se chargeant de ça ou ça : moi, je prends Kafka !

Les psychanalystes prévoyaient sans doute que je dise deux trois choses bizarres, un peu queer et puis c'est tout, mais moi je ne voulais pas entrer à l'intérieur du jeu qui consiste à commenter le discours psychanalytique, ça m'aurait semblé absurde. La question pour moi, c'est la position du monstre, de toute personne désignée comme monstre : le malade mental, le dépressif, le maniaco-compulsif, l'homosexuel, la femme hystérique, la femme violée. Parler depuis ce point de vue « de monstre », c'est pour moi l'urgence de la philosophie d'aujourd'hui. C'est discutable sans doute, mais je crois que c'est uniquement depuis la monstruosité que l'on pourra construire une nouvelle forme de connaissance. Il n'y a pas de petite conversation possible entre la théorie queer et la psychanalyse. Non, c'est à une révolution épistémologique qu'il faut en venir.

La science est un paradigme, on peut l'adapter à son bon vouloir ?

Elle est une construction, donnée comme une vérité. Une des complexités, lorsqu'on parle de politiques du genre, de la sexualité, de la maladie – du corps, disons –, c'est d'arriver à rappeler en permanence que la plupart des identités politiques avec lesquelles on travaille ont été produites par un discours scientifique traversé historiquement par des enjeux de pouvoir. La notion de race a été mise en place avec l'esclavage et on l'a formulée comme une donnée scientifique. Même chose pour la différence sexuelle, qui n'apparaît pas avant la modernité. Mais depuis la seconde moitié du XX^e^ siècle, ces notions sont en mutation : pas simplement parce qu'elles ont été l'objet d'une critique politique venue des mouvements anti-coloniaux, féministes ou queer, mais parce que la transformation à l'œuvre du gouvernement de nos sociétés va dans le sens d'une modulation de la violence, d'une sophistication des modes de contrôle, désormais placés dans une logique néolibérale qui trouve ses raisons à l'intérieur des marchés. Il en résulte une révolution épistémologique très complexe.

Par quelle politique du corps est traversée, selon vous, la psychanalyse ?

Par une division binaire : le civilisé / le non-civilisé, l'hétérosexuel / l'homosexuel, l'homme / la femme, la production / la reproduction. Transformer cette épistémologie, c'est faire exploser chacune de ces divisions binaires. Car par elles, une technique qui se présente comme une technique de soin est devenue une technique de contrôle.

La psychanalyse vise à nous libérer, via l'inconscient. Mais vous lui répondez que la liberté, d'abord, ça se construit. Et que l'analyste lui-même doit se libérer de son histoire.

Oui, car pour l'heure, la psychanalyse n'a produit qu'une subjectivité normative. L'analyste n'a toujours pas déconstruit sa position identitaire ou de pouvoir.

Pourtant, parmi les attaques qui pleuvent contre vous depuis le 17 novembre, certains analystes ont pris votre défense : Mathilde Girard a publié dans la revue en ligne *AOC* un texte intitulé « Ce que Paul B. Preciado fait à la psychanalyse », dans lequel elle dit avoir entendu dans votre intervention, et par votre corps même, une « invitation » pour une autocritique nécessaire de la psychanalyse. Pour elle, vous êtes « une réalité politique face à laquelle la psychanalyse est en tort, et en retard ».

Ce texte m'a fait du bien car le 17 novembre a été très dur. Il faut imaginer qu'au premier rang, pendant que je parlais, une dame hurlait : « Il faut l'arrêter, c'est Hitler. » Hitler ! Alors que je me présentais face à elle, depuis ma position d'homme trans... Très kafkaïen comme scène...

Mais vous-même, quel est votre rapport à l'analyse ?

Si j'ai été capable de faire cette intervention, c'est aussi parce que j'ai fait beaucoup d'années d'analyse.

Dans *Testo Junkie*, vous disiez aussi votre volonté de ne surtout pas passer par le protocole clinique officiel de la testostérone, votre refus d'accorder à la psychanalyse ou à la psychiatrie le pouvoir de vous délivrer une autorisation intime à migrer d'un genre à l'autre...

Pour comprendre cela, il faut revenir à la source, en Espagne, à Burgos, là où les sœurs ont appelé mes parents pour leur dire, très tôt : « Cette fille n'est pas normale, il faut l'emmener chez le psychologue. » Dans l'esprit de mes parents, classe moyenne catholique, emmener leur fille chez le psychologue, cela supposait maladie mentale, crime, débauche, exclusion sociale, asile ; sinon prison. J'avais 16 ans et j'étais déjà « suivie » par un psychologue qui était effrayé épistémologiquement et personnellement par toute chose que je pouvais lui dire. Donc oui, j'ai très rapidement vu comment l'analyse a voulu se mettre en place comme une « structuration de ma folie ». Je me vis depuis comme quelqu'un qui a résisté à l'analyse.

Mais des analyses, vous en avez fait d'autres encore, après ?

Oui, quand je suis arrivé à New York à 20 ans, au début des années 1990. Il y avait alors une très grande proximité entre le féminisme et l'analyse. Julia Kristeva, Hélène Cixous, Luce Irigaray nous incitaient à lire Lacan. Pour elles, la psychanalyse était l'un

des langages émancipateurs. Elles entretenaient une relation quasi poétique à la psychanalyse. Moi, j'adore lire Freud, qui me semble être un écrivain extraordinaire, totalement délirant. Mais je ne suis plus dans cette visée-là, je n'ai plus envie de cette petite conversation-là avec la psychanalyse. Car c'est toute la production de la subjectivité de la modernité qui est marquée par le langage médical et la psychanalyse : c'est simple, on ne sait pas ce qu'est la sexualité en dehors de cette primauté du langage médical et psychanalytique. J'ai besoin de dé/psychanalyser la sexualité, de dé/médicaliser la sexualité. Freud a fait quelque chose de l'ordre de l'extraordinaire, en ouvrant tout un espace de gestion de la subjectivité. Une gestion du corps sans le toucher, sans la violence directe, une discipline qui, via l'inconscient, va toucher la subjectivité sans toucher le corps – vraiment la psychanalyse est parfaite pour l'âge du virus ! Mais aussitôt, Freud referme cet espace avec un ensemble de clôture, une grille qui occulte le viol paternel. Le souci fondamental de la psychanalyse, c'est quand même de protéger la figure du père, de légitimer son pouvoir. Le pouvoir de violer ou pas. Faire porter la responsabilité du viol à la victime, rappeler sans cesse qu'Œdipe désirait coucher avec sa mère, alors qu'il ne vienne pas se plaindre, il l'a bien cherché. La différence sexuelle et l'impératif de la reproduction sont les autres points de cette fondation. Je ne vois pas comment la psychanalyse peut se défaire de ces trois points-là. Pourtant, nous sommes justement en train de passer du paradigme de la différence sexuelle à autre chose. Cette autre chose, on ne sait pas encore ce qu'elle est, mais sa mutation est en cours.

LEA CRESPI/PASCO & CO

Un post-humanisme ?

Je travaille avec la notion d'organicité, de vivant, j'interroge la différence humain / non humain. Pour autant, je ne suis pas du tout dans le post-humanisme. Je ne crois pas que la technologie va nous faire quitter l'humanité. Ce qui m'intéresse, c'est l'invention collective d'une épistémologie.

Comment ça s'invente, une épistémologie ?

Une épistémologie, c'est aussi un ensemble de pratiques sociales et politiques. Chaque fois que l'on modifie une pratique sociale, on force l'épistémologie à se déplacer. Soit elle se replie sur elle-même et revient avec encore plus de contrôle, soit on la force à dérailler et à produire autre chose. La physique, la cartographie, la cosmologie, ces domaines ont déjà connu des ruptures épistémologiques : tout ce qui était géocentré a fini par perdre son caractère d'évidence. Mais quand on parle des corps, la naturalisation est encore là. Nos aînés ont fait la révolution des pratiques sexuelles, la révolution en cours doit être celle de l'épistémologie du genre.

L'un des problèmes que peut rencontrer la psychanalyse par rapport au corps transgenre, n'est-ce pas la notion d'historicité ? Face à Paul, le psychanalyste, pour travailler, va vouloir retrouver Beatriz…

Oui, ils considèrent que mon histoire de Paul commence avec Beatriz. Il y a peut-être chez moi une proposition clinique : une clinique trans, qui leur dit là où il y avait le sujet Beatriz, il y a désormais le sujet Paul, et il va falloir faire avec, trouver une autre manière de dire la subjectivité en termes d'identité, chercher une issue. Une issue qui ne nous ferait plus jouer les rôles des victimes que vous nous avez assignés. Cela ne vaut pas seulement pour les transgenres, suivez mon regard.

Un analyste pose aussi la fonction de la mémoire : quelle mémoire Paul a de Beatriz ?

Oui, mais il se trompe en opérant par binarités. Le psychanalyste qui va m'accepter va analyser Paul genre masculin avec un corps féminin : mais mon corps n'est absolument pas un corps féminin. Et il n'est pas non plus un corps masculin ! Et c'est cela qui pose question : il y a des corps pour lesquels il n'y a pas (encore) d'épistémologie. Cette inexistence rend ces corps impossibles. Mon corps n'existe pas : Paul, c'est une fiction politique. Une fiction administrative. Mais vous aussi, vous êtes des fictions politiques. Le corps trans est constamment assujetti à la surveillance : passer une frontière par exemple, c'est compliqué. Depuis le virus, ce soupçon concerne tout le monde. Le devenir monstre de la planète, on l'entend fort à présent : passer les frontières n'est plus possible, on se demande quelle catégorie de corps est contaminée, contaminante. On trace. Notre peau est devenue la frontière ultime, le nouveau Lampedusa…

L'après-Covid, comment l'imaginez-vous ?

Je crois que ce que nous vivons n'est pas seulement une crise économique ou sanitaire. C'est aussi une crise esthétique. Il y a eu une transformation de la sensibilité. Cela arrive rarement, une rupture aussi radicale des processus de production et des habitudes quotidiennes. Quand justement notre construction de la vie quotidienne était totalement imprégnée par les modes de consommation et de production. On était tous junkies du capitalisme contemporain. Cet arrêt brutal de quelques semaines est une désintox. Étant tombé malade très tôt, ça fait deux mois que je suis chez moi, zéro consommation, et je m'aperçois que je suis absolument heureux. Aussi, pourquoi ne pas continuer à explorer ça, de façon plus collective peut-être ? Garder cette rupture esthétique, comme réservoir pour redéfinir, restructurer, décoloniser notre désir. Le projet est poétique, artistique. Il va falloir lui donner une forme, pour éviter que tout recommence comme avant.

Vous définissez-vous comme optimiste ?

Pathologiquement optimiste. Il faut être très pessimiste dans le diagnostic pour entrer ensuite dans une quasi-folie optimiste et mobiliser des désirs de transformation. Sans quoi, c'est foutu. □

Je suis un monstre qui vous parle de Paul B. Preciado (Grasset).

L'ANGOISSE DE LA PAGE BLANCHE
John Turturro joue le scénariste Barton Fink dans le film du même nom réalisé par les frères Coen en 1991.

THE KOBAL COLLECTION/AURIMAGES

« Il va être bien, ce scénario »

Giulio Callegari, nouvel auteur prodige de la comédie, n'a jamais été autant sollicité que durant le confinement. Sa mission : trouver *la* bonne idée de film qui racontera l'époque. Mais, se demande-t-il, comment écrire sur un sujet anxiogène quand on est soi-même de nature anxieuse et que l'on doit apprendre à rôtir des carottes?

Mon agent m'appelle le 1er avril 2020 et ce n'est pas une blague : « Les tournages sont tous arrêtés. Le festival de Cannes n'aura pas lieu. Il faut que tu fasses du dév. » Le tournage de mon film est déplacé à l'été, à l'automne, à l'année prochaine, qui sait ? En attendant, les producteurs n'ont que cette syllabe à la bouche : « Dév » pour « développement de scénarios ». Confinés, ils ne peuvent plus financer-tourner-monter-sortir un film. Alors ils veulent lire, accompagner l'écriture, donner leur avis aussi. La fenêtre de tir est encore floue, mais il faut « shooter » du texte. On n'a plus que ça à faire, les scénaristes : écrire.

En plein confinement, la consommation de fictions n'a jamais été aussi boulimique. Les plateformes en redemandent. L'industrie du cinéma a beau sombrer, l'action de Netflix a bondi de 40 %, Disney + se lance en fanfare, Amazon Prime Video récupère les sorties prévues au cinéma en VOD, les abonnements de Canal + repartent à la hausse... Le monde peut s'effondrer dehors, du moment qu'on a la fibre pour regarder *Armageddon* en streaming.

La demande augmente, l'offre doit suivre : c'est la loi du marché. En visioconférence, les producteurs mal rasés et les diffuseurs mal coiffés, entre deux irruptions d'enfants devant leur Webcam, veulent *la* bonne idée de film sur le confinement. Tu parles d'un ralentissement... je travaille plus qu'en temps normal. « Alors, t'as un pitch ? » me répète un chargé de développement. Non.

La concurrence fait rage : en confinement, il y a 65 millions d'auteurs et la production de fictions amatrices explose. Autoreportages sur Instagram, *live* Facebook, festival de films amateurs, sketchs tournés en quarantaine. Tous confinés, tous créatifs ! Et moi de culpabiliser de ne pas mettre mon confinement à profit. Pour les auteurs dont c'est le métier, l'injonction est carrément au chef-d'œuvre. « Tu sais que Shakespeare a écrit *Le Roi Lear* quand il était confiné durant la peste au XVIIe siècle ? » Tu sais que je t'emmerde ? Je préfère l'après-midi patrimoniale 100 % Louis De Funès sur France 2. Je ne sais plus qui a dit qu'un auteur est un homme pour qui écrire est plus difficile que pour n'importe quel autre. En tout cas, il a au moins écrit cette citation. Moi, en deux semaines, j'ai écrit une liste de courses et dix-sept attestations. J'ai même pas d'idée de recettes, comment veux-tu que j'aie des idées de récit ? Tout ce que je sais, c'est que je n'aime pas la coriandre.

L'ambition n'est pas simple : écrire sur le confinement pendant le confinement, sur un sujet anxiogène quand on est de nature anxieuse. On ne sait même pas comment tout ça va finir. Par une catastrophe ? Par un film avec Dany Boon ? Les deux peut-être. On n'a pas encore le fin mot de l'histoire qu'il faut déjà en tirer une histoire. On dirait de l'opportunisme. Mais le cinéma a un calendrier plus serré que les historiens, celui de l'émotion. Chaplin a fait *Le Dictateur* en 1940 et Lubitsch *To be or not to be* en 1942, quand l'Europe était encore à vif. On peut, que dis-je ? on doit raconter des récits sur le moment, non pas dans la vérité des faits imposée par le recul historique, mais dans la vérité de cette émotion. Des drames en colère, des satires jouissives.

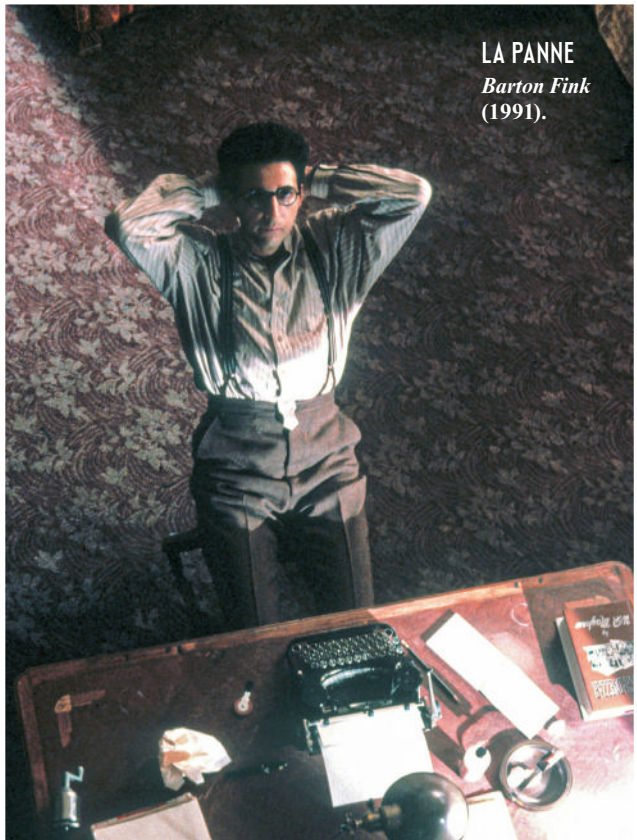
Chaque soir, le journal d'Anne-Sophie Lapix apporte son lot d'images extraordinaires : des animaux sauvages dans un Paris désert, des agents de police escortant un stock de gel hydroalcoolique, des Caddie remplis de papier-toilette. Que nous reste-t-il à écrire quand la réalité dépasse la fiction, quand le réel produit des images aussi inédites ? C'est une des premières questions qu'on se pose avant d'écrire un film. Quelles images ça va donner ? Qu'est-ce qu'il y aura dans la bande-annonce ?

Un scénario de film répond à une logique implacable : dans telle arène, tel personnage, à la suite de tel élément déclencheur, se bat contre tels obstacles pour atteindre tel objectif. L'actualité nous a fourni en quelques semaines des récits parfaits, des personnages dont je n'osais rêver. Bande-annonce : un premier ministre britannique, après avoir sorti son pays de l'Union européenne, refuse de s'aligner sur le continent et ne confine pas son pays. Mais il tombe malade. Il est hospitalisé en soins intensifs – on appelle ça « le climax » – et s'en sort. Fin du film : il réintègre le Royaume-Uni à l'Europe (au cinéma, le personnage doit changer).

Là, tout de suite, on ne sait pas encore si Didier Raoult était le gentil ou le méchant. On ne sait pas de quoi cette crise sera le climax, d'une politique publique austère, d'un système financier tout entier. Ou si c'est juste un coup de théâtre inutile au milieu d'une histoire sans fin.

Wes Anderson ferait ça si bien

Le président vient de l'annoncer, des trémolos dans la voix : le déconfinement commencera le 11 mai. Ou si j'en crois le sous-titrage en direct de l'Élysée : « Le d2cofninemnt cocenmmera le && mai ». Le 11 mai, en scénario, on appelle ça un *« time lock »*. Pour créer une tension dramatique, éviter le ventre mou, on ajoute une échéance, un compte à rebours, vigt-quatre heures pour désamorcer une bombe, une heure avant que l'avion de l'amour de sa vie ne décolle, plus qu'un mois pour trouver une idée de film... Une comédie, puisque c'est mon métier et que le Covid-19 s'y prête. Dix-neuf est un chiffre impair et le scénariste américain Aaron Sorkin est formel : « Les chiffres impairs sont plus drôles que les chiffres pairs : "Je te l'ai répété dix-sept fois", c'est plus drôle que "je te l'ai répété seize fois". » « Je suis bloqué chez moi à cause du Covid-19 », c'est effectivement plus marrant que « je suis bloqué chez moi à cause du Covid-20 ».



LA PANNE
Barton Fink (1991).

MARY EVANS / AURIMAGES

Un personnage doit avoir un objectif : sauver le monde, tuer Bill, séduire Ryan Gosling. Les manuels disent que cet objectif doit être difficile à atteindre. En l'espèce, l'objectif « rester à la maison » n'est pas très homérique. Intérieur/jour pendant quatre-vingt-dix pages, le plus souvent avec un personnage seul. Mouais, bof. Je vais pas payer pour voir *Douze Hommes en colère en visioconférence, Chantons sous la douche* ou *Il était une fois dans l'Ouest de ma cuisine.* Non, rester à la maison, ce n'est pas l'objectif du personnage, c'est l'obstacle. « Il doit enquêter sur la disparition de sa voisine, mais il est bloqué chez lui. » C'est super, mais c'est déjà *Fenêtre sur cour.* « Il doit trouver du papier-toilette, mais il n'a plus d'attestation pour sortir. » Ça pourrait s'appeler *Y a plus de papier.* Ou alors une romance entre voisins comme dans les films de Billy Wilder : une rêveuse en confinement, le genre qui voyage devant le hublot du lave-linge. Elle tombe amoureuse de son voisin d'en face, mais elle ne peut pas traverser la rue pour le lui dire. Wes Anderson ferait ça si bien...

Un appel de mon père me coupe dans mon élan romantique. « Allô ? oui j'ai bien reçu le détournement de la pochette d'*Abbey Road.* Comment ? Oui j'ai compris, ils ne sont plus sur le passage piéton parce qu'ils sont confinés. » En 1666, la quarantaine de la peste a permis à Isaac Newton de découvrir la loi de la gravité. En 2020, la quarantaine du coronavirus a permis a mon père de découvrir les blagues sur WhatsApp. « Oui, j'ai reçu l'autre aussi... Si, j'ai compris, avec le chômage partiel, les hommes sont payés 84 % de leur salaire, et ça leur donne le salaire des femmes en fait. Je travaille, papa. »

Tiens, en voilà une idée de film. Un cadre supérieur un peu macho se retrouve seul avec ses gamins en confinement, sans sa femme de ménage, sans nounou. Il va devoir faire les courses, la cuisine, le ménage, les devoirs, les dents, pipi, au lit. Un truc avec Vincent Elbaz. L'affiche déjà vue du type qui s'arrache les cheveux entre les couches, les jeux, le ménage tout ça tout ça. Ça respecte le schéma mécanique des comédies françaises : Quel est le comble... Quel est le comble pour un père raciste ? Avoir des beaux-fils d'origine étrangère. Quel est le comble pour un facteur du Midi ? Être muté dans le Nord. Quel est le comble pour une fille de malentendants ? Vouloir chanter. Les Américains appellent ça le « cauchemar comique », imaginer la pire des situations pour un personnage archétypal. Succès assuré. Parfait pour ne pas trop réfléchir ou pour se vider la tête. La question reste : est-ce que dans un an, j'aurai envie de voir un film sur un type confiné qui joue des coudes au G20 pour des farfalles et du Lotus triple épaisseur ?

Il me reste trois semaines. J'ai une nouvelle piste : « Après le confinement, Abel et Paul ont perdu leur travail et veulent chanter station Rue-du-Bac, mais le port du masque est obligatoire dans le métro. » C'est moi ou les films de pandémie ressemblent à des comédies musicales de Christophe Honoré ? Drôle d'époque.

Sinon, une satire sur les coulisses des discours laborieux d'Emmanuel Macron, avec Benjamin Lavernhe dans le rôle-titre et Camille Cottin dans celui de la pauvre vélotypiste qui doit sous-titrer le machin en direct. Un film choral sur un immeuble en quarantaine. Une comédie de remariage sur des parents divorcés qui décident de vivre sous le même toit le temps du confinement pour éviter la circulation de la garde partagée. Un justicier de la distanciation sociale qui bastonne toute personne ne respectant pas le mètre cinquante réglementaire dans les files d'attente de la dernière boulangerie ouverte. Un trafic de gel hydroalcoolique. Un couple avec un crédit en viager contracte le virus et décide de contaminer leur propriétaire âgée. Un film d'animation sur un petit pangolin trop mignon...

Pourquoi je n'écrirais pas sur ceux qu'on ne voit pas chez eux, les indispensables de France, ceux qui livrent, encaissent, récoltent, soignent. Une comédie plus sociale. Je me sens illégitime. J'ai peur de fantasmer d'autres vies que la mienne. J'ai peur de ne pas trouver ça drôle. Même avec toutes les recherches du monde, il faut connaître les limites de sa vérité. La méthode d'écriture qu'on enseigne chez Pixar, c'est de mettre de soi dans le scénario, même dans une histoire de jouets qui parlent, toujours ramener le récit à soi, sa propre histoire, son deuil, ses blessures. Moi, moi, moi. Résumé de mon confinement : j'ai appris à rôtir des carottes, j'étais triste à la mort de Christophe, j'ai rêvé de Vincent Lindon. Il va être bien, ce scénario... Non, il dit le monsieur de Pixar, il faut creuser plus loin en soi, se mettre à nu, dire sa vérité. Mais comment dire que j'écris pour être aimé ?

> L'actualité nous a fourni en quelques semaines des récits parfaits, des personnages dont je n'osais rêver.

Devenir intemporel par accident

Deux semaines à tirer. Ça y est, Édouard Philippe a présenté son plan de déconfinement aujourd'hui : une fin à rallonge – une « fin trois petits points », comme on dit. Je comprends que ça fait plusieurs jours que je ne cherche plus. Que ça ne vient plus. Que si je n'arrive pas à creuser ces débuts d'intrigue, c'est qu'ils sont vides d'aujourd'hui, vides politiquement. Le critique de cinéma Jean-Baptiste Thoret parle d'une certaine manie des comédies françaises à vouloir être intemporelles, désintéressées du présent. On trait des vaches à la main, on chante dans des chorales en bermuda et on rit joyeusement d'une France publicitaire qui n'existe plus. Pourquoi n'ose-t-on pas être temporel, affronter nos crises, nos décideurs, nos peurs comme le faisait Chaplin justement ? Avec un peu de chance, on deviendra intemporel par accident, parce que notre film profondément ancré dans son présent nous rappellera ces erreurs passées, cette histoire. *La Règle du jeu* en 1939, c'est l'antichambre d'une guerre inéluctable. *Parasite* en 2019 semble annoncer le confinement à deux vitesses, ceux chez qui la pluie fait fleurir les hortensias contre ceux chez qui la pluie inonde, ravage et tue.

La comédie fait rire au centuple quand elle affronte nos plus grandes peurs, nos tragédies intimes, les maux de notre temps. L'aliénation par le travail et la crise de 1929 dans *Les Temps modernes,* la politique de Dick Cheney dans *Vice.* Pourquoi ne parlerait-on pas de cette atmosphère de veillée d'armes, des dividendes que Total verse en pleine crise, des opportunités financières que le patron de BlackRock voit dans cette période sombre de notre histoire ?

La fiction, et particulièrement la comédie, doit nous mettre en garde, nous mobiliser, nous révolter, nous faire agir. Ce ne sont que des fictions, des récits communs qui donnent un sens à la vie et nous poussent à agir. L'imagination précède l'action. À mon échelle, peut-être devrais-je écrire l'histoire d'un mec qui voudrait écrire un film ?

Mais avant ça, je vais aller me coucher. □

DROIT DE CITER

Pierre Groppo a recueilli les humeurs inspirées de huit créateurs contemporains en déconfinement : Alessandro Michele, Nadège Vanhee-Cybulski, Alexandre Mattiussi, Maria Grazia Chiuri, Natacha Ramsay-Levi, Christian Louboutin, Donatella Versace et Elie Top. Qui ont tous composé une image originale pour *Vanity Fair*.

ALESSANDRO MICHELE, DIRECTEUR ARTISTIQUE DE GUCCI

« Qu'était-ce donc que la vie? Elle était chaleur, chaleur produite par un phénomène sans substance propre qui conservait la forme; elle était une fièvre de la matière qui accompagnait le processus de la décomposition et de la recomposition incessantes des molécules d'albumine d'une structure infiniment compliquée et infiniment ingénieuse. Elle était l'être de qui en réalité ne peut être, de ce qui oscille entre un doux et douloureux suspens sur la limite de l'être, dans ce processus continu et fiévreux de la décomposition et du renouvellement. Elle n'était pas matière et n'était pas esprit. Elle était quelque chose entre les deux, un phénomène porté par la matière, pareil à l'arc-en-ciel sur la cataracte et pareil à la flamme. » (Thomas Mann, *La Montagne magique)*

NADÈGE VANHEE-CYBULSKI,
DIRECTRICE ARTISTIQUE D'HERMÈS

« Nous sommes tenaces et on ne nous brisera pas en une nuit » (Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles)*

ALEXANDRE MATTIUSSI,
FONDATEUR ET CRÉATEUR D'AMI

« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir, mais de le rendre possible » (Antoine de Saint-Exupéry)

WHITNEY BEDFORD

MARIA GRAZIA CHIURI, DIRECTRICE ARTISTIQUE DE DIOR

Confinée à la maison, dans une sorte de dilatation temporelle qui m'a donné l'occasion de réfléchir aux différents projets que j'ai menés depuis que je travaille chez Dior, j'ai redécouvert le collage. D'un côté, cette technique me ramène aux débuts de ma carrière, lorsqu'elle me permettait de résumer et de présenter mes travaux. D'un autre côté, elle m'évoque certains mouvements avant-gardistes du XX^e^ siècle, comme le surréalisme, et me replonge dans cette époque qui a largement inspiré nombre de mes collections. En outre, ce travail manuel ne fait pas appel à la technologie, actuellement si présente dans mes journées. J'ai ainsi réalisé une série de collages qui sont autant de *moodboards* très personnels. En découpant et en recomposant des slogans, des interrogations comme le projet « Are clothes modern? » de Bernard Rudofsky, ou des ouvrages de femmes activistes et artistes qui m'ont inspirée, qui ont éveillé ma conscience et avec lesquelles j'ai collaboré de différentes façons, j'ai retrouvé le sens profond de ma quête. Le collage m'a ramenée à la valeur morale des croyances, des actes, du partage et de la sororité. Ce qui compte le plus, ce n'est pas tant ce que nous ferons après cette crise, mais les valeurs qui nous guideront dans ce futur que nous vivons déjà.

CLAIRE FONTAINE
NEWSFLOOR, 2018
UTILISÉ COMME DÉCOR

CLAIRE FONTAINE
I SAY I, 2020

ARE CLOTHES MODERN?
BERNARD RUDOFSKY, 1947

JUDY CHICAGO
AND THEN EVERYTHING WAS EDEN ONCE AGAIN
BANNIÈRE À L'ENTRÉE DE « THE DINNER PARTY », 1979

MARY BETH EDELSON
SOME LIVING AMERICAN WOMEN ARTISTS, 1972

NIKI DE SAINT PHALLE
NIKI DE SAINT PHALLE POINTING HER GUN
PHOTOGRAPHIE EN NOIR ET BLANC REHAUSSÉE DE COULEURS EXTRAITE DU FILM *DADDY,* 1972

TRACEY EMIN
SHOULD LOVE LAST, 2016

PENNY SLINGER
« BRIDE'S CAKE SERIES », 1973

PENNY SLINGER
COLLAGE DE LA SÉRIE ***« AN EXORCISM »,***
CIRCA 1977

TOMASO BINGA
COLLAGE DE LA SÉRIE ***SCRITTURA VIVENTE,***
CIRCA 1973

ROBIN MORGAN (DIR.)
SISTERHOOD IS POWERFUL, 1970

VICKI NOBLE ET KAREN VOGEL
WHEEL OF FORTUNE
TIRÉ DU JEU DE TAROT *MOTHERPEACE*, 1991

NATACHA RAMSAY-LEVI,
DIRECTRICE ARTISTIQUE DE CHLOÉ

« À tout instant, le monde pourrait être transformé dans toutes les directions, ou du moins dans n'importe laquelle; il a ça, pour ainsi dire, dans le sang. C'est pourquoi il serait original d'essayer de se comporter non pas comme un homme défini dans un monde défini où il n'y a plus, pourrait-on dire, qu'un ou deux boutons à déplacer (ce qu'on appelle l'évolution), mais, dès le commencement, comme un homme né pour le changement dans un monde créé pour changer. » (Robert Musil, *L'Homme sans qualités)*

CHRISTIAN LOUBOUTIN,
CRÉATEUR DE SOULIERS
ET DE BIJOUX

Après ce début d'année surréaliste, il est temps de repartir du bon pied et c'est de ce pas que je retourne fignoler mon exposition à la Porte Dorée qui célèbre l'unité et l'amitié jusqu'à début janvier.

DONATELLA VERSACE, DIRECTRICE ARTISTIQUE DE VERSACE

Nous nous sommes retrouvés dans ce moment inimaginable en sachant qu'en en sortant, les choses ne seraient plus les mêmes. La mode est un miroir de la société et elle devra s'adapter à un nouveau monde et à une nouvelle manière de vivre. C'est peut-être d'ailleurs l'occasion de régler deux, trois choses qui en avaient besoin, qui sait? La créativité naît dans les périodes difficiles : il ne faut pas nous arrêter; nous ne devons pas nous arrêter. Je continue à travailler et à créer. Avec mon équipe, nous allons trouver une nouvelle énergie pour de nouvelles collections qui défendent un message encore plus fort. Il y aura peut-être moins de pièces et de références, mais je voudrais m'adresser directement au cœur de nos clients pour qu'ils disent : « Je le veux! » La mode a toujours été un rêve, toujours été un espoir, une part de la culture. Aujourd'hui, c'est plus vrai que jamais.

ELIE TOP, CRÉATEUR DE BIJOUX

Quels bijoux pour vos beaux yeux? Les yeux dans les yeux, rien que pour vos yeux, t'as de beaux yeux... Les visages semblent devoir s'estomper pour un temps au profit du seul pur regard et redonner aux yeux et à toutes ces expressions plus de sens que jamais. Avec l'apparition du masque, la perception même de la beauté des êtres s'en trouve altérée, modifiée; et comme la faiblesse d'un sens (la vue, l'odorat) renforce par compensation les autres (le toucher, l'ouïe...) l'attention va sûrement se porter en sus des yeux, sur les gestes, l'allure, l'attitude en somme bien plus qu'à l'ordinaire. Ce masque qui nous contraint aux yeux sans visage, mystérieux ou bavards, d'un corps toujours en mouvement pourrait révéler plus qu'il ne cache et redistribue les cartes du jeu de la séduction.

VOTER À MOURIR

Folie douce ou civisme béat ? Le 15 mars 2020, notre amie Sylvie Bommel, journaliste et écrivaine, n'a pas seulement rempli son devoir au premier tour des élections municipales : elle a tenu un bureau de vote. Avec humour mais aussi un brin de frayeur rétrospective, elle raconte cette journée particulière à quelques heures de la fin d'un monde.

A TOUSSÉ !
Marquage au sol dans un bureau de vote du XX^e^ arrondissement de Paris, le 15 mars, lors du premier tour des élections municipales.

MARIE MAGNIN / HANS LUCAS / AFP

Quand je serai très vieille, ce qui n'est pas demain la veille, et que l'âge m'autorisera à enjoliver un peu ma vie, je raconterai une histoire à mes petits-enfants. Elle débutera ainsi : « Cela se passait à Noël 2019. Nous étions encore en République alors, la Ve. Très loin de nous, en Chine, des gens n'arrivaient subitement plus à respirer. Beaucoup mouraient. Tout cela parce que l'un d'entre eux avait mangé, ou adopté, ce n'était pas très clair, un animal à écailles inconnu dans nos contrées, un pangolin, qui lui-même avait fréquenté de trop près une chauve-souris ! Mais en Europe, on s'en fichait pas mal parce que les vacances approchaient. Je me souviens par exemple que je me passionnais pour la vie amoureuse d'un ami du président qui voulait devenir maire de Paris. Il avait envoyé une photo de lui tout nu à une dame qu'il ne connaissait pas bien et celle-ci avait eu la mauvaise idée de la montrer à tout le monde. » Pour les jeunes oreilles de mon auditoire, vous comprendrez que j'édulcore le passage précédent. Je poursuivrai : « Passé les fêtes, la maladie a transité d'Asie en Europe sans même prendre la peine de demander un visa. En quelques semaines, elle est arrivée autour de Paris. Et figurez-vous, les enfants, que j'ai moi-même joué un rôle dans cette histoire : j'ai fait quelque chose qui aurait pu mettre ma vie en péril. Oh, ce n'est pas faute d'avoir été prévenue par votre grand-père ! »

SANTÉ !
L'électeur doit prendre au moins deux bulletins et une dose de gel hydroalcoolique.

C'est vrai : le 15 mars 2020, j'ai passé ma journée entière à l'école Jean-de-La-Fontaine, le bureau de vote nº 35 de ma ville, Rueil-Malmaison, dans les Hauts-de-Seine. De l'aube à la toute fin de soirée, petit-déjeuner, plateau-repas à midi, goûter et dîner pique-nique compris, j'ai fait voter 364 personnes (dont au passage, neuf ont choisi de glisser un bulletin nul, c'était bien la peine de sortir de chez elles). Préposée à l'émargement des listes, j'ai tenu la réglette magique, celle qui évite à l'électeur de tout gribouiller car il ne peut signer que dans un petit trou. Hélas, la nature ne m'ayant pas doté des bras extensibles de l'inspecteur Gadget, j'estime à 50 centimètres au mieux la distance qui, au cours de ces douze heures fatidiques, a séparé mon visage de 364 bouches et 728 narines, saines ou pas, allez savoir ! Circonstance aggravante, à supposer que ce fichu Covid-19 qui ne respecte rien obéisse aux lois de la gravité : les votants étant debout et moi assise. Résultat ? Médicalement, fin mars, je ne savais pas encore si j'étais contaminée mais, électoralement parlant, nul, zéro, *nada*. Le maire sortant, le LR Patrick Ollier qui avait été réélu à deux reprises au premier tour (en 2008 et 2014), a en effet choisi cette année pour louper son coup, certes de peu, puisqu'il a engrangé 49,26 % des suffrages. Or, comme selon toutes probabilités, le second tour ne pourrait pas se tenir avant l'été, le risque était élevé d'avoir tout à reprendre à zéro. Un petit tour pour rien, donc.

Rendez-vous à 8 heures tapantes

Dans un bureau de vote comme dans la plupart des organisations, y compris chez les « insoumis », il existe une hiérarchie. Comme partout aussi, le poste de président est très convoité car il est à la fois le plus prestigieux et le moins fatigant. Inaccessible si on n'est pas un conseiller municipal, ou une huile locale, ou la meilleure amie du maire. Il y a aussi un vice-président, titre ronflant qui n'est en réalité qu'un placard. Lui, contrairement aux autres membres du bureau, ne signe rien, ne décide rien. C'est bien simple, quand on n'a pas trouvé de citoyen prêt à se dévouer, les élections se tiennent quand même tout pareil. Alors que l'assesseur, là, mesdames et messieurs, c'est autre chose... S'il n'est pas arrivé à 8 heures tapantes, pour constater et faire constater tel un magicien au début du spectacle que l'urne est bien vide, le président ne peut pas déclarer ouverte la cérémonie du vote. Reste un oublié, un sans-grade, un moins que rien, l'assesseur suppléant. Il est l'esclave de tous les autres qui lui lancent : « Machin, ça t'ennuierait d'aller me chercher un café ? » Ou bien : « Truc, remplace-moi cinq minutes, j'ai envie de prendre l'air. » Le 15 mars, pourtant, le suppléant a retrouvé un semblant d'utilité sociale. Même le président lui parlait gentiment, et surtout, fréquemment : « S'il te plaît... euh... comment tu t'appelles déjà ? Tu voudrais bien prendre ma place, le temps que j'aille me laver les mains ? »

On pourrait raffiner en distinguant deux sortes d'assesseurs, les novices et les autres. Sans me vanter, je fais partie de la seconde catégorie. Forte de cette expérience, et peut-être aussi de mon amitié avec la cheffe de file locale d'En marche !, j'ai décroché sans peine un poste d'assesseure titulaire pour les municipales. Un rêve d'enfant !

Parfois, le dimanche matin, mes parents m'annonçaient qu'après la messe, ils iraient accomplir leur devoir de citoyen. Je les accompagnais et constatais que le devoir en question n'était pas bien compliqué. Il s'agissait de s'enfermer dans une cabine qui ressemblait à celles où ma mère essayait des robes quand nous allions au Bon Marché pour glisser un petit papier, choisi on ne sait comment, dans une enveloppe. Ceci accompli, il fallait la déposer dans une grosse boîte à lettres en bois sur laquelle un imposant monsieur veillait comme si elle contenait un trésor.

Comme j'étais déjà très futée, je pressentais une relation de cause à effet entre l'enveloppe du matin et l'euphorie qui parfois s'emparait de mes parents, les poussant même un soir de 1965 où celui qu'ils appelaient « le grand Charles » avait gagné, à ouvrir une bouteille de champagne alors que Noël n'était que dans

ALEXANDRA BREZNAY / REA

une semaine ! Moi aussi, je voulais faire l'histoire de France, pas seulement l'apprendre. C'est ainsi que je fus une militante forcenée de l'abaissement de l'âge du droit de vote. Il fallut attendre 1974 pour qu'on m'écoute, et encore très partiellement puisqu'il passa à 18 ans alors que je prônais 7 ans. Ne me rabâchait-on pas sans cesse que c'était l'âge de raison ?

Le jeu est une parade à l'accablement qu'éprouvent les petits humains face à la forêt d'interdits dans laquelle ils évoluent. Fort opportunément, dans notre appartement en enfilade, ma mère avait posé un rideau pour séparer le salon-salle à manger de la minuscule cuisine. Je tenais là l'isoloir parfait. Grâce au bureau de poste que le Père Noël m'avait apporté (un jouet daté assurément, même Olivier Besancenot n'oserait pas l'offrir à ses enfants), je confectionnais des bulletins de vote et de jolies cartes d'électeurs que je tamponnais avec ferveur.

Sur le coup des 12 ans, émoustillée tant par les hormones que par le climat des années 1968, j'ai découvert des jeux plus excitants. Mais jamais je n'ai laissé passer une occasion de voter en vrai. À mon grand dépit, jamais non plus on ne m'a proposé de devenir scrutatrice. En 1988, alors que je votais pour les législatives dans le XVe arrondissement, le président du bureau de vote qui m'avait superbement ignorée, se fit mielleux avec celui qui votait juste derrière moi. « Monsieur, vous viendrez bien nous aider à dépouiller, ce soir ? » La personne dit oui. C'était mon mari. J'étais vexée. Mais quand ledit mari est rentré à 2 heures du matin en expliquant qu'il n'avait pas pu refuser d'aller boire des bières avec les partisans du vainqueur, Édouard Balladur, j'ai relativisé ma déveine.

Revenons à ce joli jour de mi-février 2020 où je reçus la missive barrée de bleu blanc rouge confirmant que le maire comptait sur moi pour le bon déroulement des opérations électorales. Deux semaines plus tard, la contagion s'accélérant, les chroniqueurs commencèrent à broder sur un éventuel report du scrutin, ce qui ne me plaisait pas du tout. C'est donc avec soulagement que j'ai entendu le président de la République annoncer le jeudi 12 mars : « Les scientifiques considèrent que rien ne s'oppose à ce que les Français, même les plus vulnérables, se rendent aux urnes. Il est important en ce moment (...) d'assurer la continuité de notre vie démocratique et de nos institutions. » En voilà une mission qui avait de l'allure ! J'étais son homme, enfin sa femme, à Emmanuel. Dimanche, promis, j'assurerais la continuité démocratique.

Pas superstitieux pour un sou, le vendredi 13 à 13 heures, notre premier ministre réitérait : « Voter, c'est un droit, un devoir. C'est aussi sans danger. » Parfait. Les choses étaient en ordre comme je les aime. Du coup, je me suis offert un *casual friday* insouciant. Couleur, coupe et Brushing chez le coiffeur (une des décisions les plus avisées de ma vie), déjeuner sur une terrasse bondée, puis ciné. Pour clore cette journée qui, plus tard, prendrait des allures de dernier repas du condamné, je me dirigeais le cœur léger vers le briefing organisé par ma municipalité pour les volontaires des bureaux de vote.

Compte tenu des circonstances, le maire était venu en personne épauler son adjoint en charge des élections. Le ton était grave. « Ces derniers jours, dit-il, nous avons enregistré trente-cinq désistements. » De l'assemblée s'échappa une petite exclamation qui signifiait : « Oh, les lâches ! » Puis, avec un sens de la dramaturgie qui caractérise les animaux politiques, l'édile ajouta : « Dont quatre présidents de bureau. » L'indignation monta d'un cran, ceux-là étaient carrément des déserteurs, on voulait des noms. Et moi, ici présente et fière de l'être, si tant d'autres se défilaient, j'étais quoi ? courageuse ? ou disciplinée, l'autre mot pour dire bête ? J'optais pour la première réponse. Comme beaucoup de « boomers », je ne peux pas regarder un épisode d'*Un village français* sans être taraudée par la question : « De quel côté aurais-je été : résistante, collabo ou majorité passive ? » Je tenais un début de réponse. Pas de quoi obtenir la Légion d'honneur mais, en temps de paix, on a l'héroïsme qu'on peut.

« Ces derniers jours, dit le maire, nous avons enregistré trente-cinq désistements. » De l'assemblée s'échappa une petite exclamation qui signifiait : « Oh, les lâches ! »

Rassurée quant à ma bravoure, je me concentrais sur les aspects pratiques de ma mission. L'adjoint au maire expliquait que les bureaux de vote seraient abondamment pourvus de gants pour ceux qui en souhaiteraient. Le maire le reprit en martelant que ce n'était pas une option mais une obligation. En revanche, pour affirmer que la communication du gouvernement était cafouilleuse, ils étaient parfaitement raccord. On apprit aussi qu'il y aurait du gel à foison mais qu'il faudrait veiller à ne pas en mettre sur les enveloppes. Restait la question épineuse des stylos que les autorités sanitaires recommandaient de désinfecter entre chaque électeur. Un brin fastidieux.

Là, le maire fut aussi impérial que la ville qu'il administre (Napoléon et Joséphine y avaient investi dans une résidence secondaire, le château de Malmaison). Tel l'empereur offrant des sabres d'honneur aux grenadiers de sa garde après la bataille de Marengo, il annonça avoir acheté 55 000 stylos à usage unique que les électeurs pourraient donc remporter chez eux.

Pour ceux qui n'y auraient pas pensé tout seuls, on précisa qu'il conviendrait d'être courtois avec personnes âgées, voire de les faire passer en priorité, d'autant que celles vivant en Ehpad n'avaient pas demandé plus de procurations que d'habitude. Les nonagénaires ignoraient encore que toute sortie ressemblait pour eux à une balade aux alentours de Verdun en 1916.

Suivit alors le moment fatidique des questions-réponses, celui qu'on devrait interdire dans les réunions publiques (à supposer qu'un jour on les rétablisse). Vous savez, ce moment où, à la réunion de rentrée des parents de CP, le papa du petit Arthur demande à l'institutrice si elle compte commencer les cours de chinois au premier trimestre (encore eux !) et que la maman d'Agathe, qui ne veut pas être en reste, aimerait savoir si sa surdouée de fille peut faire plus d'exercices que ceux indiqués dans le cahier de texte. « Monsieur le maire, interpella un sexagénaire assis au premier rang, avez-vous prévu des gants sans latex pour les personnes allergiques ? » Il fut déçu, la réponse était négative (la patience qu'il faut aux élus, tout de même !). Une autre à l'imagination débordante : « Et si un électeur porte un masque et que je ne peux pas être sûre qu'il présente sa propre carte d'identité ? » Cette fois, mon maire, qui a réponse à presque tout sinon il ne serait pas maire, trouva la solution : « Vous lui demandez de reculer et d'ôter son masque quelques secondes. » ↠

Samedi matin, j'en étais à choisir ma tenue d'assesseure du lendemain quand mon téléphone résonna de douze alertes info : Édouard Philippe parlerait ce soir de Matignon. Allait-il annoncer in extremis le report des élections ? Non, seulement que notre dernière chance d'aller boire une bière pression au bistrot du coin, c'était là, maintenant, tout de suite. Car à minuit, nous serions tous transformés en des millions de Cendrillon.

Rumeurs ultra-confidentielles

Mon inconscient étant manifestement plus conscient du danger que mon surmoi, ma nuit préélectorale fut agitée : un tsunami menaçait les côtes parisiennes et je ne disposais que de quelques minutes pour choisir un arbre robuste et m'y attacher. Le lendemain, j'arrivais néanmoins à 7 h 30 tapantes au bureau de vote pour faire connaissance avec mes collègues d'un jour. La présidente était professeure dans le civil, d'où une certaine manière autoritaire de nous parler, mais elle s'assouplit au fil des heures. Le vice-président, un gaillard jovial, directeur d'un des stades sportifs de la ville, s'était porté volontaire la veille, n'écoutant que son grand cœur et son aversion pour l'inaction. L'autre assesseure titulaire, mon homologue mais désignée par une liste d'opposition, avait amené sa copine comme suppléante. Il y avait là, aussi, deux employées municipales, les seules personnes vraiment compétentes dans un bureau de vote, capables en une seconde, au moment toujours tendu du dépouillement, de vous dire si un bulletin nul relève du cas nº 8 (« trouvé dans l'urne sans enveloppe ») ou bien nº 14 (« mentions injurieuses pour le candidat ou pour des tiers »). Dans mon bureau de vote, quelle que soit l'élection, il y a un grand malade qui prend le soin de rédiger à la main un bulletin portant le nom d'un seul candidat, à savoir le général de Gaulle, ce qui relève assurément du cas nº 4 « bulletin établi au nom d'une liste qui n'a pas été régulièrement enregistrée ».

La représentante de la mairie me proposa aimablement un masque que je refusais d'un air outragé : « Moi, un masque ? Bien sûr que non, je ne suis pas une mauviette ! » Va pour les gants en revanche, puisqu'il le fallait (depuis les autorités sanitaires décidément versatiles ont jugé que c'était une mauvaise idée). Mais comme je trouve que les bleus ne sont pas du tout seyants, j'avais apporté les miens, des blancs légèrement transparents, les mêmes que porte le docteur House.

Au sol, des employés municipaux étaient venus coller des bandes d'adhésifs pour symboliser le mètre étalon de la distance de sécurité entre les votants et nous. Hélas, ces Gaston Lagaffe avaient omis de prendre en compte la largeur de la table, si bien que pour déposer leur bulletin dans l'urne, les électeurs devraient maîtriser la position du chien tête en bas au yoga. Les autres finiraient avec une fracture du col du fémur, ce n'était vraiment pas le moment. Mais ma présidente-professeure ne voulait rien savoir : pour déplacer la table, elle attendait un ordre de la mairie qui arriva heureusement avant les premiers électeurs.

La représentante de la mairie me proposa aimablement un masque que je refusais d'un air outragé : « Moi, un masque? Bien sûr que non, je ne suis pas une mauviette! »

En temps normal, tout assesseur avec un peu de bouteille sait à quoi s'attendre en termes de fréquentation. À l'ouverture des portes, à 8 heures, il y a ceux qui déboulent avant d'aller faire leur partie de tennis ou leur jogging ou d'aller déjeuner dans leur belle-famille. Vers midi et à 16 heures, on enregistre des pointes qui correspondent à la sortie de la messe et à la fin de la promenade en famille. Puis à 19 h 45, débarquent ceux qui rentrent de leur maison de campagne, des emmerdeurs car à ce stade, on a déjà commencé les calculs de participation en priant pour que les émargements correspondent au nombre d'enveloppes distribuées.

Mais le 15 mars, rien décidément n'était normal puisqu'on ne pouvait déjà plus jouer au tennis ni aller à la messe, tout juste la belle-mère était-elle encore disponible. La France découvrait un nouvel art de ne pas vivre.

Une heure après l'ouverture du scrutin, notre fine équipe ressemblait à l'armée du commandant Drogo dans *Le Désert des Tartares.* Nous étions fin prêts à livrer la bataille des gestes barrière mais aucun électeur ne montrait le bout de son nez. Du coup, chacun s'est rabattu sur son téléphone. Ci-dessous un abrégé commenté de mes échanges qui résume assez bien mon état d'esprit du jour.

8 h 32 Moi, toute fière de faire savoir aux membres de mes huit groupes WhatsApp d'intimes que leur copine est un héros : « C'est bon, je suis en poste à mon bureau de vote. C'est parti jusqu'à 20 heures. Bonne journée à tous et bon vote. Biz. »

8 h 40 Marianne, une copine (par charité chrétienne, j'ai modifié le prénom) : « Je devais aussi y aller mais je me suis tellement fait engueuler par Joël (pareil pour le prénom) que j'ai annulé hier soir à 22 h 30. »

9 h 20 Mon frère, psychiatre en hôpital public. : « Je reviens du marché. Les gens ne sont pas sérieux, beaucoup trop proches les uns des autres. Le nº 1 des médecins de l'AP qui est très bien placé pour les retours de terrain appelle ce matin à un confinement maximum. Et à ne pas aller voter... »

10 heures Mon mari, Bernard (tant pis pour lui, je donne son vrai prénom) : « C'est idiot, j'irai pas voter pour la première fois de ma vie. »

10 h 10 Moi, un peu déçue, j'attendais des applaudissements : « Vous avez tort, les règles de sécurité sont très bien suivies. Je suis sûre qu'on risque moins qu'au marché » (et toc, pour mon frère).

10 h 40 Moi, véritable petit soldat au front expliquant à ceux de l'arrière que c'est dur mais qu'on tient le coup : « Beaucoup d'électeurs sont stressés. On leur propose du gel, ça aide. On en a deux qui n'ont pas voulu toucher le rideau, ils se sont contorsionnés pour entrer dans l'isoloir. Et là, un vieux monsieur très enrhumé vient de voter. La présidente s'est précipitée avec son flacon de gel pour nettoyer l'urne. Il l'a vu, c'était gênant. »

10 h 44 Mon mari : « C'est bête, le premier tour va être annulé. » Ce qu'il peut m'agacer quand il a raison sans le faire exprès, il y a un docteur Raoult qui sommeille en lui.

10 h 48 Mon frère, le médecin : « Oui, tout à fait, il n'y aura sûrement pas de deuxième tour. » Mais de quoi il se mêle celui-là ? Est-ce que j'écris des ordonnances, moi ?

10 h 47 Mon meilleur ami, Bertrand : « C'est une catastrophe : les golfs vont fermer. »

16 h 20 Fabienne, ma sœur, responsable RH, j'ai toujours pu compter sur elle : « Bravo pour tes concitoyens. »

17 h 50 Jeanne, ma nièce, toujours entreprenante : « On dit qu'ils vont annoncer un confinement. Si on partait tous ensemble dans la maison de campagne ? Ce serait cool. »

Jeanne n'était pas la seule à savoir. La tension s'est mise à monter dans le bureau de vote aussi rapidement que l'eau autour du Mont Saint-Michel à marée haute. Deux de mes compagnons de bureau avaient reçu une information ultra-confidentielle qui venait tout droit de leur meilleur ami qui la tenait d'un collègue, lui-même très proche de la sœur d'un conseiller de l'Élysée pour l'un, de son beau-père, commissaire de feu les RG à la retraite, qui avait encore des amis dans « la maison » pour l'autre. Cette information, qu'ils lisaient aux moins informés en imitant le ton de Churchill annonçant du sang et des larmes aux Anglais, disait : « Mardi à 18 heures : couvre-feu. Plus personne ne sort d'Île-de-France. Mercredi : confinement total. Plus personne ne sort sauf doc justificatif. Ce soir le PR annonce que tout le monde a 48 heures pour déterminer son lieu de confinement pour quarante-cinq jours. Pas de laissez-passer pour aller au travail. »

PEUR BLEUE
Image rare de scrutateurs dûment gantés pendant le dépouillement.

Je ne suis pas journaliste pour rien, je ne crois jamais personne. J'essayais donc de dire que cette recrudescence soudaine de personnes haut placées me paraissait fort suspecte. Jamais je n'ai aussi bien compris le sens de l'expression « prêcher dans le désert ». On expédia le dépouillement, chacun avait hâte de rentrer boire un verre devant la télé.

Vote tragique en Martinique

Lundi 16 mars, lendemain d'élections les moins commentées de toute l'histoire des élections, le président de la République annonçait certes le confinement mais pas quarante-cinq jours (du moins pas à ce stade) et pas de couvre-feu. J'avais eu raison. Il déclarait aussi le report des élections. J'avais eu tort mais qu'importe, le premier tour était sanctuarisé. Je n'avais donc pas perdu mon dimanche. Qui oserait profaner un sanctuaire ? Réponse : le Conseil d'État. Si le second n'avait pas lieu avant l'été, il faudrait probablement reprendre l'ensemble des opérations électorales dans les villes où aucun candidat n'avait été élu au premier tour, laissaient entendre les magistrats. Ça m'a fichu un coup mais après tout, il n'y avait pas mort d'homme.

Si justement, ici ou là, on apprenait qu'une personne présente au bureau de vote était tombée malade. Et mon mari, auquel ce genre de nouvelles n'avait pas échappé, me regardait comme si j'étais Marie Besnard, l'empoisonneuse de Loudun. Je décidais de jeter un œil au site Le courrier des maires qui recensait les cas, mais un œil à moitié fermé comme on fait quand on a mal quelque part et qu'on veut vérifier sur Doctissimo que cela ne peut absolument pas être un cancer (ce qui, entre nous soit dit, ne marche jamais car les pervers qui dirigent ce site se débrouillent pour mentionner le cancer dans tous les cas au chapitre « causes possibles »).

Je ne fus pas plus renseignée : le site faisait état de nombreuses contaminations parmi les assesseurs mais, après tout, rien ne prouvait que la contagion ait eu lieu dans le bureau de vote. Ils avaient peut-être pris le métro la veille. Google, finalement, trouva une réponse particulièrement pertinente à ma requête combinant les mots « élection » et « morts ». Au pluriel, 30 000 morts. C'était en 1902 à Saint-Pierre, alors la plus grande ville de Martinique. Depuis une semaine, des événements bizarres se multipliaient : séismes, éclairs, violentes détonations, soleil masqué, couche de cendres épaisse de plusieurs centimètres, invasion de fourmis et de mille-pattes, débordement d'un étang et on en passe. Problème : le second tour des élections législatives, en métropole comme outre-mer, était fixé au 11 mai. Le préfet de l'île, après avoir demandé des instructions à Paris, en vain, et consulté tant les partis politiques que des scientifiques (lesquels se montrèrent rassurants) décida de ne pas évacuer la ville. La nuit du 8 mai, la montagne Pelée se mit en colère et détruisit la cité. On incrimina le pauvre préfet mais pas longtemps (car il avait perdu à la fois sa vie et son épouse), les savants qui ne savaient pas grand-chose et les gouvernants indécis à Paris, Émile Loubet et Pierre Waldeck-Rousseau, respectivement présidents de la République et du Conseil.

Et moi, si par malheur je me mettais à tousser, à qui pourrais-je jeter la pierre ? me demandais-je. C'est à cet instant que je me suis souvenue. Il y a quelques semaines, j'étais allée dans une de ces émissions où des journalistes sont invités à parler de sujets dont certains sont très éloignés de leurs champs de compétences. Il était question, ce soir-là, le 3 mars très exactement, de la psychose naissante à propos du Covid-19. Je me revois encore badiner sur le thème « tout cela est très exagéré, moi s'il fallait aller en Chine, j'irai demain ». Puis, toujours rayonnante : « Il faut bien mourir de quelque chose ». Sans doute mais mourir de voter, c'est ballot ! Morale de l'histoire que je raconterai à mes futurs petits-enfants : « Derrière votre masque, n'oubliez jamais de tourner sept fois la langue dans votre bouche avant de parler. » □

Il venait d'avoir dix-sept ans de Sylvie Bommel (JC Lattès, 2019).

JEAN-PIERRE SAGEOT / SIGNATURES

BLEU ACIER
Cédric Mathiot photographié pour *Vanity Fair* pendant le confinement.

LE BUREAU DE LA VÉRITÉ

Depuis le début de l'année, les *fake news* circulent aussi vite que le coronavirus. Checknews, à *Libération*, répond par l'enquête aux questions des internautes. Son patron, Cédric Mathiot, a raconté son sacerdoce à Jacqueline Remy. Photographie Jérôme Bonnet.

Cela commence par une question toute bête en plein confinement : pourquoi faire ses lessives à 60 °C pour tuer le coronavirus alors qu'on se lave les mains à l'eau froide ? Sur le moment, personne n'a la réponse. Ou plutôt, chacun a sa petite idée. Un grand-oncle est persuadé que ni l'un ni l'autre ne fonctionne, une nièce a vu sur Facebook qu'il s'agissait d'un complot ourdi par des fabricants de détergents, sans parler de ces groupes WhatsApp où quelqu'un connaît quelqu'un dont le cousin, « sûr à 100 % », sait très bien le contraire de ce que tout le monde dit. Vertige de ce nouveau monde où, faute de certitudes, l'opinion se présente comme une information.

Le plus efficace, pour démêler le vrai du faux, est d'aller sur le site Checknews, le premier « service de journalisme à la demande » lancé par *Libération* en 2017. Ici, le lecteur n'attend pas les articles : il les suscite en posant une question. Et les journalistes s'engagent à « prendre le temps d'enquêter pour y répondre ». Deux heures, deux jours, deux semaines, voire plus. Quel que soit le sujet : les miracles supposés de la chloroquine, l'utilité des masques, la distinction entre un pic et un plateau, etc. Le 8 avril, à propos de la bonne température pour détruire le virus, on apprend ainsi que le « lavage des mains à l'eau chaude comme à l'eau froide est efficace car c'est l'action détergente du savon qui prévaut ». Ça n'a l'air de rien mais, pour en être certain, l'auteur de l'article a interrogé une virologue, un infectiologue, l'Agence nationale de sécurité sanitaire, relu les avis du Haut Conseil de la santé publique, compulsé une séance de questions-réponses publiée par l'Unicef, et j'en passe. Ne pas dire n'importe quoi, c'est du travail.

Dès 2008, Cédric Mathiot, futur fondateur de Checknews, prend obstinément au mot les politiques et les corrige de façon clinique, implacable.

Quand on remonte la chronologie de Checknews, on est sidéré par l'ampleur du travail fourni. Les réponses sont en général longues, scrupuleusement détaillées et pourtant claires. Les sources, toujours citées et croisées. Le ton est sobre, pédagogique, presque amical. La réponse commence par « bonjour » et se termine souvent par « cordialement ». En temps normal, le site web reçoit une soixantaine de questions par jour. Avec le coronavirus, on est plutôt aux alentours de six cents.

Lorsque j'appelle Cédric Mathiot, son fondateur et patron, pour raconter son histoire, il me répond simplement : « Vous trouvez ça pertinent ? » C'était la seule question que je ne m'étais pas posée. Intéressant, oui, mais « pertinent » ? Cédric Mathiot, 45 ans, c'est le traqueur en chef des approximations, le premier journaliste en France à s'être donné pour mission de démasquer les *fake news,* avant même de connaître cette expression. Il a inventé un média qui tente chaque jour de retisser la confiance des citoyens à l'égard de la presse. Sur le site de *Libération,* sa plateforme aimante six millions de visiteurs par mois, plus du triple en période de coronavirus, quand tout fiche le camp. C'est le seul service qui, au sein du quotidien, a pu recruter neuf journalistes ces dernières années. Alors oui, c'est pertinent. Il finit par en convenir, avec ce ton distancié qu'il utilise en toutes circonstances. L'autodérision est la seule nuance affective qu'il se permet. Pour relativiser, il a la manie de commencer ses phrases par « J'ai eu la chance de... » Sur ce point, on n'est pas obligé de le croire.

Indigestion de bobards

Fils de professeurs de philo, il était parti pour devenir l'une de ces plumes qu'on n'oublie pas. Encore étudiant au Centre de formation des journalistes, à Paris, il se fait remarquer en publiant un article de deux pages dans *L'Express* sur les cobayes humains des essais cliniques. Il y décrit comment on peut vite regonfler son portefeuille en prêtant son corps à la science. « À la sortie de l'école, en l'an 2000, je rêvais d'intégrer le service société du *Monde,* raconte-t-il. J'ai atterri en économie à *Libération. »* Les ouvriers de Cellatex, une filature des Ardennes, menacent de « tout faire sauter » et de polluer la Meuse en apprenant la liquidation judiciaire de l'outil de production. Le jeune reporter fonce sur place et en rapporte des articles « ni lénifiants ni misérabilistes, très bien écrits », selon sa cheffe de service de l'époque, Nicole Pénicaut.

Elle lui confie la rubrique « transports », l'une des plus arides du quotidien. Il y met de l'intelligence et de l'humanité comme dans cette fameuse enquête intitulée « Oubliés du rail », à propos de ces immigrés que la SNCF a incités à traverser la Méditerranée et à rester en France sans leur accorder le statut des autres cheminots. Pénicaut ne tarit pas d'éloges sur sa recrue, « excellent journaliste, champion du monde du mojito, cultivé, rigolard mais hyper-responsable, un personnage de roman d'autrefois ». Nathalie Bensahel, autre cheffe : « Un gars très efficace, parlant à bon escient, jamais trop de mots. » Alors, pourquoi a-t-il tourné le dos à la carrière de Narcisse qui s'ouvrait à lui ?

Ce jeune-là prend son métier au sérieux. Beaucoup se souviennent d'un petit brun musclé au regard bleu qui, fou de sport, ne cessait de s'interroger sur l'art de devenir un journaliste intègre. Il vanne les stars du vieux *Libé,* qui l'impressionnent sans le convaincre : « On peut réfléchir autrement, non ? » La presse dégringole, les tirages plongent. « J'ai vécu un sentiment d'échec collectif. Quand on n'arrive pas à vivre de ce qu'on vend, il faut bien se poser la question de la valeur de ce qu'on fait. » Ce petit-fils de pasteur supporte mal ceux qui, dans leurs articles, se paient de phrases aux dépens du réel et ne digère pas les bobards que responsables économiques et politiques font cyniquement passer pour des vérités. Un jour, avant les élections de 2004, il prend en flagrant délit de mensonge un conseiller régional socialiste qui, amusé, lui rétorque : « Si on prend la région, on va faire bien pire ! » Le ton complice le choque. « Je me suis senti offensé, se souvient-il. Comme si mon boulot était d'entendre ça et de le trouver normal. »

Une envie germe : créer une chronique où l'on débusquerait les baratineurs du débat public. Il en parle au chef du site web, qui n'embraye pas. En 2007, effaré de la façon dont les ténors de tous bords tordent les chiffres lors des discussions sur le service minimum dans les transports, il publie une mise en pièces des arguments bidon qui commence ainsi : « 70 % des Français sont favorables au service minimum. Un autre sondage serait passionnant : quel pourcentage des sondés sait de quoi il parle ? »

Suit une longue et minutieuse démonstration. Mais étrangement, l'article passe dans les pages « rebonds », réservées aux tribunes, comme s'il s'agissait d'une opinion personnelle.

Cédric Mathiot prend aussi ses rêves au sérieux. Adolescent à Aix-en-Provence, il se voyait journaliste sportif ou cuisinier : il est le petit-neveu de Ginette Mathiot, auteure culte de *Je sais cuisiner,* publié la première fois en 1932 et sans cesse réédité. Après six ans à la rubrique « économie », il file au service des sports, adjoint du chef, assez tôt pour prétendre couvrir les Jeux olympiques de Pékin en 2008. Ses nouveaux confrères voient débouler là-bas « un mec qui ne s'endort pas », raconte l'un d'eux. « Sur le qui-vive, un peu nerveux, capable un soir d'en venir aux mains avec un camarade lors d'une engueulade. » À son retour, nostalgique de son Sud natal, il renoue avec sa passion pour la cuisine, caresse le désir de reprendre L'Hôtel de France, établissement deux étoiles que sa famille maternelle possède à Aix depuis des lustres et qui est mis en vente. « Je suis un provincial contrarié, assure-t-il. J'avais envie de changer de vie. » Faute de crédit bancaire, il reste à Paris.

À cette époque, *Libération* est en ébullition. Le journal va mal. Plan de sauvegarde de l'emploi. On prépare une nouvelle formule. Mathiot ressort son idée de chronique : « Ouvrir un espace où l'on démonterait l'intox des acteurs politiques, économiques, voire médiatiques. » Didier Pourquery, alors numéro deux de la rédaction, est emballé. Il explique : « Ça commençait à se voir comme le nez au milieu de la figure que la confiance dans les médias se perdait. Nos propres lecteurs en avaient marre de nos horreurs idéologiques. » Dans la profession, on s'amuse moins de la fameuse boutade d'Yvan Audouard : « Une information plus un démenti, ça fait deux informations. » On se souvient soudain de la fin de la phrase : « Mais c'est la fausse qui reste dans les mémoires. »

Essayée avec succès en 2008 sur le web, la rubrique, habilement baptisée « Désintox », s'installe en 2009 dans le journal. Mathiot considère qu'on ne peut plus laisser les politiques dire n'importe quoi en jonglant avec les chiffres. Il les prend obstinément au mot et les corrige de façon froide, clinique, implacable. Nicolas Sarkozy reçoit la mention « très bien » pour ses bobards triomphalistes sur l'université. Brice Hortefeux, « serial truqueur » de la statistique, voit ses rodomontades de ministre démantelées. Quant à son successeur au ministère de l'intérieur, Claude Guéant, auteur d'additions enflées sur l'échec scolaire des enfants d'immigrés, il envoie carrément ses motards porter à *Libération* un droit de réponse, que Cédric Mathiot s'empresse d'infirmer. Le vérificateur têtu redresse aussi les leaders de la gauche, tant pis pour les engagements du journal. Montebourg « se noie dans les milliards » au sujet des cadeaux de l'Europe aux banques, écrit-il, précisant que Martine Aubry n'avait fait pas mieux en 2008. Sous sa plume, les affirmations fantaisistes de Ségolène Royal se muent en *running gag.* Un jour, il se demande si « elle croit réellement que les ministres du gouvernement Fillon ont été augmentés de 150 % », un autre il s'amuse du « Royal circus » sur la taxe carbone. Les lecteurs adorent, les reporters politiques un peu moins. Comment ce pinailleur ose contredire leur travail en restant campé derrière son ordinateur quand eux vont sur le terrain ? Mathiot est taxé de poujadisme, voire de trahison. « Nous étions embêtés », se souvient Pourquery.

La rédaction s'habitue. Peu valorisé, ce boulot humble n'attire pas les collaborations internes. « J'avais naïvement imaginé un espace animé par tous les rubricards du journal, se souvient-il, mais je me suis retrouvé seul. » Un labeur de moine. « Je passais la moitié de ma vie à écouter les discours des politiques pour relever tout ce qui pouvait se révéler faux. » Et quand la place manque dans les pages, Désintox saute.

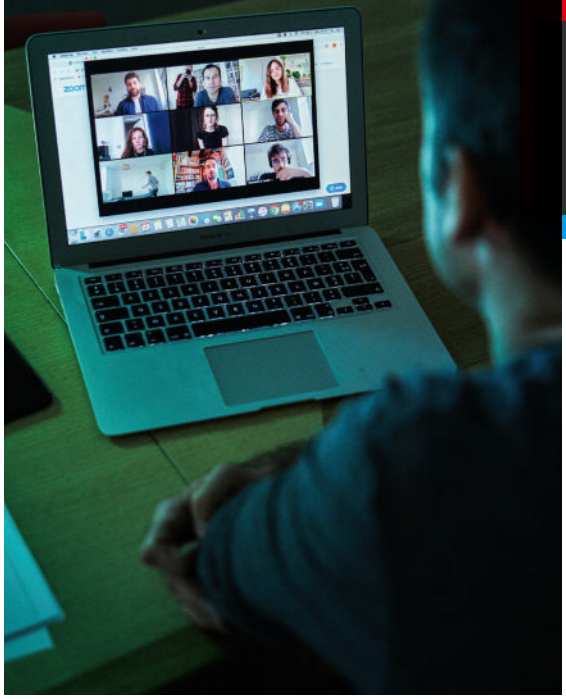
Les détails et le fond

Pourtant, Mathiot comprend vite qu'il n'est pas si seul. « Quand j'ai démarré, je ne savais pas que le *fact-checking* existait aux États-Unis », raconte-t-il. Une tradition, là-bas, la vérification des faits. Le magazine *Time* en tête, les journaux américains ont longtemps employé des collaborateurs chargés de rappeler les personnes citées pour s'assurer qu'elles ont bien prononcé les propos qu'on leur prête. Mais les *fake news* sont partout, avec la floraison des réseaux sociaux où l'on partage fausses confidences et vrai complotisme. Après l'attentat du World Trade Center, la présidence de George W. Bush multiplie les manipulations sur l'Irak, ses liens avec Al-Qaida et ses prétendues armes de destruction massive. La désinformation sert la stratégie militaire, les mensonges politiques se banalisent. Les désamorcer devient sur internet une activité en soi, financée par des fondations. En avril 2009, pour avoir décortiqué sept cent cinquante allégations politiques pendant la campagne présidentielle américaine, le site Politifact décroche même le prix Pulitzer, la plus prestigieuse récompense du journalisme outre-atlantique. Créé deux ans plus tôt en Floride par le *St. Petersburg Times* (à ne pas confondre avec son homonyme russe) appartenant à l'institut Poynter, mais vite repris en direct par cette fondation américaine, le site s'était vu offrir le statut d'entreprise d'intérêt général à but non lucratif.

En France aussi, ça commence à bouger. Fin 2009, dans la foulée de Désintox, *Le Monde* lance un blog, Les Décodeurs. Mais c'est à Mathiot que la chaîne Arte propose de décliner son concept, deux minutes quatre soirs par semaine, sous forme de dessin animé, dans le cadre de l'émission « 28 minutes ». Enfin, grâce à cet apport financier, il peut se faire aider. Il recrute trois personnes. « On produit dès lors davantage de papiers sur le Web, avec trois parutions par semaine sur le *print.* » Les statisticiens →

CHECK TON FAKE
Sur le site de *Libération*, Checknews reçoit jusqu'à 600 questions par jour.

LIBÉRATION



CONTES DE FAITS
Une conférence de rédaction pendant le confinement.

↠ le bénissent : enfin un journaliste qui démontre la façon dont les hommes politiques font dire n'importe quoi à leurs chiffres. En particulier sur les violences, la délinquance, l'immigration... « Il a valorisé notre travail », témoigne le criminologue Cyril Rizk, alors membre de l'Observatoire national de la délinquance, aujourd'hui à l'Insee. Mathiot peut esquisser son classement : « Le champion des bobards, c'était Sarkozy, d'une inventivité troublante. Wauquiez, aussi. Au PS, on surnommait Martine Aubry, "madame un tiers", car elle en rajoutait toujours. » Les épinglés téléphonent rarement. À part quelques-uns : François Bayrou, toujours mortifié ; Benoît Hamon, agacé qu'on s'en prenne « à des détails aux dépens du fond », comme si la simple conviction autorisait les arrangements avec la réalité. Et Jérôme Cahuzac qui ose, la main sur le cœur : « Dites que je suis incompétent, mais pas que je suis malhonnête ! »

Livret A et corbillard de Johnny

En 2017, un an après une présidentielle américaine viciée de fausses nouvelles – comme le « pizzagate », fable d'un réseau pédophile autour de Hillary Clinton – le terme *« fake news »* est sacré *« word of the year »* par le dictionnaire anglais Collins. En France, le *fact-checking* bat son plein. Mais à Désintox, la lassitude guette. « Dix ans à contrôler les mêmes éléments de langage foireux, les phobies sécuritaires et l'obsession de Marine Le Pen sur les fausses cartes Vitale... », soupire Mathiot. Quand on lui reproche de ne convaincre que les convaincus, il écoute.

Histoire de faire un coup pour son image, une agence de publicité, J Walter Thompson, vient proposer à la direction de *Libération* une expérience de journalisme à la demande, projet décliné par *Le Monde.* Il s'agit, pendant l'entre-deux tours de l'élection présidentielle, de répondre vite et en bref aux questions des internautes sous le titre « Checknews ». Cédric Mathiot est partant. Cette démarche va permettre de toucher un public plus vaste que les lecteurs habituels de *Libération,* se dit-il. Et ça marche : « 1 200 questions posées, 110 000 visiteurs uniques en quatre jours, un succès inespéré », se félicite Florent Depoisier, DG de l'agence devenue Wunderman Thompson. L'équipe de Désintox s'empare de l'idée, gracieusement cédée : « Cédric, très pro, ajoute Depoisier, a réussi à monter un service citoyen qui n'existait pas. »

Au même moment, accusé d'être une marmite à fausses nouvelles, le groupe Facebook décide de se refaire une virginité en appelant à l'aide les chasseurs de bobards inscrits à l'International Fact-Checking Network (IFCN), le réseau lancé par Poynter. D'abord aux États-Unis, puis en France en 2017, avant de s'étendre à trente-cinq pays. Dans l'Hexagone, cinq équipes signent un contrat, Les Décodeurs du *Monde, 20 minutes,* Les Observateurs de France 24, AFP Factuel et donc Checknews. En 2017 pour un forfait de 100 000 dollars (90 000 euros), les années suivantes pour 1 000 euros par article. Soit, pour 2018 à *Libération*, 220 000 euros. Chaque jour, les fact-checkeurs reçoivent une liste de demandes de Facebook. Ils choisissent ce qui leur paraît judicieux et vérifiable. Pour qu'une « infox » soit écartée du réseau de Mark Zuckerberg, il faut que deux sites partenaires en aient confirmé la fausseté. À Checknews, on trie. « Michel Sardou est mort », non. Pas envie non plus d'enquêter sur « l'homme dont les flatulences tuent les moustiques ». L'équipe consacre 5 à 10 % de ses réponses aux sujets Facebook. La provenance des questions est signalée dans le message. Tout est d'ailleurs précisé et daté, le libellé intégral des questions posées par les internautes, le nom des auteurs des réponses, les corrections parfois ajoutées *a posteriori.* Une fois par semaine, un podcast décrit les coulisses d'une enquête de Checknews, « moteur de recherche humain ». Chez Mathiot, on ne plaisante pas avec le devoir de transparence.

Normalement, ses limiers et lui se retrouvent à 9 heures dans l'*open space* de *Libération,* entre la direction et l'édition, au 5e étage de la tour du groupe Altice (SFR, *L'Express,* BFM TV...), dans le XVe arrondissement de Paris. Ce printemps, tout se passe en visioconférence. C'est le moment du tri. Quelles questions choisir ? « On écarte les sujets qui appellent une réponse subjective, on ne touche pas à la vie privée, on se cantonne aux interrogations d'intérêt public... » énonce Cédric Mathiot. Dans le panel de questions, on trouve aussi bien des demandes sur le livret A, l'homéopathie, l'affaire Mila, un photomontage concernant Macron, que le devenir du contenu des toilettes d'avion ou le défaut d'immatriculation du corbillard de Johnny. Sur les retraites ou sur la montée des Gilets jaunes, qu'ils détectent avant les premières manifestations, les enquêteurs de Checknews s'y mettent à plusieurs. Au printemps, le coronavirus monopolise toute l'équipe. Les articles sont parfois si longs, si posément détaillés, qu'on ne voit pas la différence avec une enquête traditionnelle. À un point près : il s'agit exclusivement d'éclairer un internaute qui s'interroge sur la véracité d'une information. « On ne s'autosaisit jamais d'un sujet », insiste le chef. Parfois, une célébrité risque sa question, comme Marine Le Pen, le 8 mars 2020 sur Twitter. « Elle nous a demandé si un blindé turc avait vraiment tenté de forcer la frontière grecque. » Checknews a répondu : des sources turques rendent crédible la présence de blindés à cet endroit précis, mais aucun témoin retrouvé par le site web n'a été témoin de la tentative d'arrachage du grillage.

Effet boomerang, les fact-checkers sont eux-mêmes l'objet de polémiques sur leur travail jugé partial ou partiel. « La désintox devient le ministère de la vérité orwellien qu'elle prétend combattre », clame Alain Finkielkraut, en conflit avec Les Décodeurs du *Monde.* Le philosophe Frédéric Lordon, icône de la gauche radicale, fustige ces journalistes qui, en sanctifiant le factuel, signent « le naufrage de la pensée », *a fortiori* quand ils jouent les

JÉRÔME BONNET

« égoutiers d'internet » pour le compte de Facebook ou Google. Impavide sous les critiques des intellectuels, Cédric Mathiot savoure le prix de l'innovation qu'a décerné l'IFCN à son site web en mai 2018 et répète qu'il serait « grotesque » de penser que le fact-checking serait l'alpha et l'oméga du journalisme. Il connaît les limites d'un genre qui n'empêche pas les « infox », pièges à clics, de proliférer. Daniel Schneidermann, promoteur d'*Arrêt sur images,* confirme : « Sur Internet, chacun s'informe dans sa bulle. »

Libération pas épargné

À ses débuts dans le *fact-checking,* Cédric Mathiot était accusé de regarder le monde par le petit bout de la lorgnette quand il corrigeait un détail mensonger dans le discours politique. Maintenant, on reproche à son équipe de se mêler de tout, y compris des affaires de ses confrères. Considérant que la profession aussi a un devoir d'introspection, lui n'a jamais craint de tacler ses pairs, Jean-Pierre Pernaut et ses décomptes « aventureux » sur les congés des cheminots, Éric Zemmour et son « pipeau » sur ce pape pour bobos, Éric Brunet, promu « palme 2016 de la ratatouille statistique ». Même Élise Lucet est égratignée quand « Cash Investigation », pour faire choc, en rajoute sur les pesticides.

Mars 2019. Question : « Une journaliste du *Figaro* dit-elle avoir été victime de harcèlement sexuel de la part d'un rédacteur en chef du *Figaro ?* » Le site web confirme sous la plume de Robin Andraca, recruté en 2018, transfuge d'*Arrêt sur images.* Et y revient en juin : le coupable présumé a récolté un avertissement. Juin 2019. Checknews poste : « Accusée sur Twitter par plusieurs de ses confrères d'être rémunérée par des groupes issus de l'agroalimentaire, la journaliste qui couvre le secteur agricole pour *L'Opinion* assure que c'est faux. Notre enquête montre le contraire. » Le patron du quotidien, Nicolas Beytout, réagit à la « une » de son journal par une lettre ouverte à Laurent Joffrin, directeur de la publication de *Libération,* ironisant sur « ce site donneur de leçons, ce panthéon de la déontologie ». Robin Andraca maintient les informations de son article.

À chaque fois, les noms sont donnés et Checknews devient, à l'occasion, une sorte de police des médias. Mais Cédric Mathiot va au bout du principe. Son site répond aussi aux questions concernant son propre journal. Et ça fait parfois mal. Le 8 février 2019, se fondant sur des rumeurs sur Twitter, un internaute demande à Checknews : « La "Ligue du LOL" a-t-elle vraiment existé et harcelé des féministes sur les réseaux sociaux ? » Robin Andraca qui, me dit-il aujourd'hui, ne savait pas de quoi il s'agissait, s'empare de la question et, malgré ce qu'il découvre, répond deux jours plus tard : « Oui, sans aucun doute, la "Ligue du LOL" existe. Elle désigne un groupe privé Facebook, créé par Vincent Glad à la fin des années 2000. Y ont figuré et y figurent encore une trentaine de personnes issues de nombreuses rédactions parisiennes, du monde de la publicité ou de la communication. » Dont ce même Vincent Glad et Alexandre Hervaud, journalistes à... *Libération.* Robin Andraca précise ne pas disposer de preuve, mais de témoignages. L'affaire fait les gros titres. « On ne s'attendait pas à une telle déflagration, » reconnaît Mathiot. La direction du journal non plus, qui n'avait pas été prévenue. Soudée, la petite famille Checknews fait bloc. Virés « pour trouble caractérisé », Glad et Hervaud contestent leur licenciement devant les prud'hommes. « En l'espèce, m'explique Glad, le trouble a été créé par cet article de Checknews qui mettait en cause sans preuves deux collaborateurs du journal, sans relecture de la rédaction en chef, ce qui a été qualifié de "dysfonctionnement" par Paul Quinio, numéro deux de la rédaction. »

Le numéro un lui-même, qui n'a pas répondu à ma demande d'entretien, a subi l'épreuve de vérité façon Checknews. Le 27 mars 2019, six semaines après l'affaire de la « Ligue du LOL », une question tombe, à la suite de révélations de *La Lettre A* sur les largesses du Gabon à l'égard du journal et de ses actionnaires : *« Libé* a-t-il touché de l'argent pour organiser un forum au Gabon en 2015 ? » Détail des versements à l'appui, Andraca le confirme, précisant qu'ils contredisent les promesses de la direction qui « s'était alors engagée à ne percevoir aucun bénéfice ». Le tout vaut à Laurent Joffrin une motion de défiance, adoptée par les personnels. Rebelote le 3 août 2019. Un internaute demande si la croisière à laquelle va, ces jours-ci, participer le directeur de la publication pour y donner une conférence « contredit les positions de *Libé* sur l'environnement ». Oui, répond Andraca, puisque, treize jours plus tôt, le quotidien a dénoncé à sa « une » l'impact écologique désastreux des géants des mers. Résultat : Joffrin renonce à sa conférence.

Même Élise Lucet est égratignée quand « Cash Investigation », pour faire choc, en rajoute sur les pesticides.

Même traitement pour l'ensemble de la rédaction. « Est-elle blanche ? » demande en 2018 un internaute rebondissant sur l'étonnement exprimé trois ans plus tôt dans la revue *The Atlantic* par le journaliste afro-américain Ta-Nehisi Coates. C'était après l'attentat contre *Charlie.* Il avait découvert qu'il n'y avait pas de Maghrébin dans l'équipe, hormis un pigiste. On a fait des progrès, assure Checknews, mais la réponse est « oui » à 90 %. « Tous les journalistes de *Libé* sont-ils des enfants de CSP+ ? » Encore oui, à 69 %. Chaque fois, le site web évoque les discussions internes déclenchées par ces questions. *« Libé* a-t-il employé un journaliste pédophile de 1975 à 1995 ? » Toujours « oui ». Robin Andraca précise que ce reporter a vécu avec un enfant dont il a abusé, qu'il a souvent amené au cœur d'une rédaction incapable de réagir, et que le garçon devenu grand a raconté son histoire dans un livre en 2009. *Libération* n'en a pas parlé.

À Checknews, on se détend aussi en acceptant des questions absurdes. « Qui est le journaliste le plus drôle de *Libération ?* » demande un internaute. Mathiot cite trois noms. Des journalistes partis créer le site *Les Jours.* « En réunion permanente », comme le souligne Pauline Moullot, cheffe adjointe enthousiaste, l'équipe ne cesse de discuter du pourquoi, du comment et de s'interroger sur le sens et l'avenir de ce boulot d'intégriste. Facebook leur a proposé en avril de passer à cent questions par mois – au lieu des cinquante prévues par le contrat – mais les journalistes de Checknews sont tous d'accord pour ne pas dépasser vingt. Pas question de se muer en « machine à *cash ».* Pas question non plus de se vautrer dans le *mea culpa,* au vu des conséquences de leurs articles sur leurs confrères. Oui, ça fait mal. « Mais c'est la noblesse de ce journal d'accepter cet exercice de transparence utile et sain », s'exclame Robin Andraca. Cédric Mathiot le dit autrement : « Je n'ai pas trouvé d'argument valable pour ne pas répondre aux questions concernant *Libération* et notre profession ». Bref, c'est « pertinent ». □

SERGIO PURTELL

UN JOUR D'ÉTÉ

Sergio Purtell a fui le Chili de Pinochet en 1973, à l'âge de 18 ans. Réfugié aux États-Unis, il s'est payé, chaque été des années 1980, un voyage en Europe – Paris, Monaco, Londres, Madrid, Berlin –, comme dans un monde à la fois étrange et familier à ce Sud-Américain. Ses photographies sont rassemblées dans un livre, *Love's Labour*, à paraître en juin aux éditions Stanley/Barker.

SERGIO PURTELL

SERGIO PURTELL

Motta
Glaces
Motta
iberna
HAMBURGER
FRITES
15F
FRITES
6F
Motta

L'IVRE D'HISTOIRES

Durant la quarantaine, son article dans le *Financial Times* a beaucoup fait parler du monde d'après la crise. Un texte engagé, qui ne ressemble pourtant pas à l'auteur de *Sapiens*, toujours distant avec les prises de position. Qui est exactement Yuval Noah Harari ? Ian Parker a passé du temps avec lui, avant la pandémie, pour tenter de comprendre ce personnage, historien et bouddhiste, qui murmure à l'oreille de la planète.

LI SANXIAN / VISUAL CHINA GROUP / GETTY IMAGES

X-MAN : ÉVOLUTION
Yuval Noah Harari entre en scène au X World Future Evolution à Pékin en 2017.

En 2008, Yuval Noah Harari, jeune professeur israélien, s'est mis à rédiger un livre adapté des cours d'histoire du monde qu'il dispensait à l'université hébraïque de Jérusalem – ses vingt leçons devinrent autant de chapitres. Harari avait déjà publié des ouvrages sur des questions militaires au Moyen Âge et au début de l'époque moderne, mais il se passionnait depuis son enfance pour des récits plus généraux, englobant le monde et son histoire, s'intéressant à tous les sujets à la fois. Son style sobre et ses phrases courtes ne souffraient d'aucun complexe d'infériorité face à la masse de recherches académiques l'ayant précédé sur les innombrables terrains qu'il explorait. Son projet consistait à raconter *tout* le monde, à *toutes* les époques. Ni plus ni moins. Publié en hébreu sous le titre *Une brève histoire de l'humanité,* son livre fut rapidement un best-seller dans son pays. Rebaptisé *Sapiens* à l'étranger, il devint vite un succès mondial. Il offrait aux lecteurs l'impression de maîtriser l'ensemble des affaires humaines – l'évolution de l'espèce, l'agriculture, l'économie – tout en regardant leurs itinéraires personnels, et même nationaux, se réduire à la quasi-invisibilité. Sur CNN, Barack Obama compara la lecture de ce livre à sa visite des pyramides de Gizeh.

Depuis lors, *Sapiens* de Yuval Harari s'est vendu à 12 millions d'exemplaires. Selon lui, le cours de l'histoire a été marqué par trois révolutions majeures : cognitive il y a 70 000 ans ; agricole il y a 12 000 ans ; scientifique démarrée il y a seulement 500 ans mais qui pourrait mettre fin à l'histoire et ouvrir une ère totalement différente. Harari avance dans son récit de façon le plus souvent chronologique et n'a pas peur de généraliser ses observations et ses analyses ni de comparer certains faits sans trop se préoccuper des détails. *Sapiens* se lit comme le résumé extrêmement synthétique d'un immense texte qui n'aurait jamais été écrit. On pourrait aussi le voir comme une grande visite guidée à bord d'un autocar qui ne s'arrêterait pas pour laisser les touristes regarder les monuments de plus près (un exemple : « En Chine ancienne, comme à Rome, la plupart des généraux et des philosophes ne pensaient pas qu'il était de leur devoir de mettre au point des armes nouvelles. ») Harari n'a pas inventé la Grande Histoire – la « Big History » –, mais il l'a mise au goût du jour en y injectant un peu de futurologie et de développement personnel avec un détachement presque nihiliste quant à la souffrance des hommes. Il combine aussi l'histoire longue et l'histoire immédiate. Harari narre le flux du temps humain en chapitres qui se terminent toujours par du suspense. *Sapiens* a beau reconnaître que « l'histoire nous enseigne que ce qui semble se trouver juste au coin de la rue peut ne jamais se produire », Harari suggère néanmoins que notre espèce va rapidement prendre un virage radical. Les avancées de la cybernétique, de l'information et de la bio-ingénierie devraient nous permettre d'approcher de la nouvelle singularité qui rendra caduque à peu près tout ce qui donne du sens au monde qui nous entoure : moi, vous, les hommes, les femmes, l'amour, la haine...

Yuval Harari met un point d'honneur à toujours élargir son public. Depuis la publication de *Sapiens,* il a passé des années à discuter des conclusions qu'il y proposait. Les deux ouvrages à succès qui ont suivi – *Homo Deus* et *21 leçons pour le XXIe siècle,* également publiés chez Albin Michel en France – se concentrent sur le présent et l'avenir proche. Harari se définit aujourd'hui à la fois comme un historien et un philosophe. Il explore particulièrement l'hypothèse selon laquelle le monitorage biométrique, couplé à l'informatique de pointe, fournira aux gouvernements et aux grandes entreprises des données personnelles si précises et si intimes sur les individus, leurs désirs... qu'eux-mêmes, parfois, pourraient les ignorer. Pour Harari, une vie ainsi surveillée ressemblerait à « un entretien d'embauche perpétuel ».

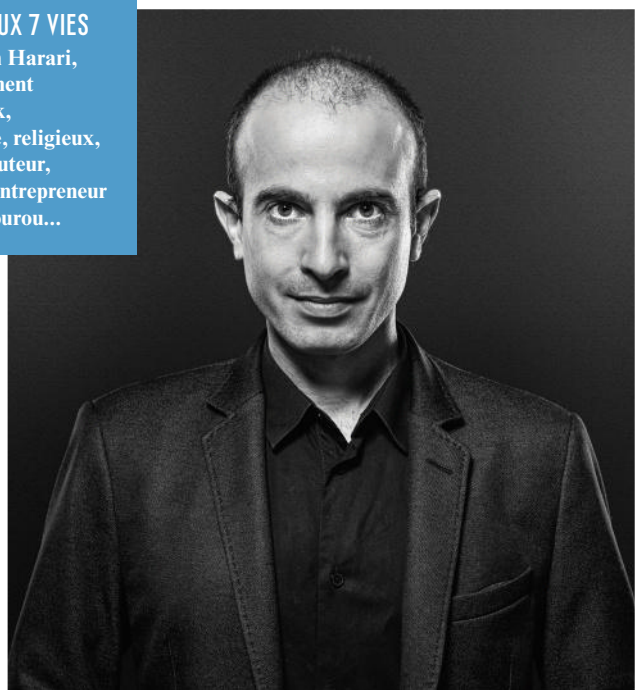
S'il ne passait pas autant de temps à s'exprimer en public, l'historien et philosophe à succès pourrait passer pour un ermite. C'est un orateur timide qui précise lors de presque chaque intervention qu'il n'est pas un gourou. Pourtant, lorsque Mark Zuckerberg ou Emmanuel Macron le questionnent, il écoute attentivement, posant l'un de ses longs doigts sur le menton, avant de répondre d'une voix calme sur des sujets aussi divers que l'homme de Néandertal, les voitures sans chauffeur ou le dernier épisode de *Game of Thrones.* Ses conférences et ses publications sont aujourd'hui gérées par une équipe de douze personnes installée dans de lumineux bureaux à Tel Aviv, où un employé péruvien cuisine des repas végétariens pour tout le monde. On y aperçoit les ébauches d'une adaptation de *Sapiens* en roman graphique, en livre pour enfants ou en série documentaire pour la télé (dont le scénario est signé par le co-auteur d'*Apocalypto*, le film de Mel Gibson).

Harari se rend rarement là-bas car il travaille chez lui où il vit avec son mari, Itzik Yahav, lequel est également son agent. Le couple habite un village de maisons modernes et luxueuses, à une demi-heure de Tel Aviv, au sommet de collines offrant une vue sur les terres et, au loin, sur la mer. Leur piscine en forme de blob est éclairée la nuit par une vive lumière mauve.

Nous sommes en septembre, et c'est Itzik Yahav qui vient nous chercher à l'aéroport de Tel Aviv, dans un SUV Porsche décoré d'un autocollant arc-en-ciel sur le pare-brise. « Yuval n'apprécie pas du tout que j'aie choisi de nous acheter cette voiture, car il trouve inacceptable qu'un historien

L'HOMME AUX 7 VIES

Yuval Noah Harari, successivement kibboutznik, nationaliste, religieux, historien, auteur, superstar, entrepreneur mais pas gourou...



CHARLIE SURBEY / CAMERAPRESS / GAMMA-RAPHO

soit riche », s'esclaffe-t-il. Le mari-manager passe quelques appels professionnels et finit par me dire qu'il a absolument besoin d'embaucher un assistant, mais qu'il est du genre difficile. Quand je lui demande à quel degré de célébrité se trouve son mari en ce moment, il nous répond : « Entre Madonna et Steven Pinker [un intellectuel médiatique canadien]. » Itzik Yahav et Yuval Harari ont la quarantaine. Ils ont grandi dans la même ville industrielle, Kiryat-Ata, près de Haïfa, mais ils ne se sont pas rencontrés avant l'âge adulte. Le premier vient d'un milieu plus populaire que le second : « Quand on s'est connus, je me moquais de lui parce qu'il n'avait jamais fait de boulot alimentaire, alors que je bossais comme serveur depuis l'adolescence, dit Yahav. Lui, c'était le petit génie. » Le futur manager était chargé de production dans un théâtre associatif. Il a depuis lors gagné la réputation d'être un agent très dur en affaires. « Yuval est mon seul client, donc ça peut m'arriver de demander des choses un peu folles », se justifie-t-il. En 2017, il a ainsi refusé que son mari aille faire une conférence à Davos, car il ne jugeait « pas assez élevé » le niveau des autres intervenants. L'année suivante, le forum économique lui a proposé de s'exprimer sur la scène principale entre Angela Merkel et Emmanuel Macron : il a accepté l'offre. Il raconte les négociations d'un air faussement conspirateur et semble rire de ses manœuvres : « Il faut que vous compreniez : ce n'est pas moi qui travaille pour Yuval, c'est lui qui bosse pour moi ! » lance-t-il en riant.

Alors que nous arrivons dans le village, Yahav m'apprend que son mari ne le suit que rarement lorsqu'il voit ses amis. « Ils parlent très fort, racontent beaucoup de conneries et ça lui tape sur le système. Du coup, il ne dit plus rien, il se ferme comme une huître. » Lorsqu'il prévoit des réceptions ou des dîners pour Harari, Yahav suit donc une règle très stricte : « Pas plus de huit personnes. » Depuis plus de dix ans, l'historien passe chaque année plusieurs semaines en Inde ou en Angleterre afin d'y effectuer des retraites silencieuses. Et lorsqu'il est chez lui, il commence ses journées par une heure de méditation. Aux beaux jours, il nage tous les jours dans sa piscine, un livre audio dans ses écouteurs étanches.

À notre arrivée dans la maison, Harari est en train de compulser un résumé d'actualité réalisé par un de ses assistants au sujet de l'Ukraine, où il se rend bientôt pour donner une conférence financée par un oligarque. L'endroit est ouvert, aéré, meublé d'un piano dont joue parfois Yahav. Harari porte un short et des sandales à lanières Velcro ; son époux lui fait remarquer qu'il a encore la marque de ses écouteurs sur les tempes.

À la manière d'une entreprise plutôt que d'une figure intellectuelle, Harari s'est donné une mission rédigée sous forme d'un manifeste. Le texte, affiché sur un mur de ses bureaux de Tel Aviv, débute ainsi : « Gardez les yeux fixés sur la boule. Concentrez-vous sur les problèmes principaux et globaux que rencontre l'humanité. » Plus bas, on lit aussi : « Apprenez à distinguer la réalité de l'illusion », puis : « Souciez-vous de la souffrance. » La version originale du manifeste comportait aussi la phrase « Embrassez l'ambiguïté » retirée car jugée, justement, selon l'un des collègues de l'historien, trop ambiguë.

Yahav raconte que la question d'un débat à côté de Trump s'est récemment posée. « Une discussion privée entre Trump et Yuval, pourquoi pas. Mais si c'est filmé, non ! » Il nous explique qu'il a systématiquement refusé les offres de colons israéliens souhaitant voir s'exprimer Harari, sans même en informer son mari : « Il ne les soutient pas du tout, mais il serait bien capable d'accepter ! » L'auteur de *Sapiens* a conquis un large public en peu de temps. Mais comme les dirigeants de la Silicon Valley qui admirent tant son travail, il a du mal à savoir comment utiliser cette influence. En 2019, il a ainsi été critiqué lorsque des lecteurs ont remarqué que la traduction russe de ses *21 leçons pour le XXIe siècle* différait de l'original pour ne pas heurter la sensibilité du gouvernement de Vladimir Poutine. Harari lui-même avait approuvé certaines modifications et même remplacé un passage sur la désinformation russe lors de la guerre de Crimée par un paragraphe sur les fausses déclarations faites par le président Trump.

Si l'entreprise qui entoure Harari demeure, pour l'instant, surtout une agence au service de ses publications et ses interventions publiques, elle met en place depuis la fin 2019 des activités qui ne sont plus directement liées à la personnalité de son auteur. Sous la marque Sapienship s'y développent ainsi des projets proches de ceux d'un think-tank ou d'une fondation lancée par un grand patron aux ambitions humanistes. On parle par exemple de créer dans les écoles des ateliers autour de la lecture de *Sapiens*. Tout reste nourri par la vision de Harari, mais sans que celui-ci ne soit personnellement impliqué.

Yuval Noah Harari a conquis un large public en peu de temps. Mais comme les dirigeants de la Silicon Valley qui admirent tant son travail, il a du mal à savoir comment utiliser cette influence.

Harari présente cette vision sous la forme d'un inventaire. « L'idée vient de mes étudiants. Ils aiment les courtes listes », explique-t-il. Pour lui, c'est que l'humanité est confrontée à trois grandes menaces : la guerre nucléaire, l'effondrement écologique et la disruption technologique. Les autres problèmes communément évoqués par les politiciens – le terrorisme, les inégalités, les migrations, la pauvreté... – sont selon lui bien moins préoccupants, voire négligeables. Il insiste en particulier sur les questions technologiques : à l'automne 2018, il expliquait ainsi, à l'occasion d'un « sommet d'influenceurs » organisé à Tel Aviv, que les rênes du monde seraient bientôt aux mains de ceux qui contrôlent les données personnelles. « Imaginez que n'importe qui, à San Francisco ou Pékin, puisse tout savoir sur la vie des Israéliens, du citoyen lambda à l'officier de Tsahal en passant par le maire de votre ville, et ce, de leur naissance jusqu'à leur présent, à la seconde près... »

Conservatisme instinctif

S'il nie souvent être un prophète ou un mage, Harari expose néanmoins la théorie suivante : l'*homo sapiens* est susceptible de disparaître pour renaître sous une forme technologisée. Lors d'une conversation avec le président israélien Reuven Rivlin organisée pendant le sommet des influenceurs, il a ainsi assuré que, d'ici deux siècles, le concept même d'*homo sapiens* aurait laissé place à « autre chose ». En Israël, le président occupe traditionnellement une fonction d'arbitre au-dessus des ↠

clivages politiques. Harari lui-même s'envisage ainsi. S'il évoque les cataclysmes à venir, il ne fait guère qu'appeler à la coopération internationale et demander que chacun « prête la plus grande attention » aux questions globales. Cette curieuse neutralité peut dérouter le public, surtout lorsqu'on sait que l'essayiste a l'oreille des grands décisionnaires de la planète ou qu'il va les voir dans leurs pays respectifs pour leur montrer des images alarmantes (montagnes d'ordures, hordes de chômeurs...) dans des présentations Powerpoint. Mais au terme de ses plaidoyers, l'Israélien ne donne aucun conseil politique – c'est tout juste s'il ne conclut pas en haussant les épaules. Il affirme que les citoyens devraient faire pression sur leurs dirigeants pour répliquer aux menaces technologiques, mais lorsque je lui demande à quoi ressemblerait cette riposte, il répond : « Je ne sais pas et je ne crois pas que ce sera moi qui la définirai. Même si je passais trois ans dans une caverne à lire et à méditer sur la question, je ne suis pas du tout certain que j'en sortirai avec une solution. »

L'AGENT QUI M'AIMAIT
Le mari et manager de Harari, Itzik Yahav.

Harari renâcle probablement à soutenir telle ou telle action politique afin de protéger sa marque, mais aussi parce qu'il fait preuve d'une sorte de conservatisme instinctif. Dans *Sapiens,* il décrit la notion de progrès comme une illusion. Il conçoit la révolution agricole comme « la plus grande imposture de l'histoire » et voit dans l'humanisme libéral une religion pas plus fondée sur la réalité que les autres. « Le régime du sapiens sur terre n'a pas produit jusqu'ici grand-chose dont nous puissions être fiers », va-t-il jusqu'à écrire. Alors sûrement que, dans cette perspective, toute idée politique relative à un sujet ou un autre semble dérisoire et en tout cas trop mondaine et banale pour figurer dans une conférence. Sans compter que tout projet politique peut en théorie se fonder sur une hypothèse erronée : « Nous mettons un point d'honneur à ne jamais signer de pétition ni à soutenir d'initiative spécifique », précise Harari.

Pas étonnant, donc, de constater le succès dont il jouit chez les stars de la Silicon Valley : il a donné en Californie des conférences aux sièges de Google et d'Instagram, dîné avec le fondateur de Twitter, Jack Dorsey, et l'ancien directeur produit de Facebook, Chris Cox. Les patrons de la tech préfèrent jeter un regard visionnaire vers un avenir plus ou moins lointain, plutôt que de réformer leur traitement des données personnelles et de réécrire leurs algorithmes. D'ailleurs, lorsqu'on l'interroge sur l'influence négative de Facebook, Mark Zuckerberg répond presque toujours en rappelant qu'il « prête une grande attention » à ce point-ci ou ce point-là, en répétant qu'il est on ne peut plus *« focus »* sur les problèmes qu'on lui soumet. Harari dit qu'il essaie de ne pas menacer frontalement les entrepreneurs de la tech car il estime qu'ils font « tout de même beaucoup de bonnes choses » à côté de ce que l'on peut leur reprocher. « Il y a pas mal de raisons de travailler avec eux, tant que c'est possible, plutôt que de les voir comme des ennemis. » Il avance que les méfaits sociaux de Facebook doivent être considérés comme de simples bugs, « des bugs qu'ils font tout pour régler en bons ingénieurs qu'ils sont ». Itzik Yahav nous confie qu'après avoir rendu visite au couple Zuckerberg à Palo Alto, il a pu constater que « Mark n'était pas une mauvaise personne » et que « Yuval avait soulevé d'importantes questions ».

L'agnosticisme politique de Harari est aussi lié à l'attention qu'il prête à l'attention elle-même : il est *focus* sur le *focus.* Pour éviter la prise de pouvoir de l'intelligence artificielle et la perte de notre autonomie mentale, il estime que les citoyens doivent méditer et cultiver la pleine conscience. Pour lui, des individus plus sereins auront de meilleures chances d'échapper aux systèmes de contrôle. Il s'explique en citant de récentes recherches suggérant qu'il est désormais possible de mesurer le niveau de pression sanguine des individus grâce à la reconnaissance faciale. Un gouvernement autoritaire a ainsi les moyens d'identifier un dissident qui rougirait de colère lors du meeting d'un dirigeant. Or, si celui-ci maîtrisait davantage ses émotions, il pourrait passer outre ce profilage. À un journaliste ukrainien, Harari a expliqué que la liberté dépendait en grande partie de la connaissance que chacun a de lui-même. « Il faut toujours vous connaître mieux que les gouvernements ou les entreprises qui tentent de vous manipuler peuvent vous connaître. » Dans ce contexte, penser de façon claire – par exemple, en faisant des allers et retours dans une piscine, avec ou sans livre audio dans les oreilles – serait donc un geste politique.

Les admirateurs de Yuval Harari sur les réseaux sociaux sont « surtout des hommes entre 25 et 35 ans », dit Naama Avital, la directrice générale de l'agence qui s'occupe de lui. Ce sont des lecteurs qui semblent apprécier de voir un auteur les autoriser à penser à leurs besoins personnels plutôt qu'à ceux des autres. Sur une vidéo YouTube de l'historien, un commentaire disait récemment : « Vos livres ont changé ma vie. De la même façon qu'investir dans Tesla a changé ma vie. »

Argent, entreprises, nations : des fictions

Harari ne va pas jusqu'à refuser toute forme d'engagement politique, notamment dans la sphère des droits LGBTQ, mais ses écrits promeuvent surtout l'importance de l'équanimité. Il y souligne que la sérénité qu'il a acquise par la méditation « est si profonde que ceux qui passent leur existence à poursuivre frénétiquement le plaisir des sens peuvent à peine la concevoir ». Dans ses *21 leçons,* il commente longuement la vie de Bouddha, qui enseignait que « les trois réalités essentielles du monde sont que tout change constamment, que rien ne possède d'essence durable et que rien ne procure une entière satisfaction ». On aura beau explorer le monde pour trouver matière à contredire ces principes, on échouera inévitablement. Mais alors, que faire ? « Ne faites rien, absolument rien, nous dit Bouddha. »

Harari n'a appris le résultat de l'élection présidentielle américaine que cinq semaines après le scrutin de 2016 : il faisait

PORTRAIT DU COMPTE TWITTER

une retraite silencieuse. Les participants de ces séjours restent souvent un mois ou plus ; ils peuvent se parler à leur arrivée, mais une fois qu'ils se sont débarrassés de leurs téléphones et de leurs livres, ils doivent se taire totalement, même lors des repas qu'ils prennent ensemble. Itzik Yahav y a un temps suivi son mari, mais il a fini par abandonner. « C'était trop dur pour moi. Et c'est difficile de ne pas pouvoir boire du tout, même pas un verre de vin, pour le dîner. » Jack Dorsey, le PDG de Twitter, est, lui, allé pratiquer le vipassana en Birmanie en 2018, deux ans après la répression sanglante des musulmans Rohingya par les autorités bouddhistes. « Mon séjour était purement personnel et toute mon attention se portait sur un seul but : la méditation », s'est-il défendu face aux critiques.

Alors que nous allons déjeuner dans un restaurant de Tel Aviv avec sa mère, Pnina Harari, celle-ci évoque le moment où son fils, encore très jeune, avait appris à lire tout seul. « Il avait 3 ou 4 ans maximum ! » « Je dirais plutôt 5, maman », sourit Yuval. À l'âge de 8 ans, il a commencé à fréquenter une école pour enfants précoces, loin de la maison familiale de Kiryat-Ata. Son père, mort depuis lors, était ingénieur en armement pour le compte de l'État, et gardait de sa jeunesse en kibboutz une profonde méfiance à l'égard du socialisme. Le foyer Harari était bourgeois et cultivé. Le garçon s'est juré de ne jamais se laisser piéger par les considérations terre à terre de la vie de tous les jours lorsqu'il serait adulte et de faire tout ce qu'il pouvait pour « comprendre le monde dans son ensemble ». Il a construit une énorme carte de l'Europe, avec des bouts de bois et de formica, sur laquelle il jouait à des jeux de guerre de son invention. Adolescent, pendant la première Intifada, il est passé par une période nationaliste : « J'étais une caricature du militant de droite : je voyais Israël comme la chose la plus importante du monde. J'étais convaincu que nous avions raison sur tout, que le reste de la planète nous détestait et qu'il fallait être forts et nous défendre contre tout ça. Vous voyez, quoi : les trucs habituels », conclut-il en souriant.

Après le lycée, Harari a commencé son service militaire obligatoire de trois ans par un programme pour étudiants de haut niveau. Pour des raisons de santé (« rien de catastrophique », précise-t-il), il a vite dû s'arrêter. Il est arrivé sur les bancs de l'université hébraïque de Jérusalem, aux côtés de gens plus vieux que lui qui ont tous connu l'armée. Ses convictions nationalistes ont fait place à une farouche volonté d'observer strictement les règles de la religion juive. « J'avais vraiment envie d'y croire, analyse-t-il aujourd'hui. Je me disais qu'à force de lire et de réfléchir à tout ça et d'en parler avec les bonnes personnes, quelque chose finirait bien par se déclencher. »

Dans le chapitre II de *Sapiens,* Harari décrit comment, il y a environ 70 000 ans, l'*homo sapiens* a commencé à introduire des nuances dans son langage, qui lui ont permis de dominer les autres espèces *homo*, puis le monde entier. Ce récit reprend des recherches universitaires déjà bien connues auxquelles l'auteur ajoute une proposition inédite : au cours de cette « révolution cognitive », l'*homo sapiens* est aussi devenu le seul être apte à communiquer des non-vérités. « Pour autant que nous le sachions, seuls les *sapiens* sont capables de parler d'entités qu'ils n'ont ni vues, ni senties, ni touchées, écrit-il au sujet des premiers dieux et mythes. De nombreuses espèces humaines ou animales pouvaient se dire : "Attention, un lion !" Mais grâce à la révolution cognitive, *sapiens* a eu la possibilité de dire : "Ce lion est le gardien de notre tribu." » Ce bond psychologique a facilité la coopération entre inconnus. « Deux catholiques qui ne s'étaient jamais rencontrés pouvaient néanmoins partir ensemble en croisade ou réunir des fonds pour construire un hôpital, car ils croyaient l'un comme l'autre que Dieu était incarné dans le corps de Christ et qu'Il s'était sacrifié pour réparer nos péchés. »

Dans le schéma proposé par *Sapiens,* l'argent est une « fiction », tout comme le sont les entreprises et les nations. D'autres utiliseraient davantage l'expression « construction sociale », mais Harari nous dit préférer le mot plus courant de fiction, même si la « nuance impliquée par le terme universitaire le rend sûrement plus juste ». Les fictions, selon lui, exigent d'avoir des « croyants » et ne conservent leur pouvoir qu'aussi longtemps qu'une « foi commune » en elles persiste. Toute construction sociale peut alors être conçue comme religion. La déclaration universelle des droits de l'homme n'est ni un manifeste ni un programme, estime-t-il, mais l'expression d'une illusion bénigne. Le fait d'utiliser de l'argent ou de s'arrêter à un feu rouge relève de la projection collective et non du rituel. Lorsque je lui demande s'il confirme ces conséquences logiques de sa pensée, l'Israélien rit doucement, puis nous répond : « C'est comme la force faible en physique : elle est dite faible, mais elle est assez forte pour faire tenir tout l'univers d'un seul tenant ! [En réalité, la force faible est responsable de la désintégration des particules subatomiques.] Ces fictions, c'est pareil : elles sont assez fortes pour faire tenir ensemble des millions de personnes. »

Dans sa manière de se représenter le fonctionnement des membres d'une société donnée, Harari semble souvent extrapoler certaines idées de sa propre histoire, notamment de sa volonté si puissante de croire en quelque chose. À la faculté, le jeune homme écrit un article pour son cours d'histoire médiévale, qui sera ensuite publié dans une revue académique. Réévaluant « le rôle militaire des turcopoles francs », le texte interrogeait l'idée largement acceptée que les chevaliers croisés étaient en général lourdement armés. S'appuyant sur une lecture attentive de sources recueillies sur plusieurs siècles, Harari suggère que certains d'entre eux – les « turcopoles francs » en question – n'étaient peut-être que légèrement équipés. Son professeur, Benjamin Kedar, se rappelle un devoir d'une originalité absolue, qui ouvrit de nouvelles perspectives à la recherche spécialisée. Selon lui, Harari serait sans doute devenu une figure majeure de l'histoire militaire du Moyen Âge s'il n'avait pas ensuite élargi son domaine de compétences.

Dans la prose universitaire, Harari semble alors chercher la même chose que ce vers quoi il a précédemment tendu par ses convictions nationalistes puis sa volonté d'observance religieuse. « Je respectais énormément ces textes très denses. J'y croyais. L'une des premières choses que j'ai faites lorsque je me suis accepté en tant que gay, c'est d'aller à la bibliothèque et de lire tout ce que je pouvais trouver en matière de théorie queer. Et j'y ai découvert des choses incroyablement denses et complexes, parmi les plus complexes que j'aie jamais lues. D'ailleurs, ↠

> « Nous mettons un point d'honneur à ne jamais signer de pétition ni à soutenir d'initiative spécifique. »
>
> YUVAL NOAH HARARI

↠ c'était tellement intense que j'ai failli me dire que j'allais peut-être retourner au placard, s'amuse-t-il. Mais je me disais : "OK, maintenant que tu es gay, il va falloir que tu prennes ça très sérieusement, ça ne va pas rigoler du tout !" »

« Le sens de la vie, tout ça… »

En 1998, le jeune homme commence un doctorat à Oxford. Sa mère se souvient que son fils se sentait alors « oppressé par la grisaille anglaise ». « J'admets que ce n'était pas la meilleure période de ma vie, confirme l'intéressé. Le choc était aussi culturel que climatique. Je ne pouvais pas concevoir qu'on puisse passer des semaines et des semaines sans jamais voir le soleil. Et sur le plan intellectuel, je me suis rendu compte que j'arrivais dans une impasse. Je croyais que la recherche allait me permettre de comprendre le monde, mais aussi de comprendre ma vie. Or c'était tout le contraire : plus je lisais de livres, plus j'avais des discussions philosophiques, moins je m'approchais de ce que je cherchais. J'ai fini par prendre conscience que de toute cette réflexion ne sortirait jamais aucune solution. Et que je devais complètement changer d'approche. »

« Plus je lisais de livres, moins je m'approchais de ce que je cherchais. J'ai fini par prendre conscience qu'il n'en sortirait jamais aucune solution. »

YUVAL NOAH HARARI

Si Harari a choisi de partir étudier à l'étranger, c'est entre autres choses pour démarrer une nouvelle vie, en tant qu'homosexuel. Le week-end, il fréquente les clubs gays londoniens, où il lui arrive de prendre de l'ecstasy. Il fait des rencontres en ligne et se fixe pour objectif d'avoir au moins un partenaire sexuel par semaine, « pour rattraper le temps perdu, mais aussi pour comprendre comment tout ça marchait : j'étais encore très timide, mais très discipliné ! » S'il ne regrette pas cette époque de découverte, celle-ci reste marquée par une certaine désillusion. « J'étais persuadé que faire mon *coming out* allait régler tous mes problèmes, que cela dissiperait toute la confusion de ma vie. Alors qu'en fait, je me sentais encore plus paumé. »

C'est tout de même à ce moment-là que l'historien rencontre sur Internet un ingénieur israélien du nom de Ron Merom. Les deux hommes débutent une correspondance soutenue « sur le sens de la vie, tout ça… » se remémore Merom. Ils finissent par devenir très amis, si bien qu'en 2015, à la publication de *Sapiens* en anglais, l'ingénieur, devenu cadre de Google en Californie, s'arrange pour que son ami vienne s'exprimer dans le cadre des Google Talks – son intervention, mise en ligne sur YouTube, lui offrira d'ailleurs sa première exposition d'envergure. « Il avait une vision de la vie très complexe, sombre, voire assez violente et agressive par moments, notamment lorsqu'il parlait du fonctionnement des rapports sexuels. Sa pensée se fondait sur l'idée qu'il devait conquérir le monde, et qu'il y avait forcément des gagnants et des perdants. »

Merom, qui vient alors de faire sa première retraite spirituelle vipassana, suggère à son ami que ce type de pratique pourrait l'intéresser. Convaincu, Harari décide de prendre un bus pour un centre de méditation à l'ouest de l'Angleterre, alors qu'il est en pleine rédaction de sa thèse (qui porte sur l'expérience de la guerre telle que les mémorialistes militaires la décrivent à la Renaissance). Sur place, on explique au jeune chercheur que tout ce qu'il a à faire pendant dix jours se limite à se concentrer sur sa respiration et à veiller à ce que son esprit ne s'égare pas trop. « C'est la chose la plus importante qu'on m'ait dite de toute ma vie », résume-t-il aujourd'hui. Il sort totalement changé de cette expérience. Ses proches lui demandent tout de même s'il n'est pas train de se faire embrigader dans une secte, « mais, autant qu'on pouvait en juger, il n'avait pas l'air sous l'emprise de qui que ce soit », se rappelle son directeur de recherches à Oxford, Steven Gunn.

S'il admet que *Sapiens* est nourri d'idées bouddhistes et qu'il vise entre autres choses à les transmettre à ses lecteurs, Harari tient à préciser qu'il ne s'agit pas d'un manuel de consignes à suivre. « Je ne cherche pas à convaincre les gens de l'utilité des valeurs bouddhistes et je ne veux surtout pas qu'on se dise qu'il suffit de suivre les grands principes de Bouddha pour régler les problèmes du monde ou de sa vie. Mais le livre baigne sans aucun doute dans cette philosophie, parce que la méditation a influencé ma pensée. » Il ne croit pas non plus que la Terre serait plus paisible si tout le monde se convertissait au bouddhisme ou que tous ses habitants se mettaient à méditer. « Je médite et je sais donc à quel point c'est une pratique difficile. Il n'y a aucune chance qu'on puisse faire en sorte que 8 milliards d'humains s'y adonnent. Et même si l'on y arrivait, ça pourrait aussi bien dégénérer. On sait que certains pratiquants peuvent devenir très égocentriques, voire mégalomanes. » Harari songe notamment à Ashin Wirathu, un moine birman ultra-nationaliste connu pour avoir encouragé la violence contre les Rohingyas. « De toute façon, la base du bouddhisme peut être comprise sans pratique bouddhiste. Ce n'est pas la peine de méditer deux heures par jour pour saisir que toute chose est impermanente ou que les structures sociales que l'on a crues éternelles, comme la famille, l'argent, la religion, les nations, ne dureront pas jusqu'à la fin des temps. La biologie est permanente, mais sûrement pas la société, et ça, je crois que tout le monde peut le comprendre. »

L'homme qui a convaincu Nétanyahou

Yuval et Itzik m'emmènent sur le toit-terrasse de l'université hébraïque de Jérusalem, d'où nous apercevons les quartiers arabes où le couple n'a jamais mis les pieds. L'historien n'est pas optimiste sur le conflit israélo-palestinien. Il estime que l'occupation pourrait durer encore des décennies, sinon des siècles, et que ses compatriotes ont pour la plupart renoncé à chercher une solution en grande partie parce que le gouvernement Nétanyahou a réussi à imposer un *statu quo* d'une redoutable efficacité. Il pense qu'il faudra un énorme bouleversement – « des morts par milliers, ici, ou en Iran, à cause du Hamas, ou du Hezbollah, que sais-je » – pour que les choses basculent et réussissent à faire sauter le « verrouillage psychique » de la population.

En 2015, Harari a rencontré Benjamin Nétanyahou lors d'un dîner, censé être en petit comité. En réalité, quarante personnes y étaient invitées. L'historien n'a pu échanger que des banalités avec le premier ministre, qui avait dit avoir lu *Sapiens.* Pourtant, signale Yahav, c'est à partir de ce jour que « Bibi » s'est mis à pratiquer officiellement le « lundi végétarien ».

SUR LES ÉPAULES DE DARWIN
Les ruptures de l'évolution humaine lors du Forum sur l'intelligence artificielle à Hangzhou (Chine) en 2017.

Faudrait-il y voir l'influence du livre qui dit que « l'agriculture industrielle pourrait bien être le plus grand crime de l'histoire » ? Peut-être. En tout cas, lorsque Nétanyahou a annoncé s'engager dans « un combat contre la cruauté envers les animaux », les amis de Harari l'ont encouragé à croire qu'il y était pour quelque chose. « On m'a dit que c'était le plus grand accomplissement de ma carrière ! J'avais réussi à le convaincre de quelque chose. » S'il est, en privé, fermement opposé à la politique menée par le dirigeant et son gouvernement, Harari ne se sent pas prêt à prendre parti contre elle publiquement. Son ami Yoram Yovell, présentateur à la télévision, dit avoir essayé sans succès de le convaincre de critiquer le premier ministre dans les médias. Mais selon lui, Harari rechigne « à se plonger dans tout ce que la vie peut avoir d'essentiel, dans le sang et les tripes de l'existence ». « Il m'a déçu, je dois le dire », lâche-t-il. L'auteur de *Sapiens* décline toutes les offres de la presse nationale, ne veut pas tenir de chronique dans un quotidien, encore moins se rallier à un parti. « Je pourrais le faire et peut-être convaincre quelques milliers de personnes de voter pour tel ou tel candidat pour lequel ils n'ont jamais voté auparavant. Mais j'y perdrais toute ma crédibilité. Je serai identifié à vie avec un camp, à une ligne. »

À la fin de son doctorat, Harari décide de rentrer dans son pays. Pour sortir de son marasme universitaire, il veut écrire une histoire de l'expérience gay en Israël. Il en parle à son ancien professeur Benjamin Kedar, qui lui demande d'attendre d'être titularisé pour se lancer dans ce projet. À l'université hébraïque, il approfondit donc sa pratique de l'histoire comparée. Puis en 2003, l'établissement ouvre un nouveau cours, baptisé « Introduction à l'histoire du monde ». Cette discipline nouvelle a déjà fait son apparition dans quelques départements d'histoire au cours des années 1990. Elle est critiquée par les historiens « traditionnels », experts de telle ou telle période, qui lui reprochent (logiquement) de ne pas assez entrer dans le détail : « On vous parle de la Révolution française, puis le temps que vous regardiez par la fenêtre, le prof est passé à Napoléon. » Sans surprise, Harari accepte d'assurer ce cours d'histoire du monde, en parallèle de celui qu'il dispense sur la guerre médiévale. Seul problème : il a toujours détesté s'exprimer en public. Encore aujourd'hui, il reste mal à l'aise sur scène, même s'il a parfois droit à une introduction digne d'un match de boxe. Yahav s'en amuse : « Quand nous sommes allés à Pékin pour une conférence, je l'ai vu arriver sur scène, tout raide, devant des milliers de gens. J'avais envie de lui hurler : "Mais bouge un peu, enfin !" » Alors, pour essayer d'être moins crispé, Harari rédige ses cours comme des scénarios. Il distribue des polycopiés à ses étudiants pour qu'ils l'écoutent sans avoir à prendre de notes. « Mes cours ont commencé à circuler dans toute la fac, même parmi des étudiants qui n'y assistaient pas. C'est là que je me suis dit qu'il y aurait peut-être un livre à tirer de tout ça. » Un tel ouvrage pourrait peut-être intéresser des gens d'autres universités et les amateurs d'histoire en goguette. Ce contexte de création explique certaines des qualités qui distinguent *Sapiens* d'autres essais à succès. Il n'essaie pas d'imposer des néologismes vendeurs ni de mettre en scène ses idées de façon plus ou moins cinématographique. Son influence ne vient que de la rigoureuse organisation de son argumentation et de l'autorité sans chichis (et parfois sans élégance) de sa prose. Il ne s'engage jamais personnellement dans ses démonstrations et se met au service de ses idées. Il s'étonne d'ailleurs que les lecteurs aient été aussi excités en lisant les premières pages de *Sapiens,* qui décrivent la coexistence ↠

VISUAL CHINA GROUP / GETTY IMAGES

↠ des différentes espèces *homo.* « J'y parle de choses très banales. Je n'y traite absolument rien d'inédit. Je n'ai pas fait la moindre recherche pour écrire ça. Je ne suis ni archéologue ni primatologue. Mon travail s'est résumé à présenter d'une manière un peu nouvelle des connaissances très communes. »

Un flop éditorial

Une brève histoire de l'humanité (le titre de *Sapiens* en Israël) est publié en juin 2011 et connaît rapidement le succès en librairie. Harari se fait très vite connaître et aimer : on le voit souvent à la télévision où il s'exprime avec une grande assurance tout en restant très modeste. Fort de ce succès, Yahav et lui veulent l'exporter, mais échouent d'abord à séduire les éditeurs étrangers. Une traduction anglaise, réalisée par Harari lui-même et mise en vente sous forme de fichier « impression à la demande » sur Amazon, s'écoule à moins de 2000 exemplaires.

En 2013, Itzik Yahav finit par persuader Deborah Harris, agent littéraire d'envergure en Israël, de s'occuper du livre à l'étranger. Elle propose de reprendre des passages et d'en couper d'autres ; un nouveau traducteur est recruté. En Angleterre, vingt-deux maisons différentes vont se disputer les droits du livre. Aux États-Unis, en revanche, personne ne semble en vouloir. « Quand je demandais aux éditeurs américains ce qu'ils pensaient du bouquin, ils me répondaient des choses du genre : "Mais il se prend pour qui, ce mec ?" » C'est finalement HarperCollins qui achète les droits pour les États-Unis, pour un montant sensiblement inférieur à celui payé par son homologue britannique Harvill Secker, dans un pays pourtant cinq fois moins peuplé.

Le lendemain du déjeuner avec sa mère à Tel Aviv, Harari m'emmène chez Harris, à Jérusalem, pour y récupérer des copies de *Sapiens* en français, portugais et malais qui s'entassent dans sa cabane de jardin. Nous restons dîner et l'agent littéraire évoque le décollage spectaculaire du livre : « Les critiques étaient dithyrambiques. Puis Obama en a parlé. Et Bill Gates... » Le fondateur de Microsoft a écrit sur son blog à quel point il aimait « les auteurs qui essaient de relier les points d'une même ligne ». Bientôt, on trouve *Sapiens* dans les aéroports : le livre de Harari fait partie de ceux qui réussissent à toucher les gens qui ne lisent qu'un livre par an. Des médias, comme le *New York Times* ou le *Washington Post* n'en parlent même pas à sa sortie, ce qui – paradoxalement – permet à l'ouvrage de l'historien de prospérer sans entrave critique.

Steven Gunn estime qu'en choisissant de couvrir une période aussi longue, son ancien élève s'est mis à l'abri de l'examen minutieux des historiens d'une époque ou d'une autre. *« Sapiens* s'intéresse à des questions extrêmement vastes, si bien que personne ne peut vraiment prétendre connaître sur le bout de doigts toutes ces immenses problématiques. Harari évite ainsi l'obstacle des spécialistes qui auraient finassé sur un point de détail inexact ou imprécis. Il a conçu un modèle énorme et aucun chercheur ne sait expliquer l'histoire du monde entier, sur une période aussi longue. Personne n'est expert de tout ce qui s'est passé depuis le début des temps : ça n'existe pas, ce métier ! »

Pour le livre suivant, *Homo Deus,* Deborah Harris ne fait pas partie de l'aventure. Car entre-temps, Yahav est devenu l'agent de son mari, après avoir méticuleusement observé la manière de faire de la jeune femme – et en enregistrant tous ses contacts. « Il ne s'en cachait même pas ! » lance-t-elle, bonne joueuse, en regardant Yahav, assis juste à côté d'elle. « Itzik est un obsédé du contrôle. Et là où j'ai tendance à vouloir garder un semblant de professionnalisme auprès des éditeurs avec lesquels je bosse, lui se fout totalement des convenances. Moi, je me dis qu'il faut qu'ils continuent à m'apprécier pour pouvoir espérer faire d'autres affaires avec eux. Alors qu'Itzik sait qu'il ne les reverra jamais parce qu'il n'aura jamais rien d'autre à leur vendre. Il se fiche de passer pour un requin, un individu sans foi ni loi. »

> « *Sapiens* s'intéresse à des questions extrêmement vastes, si bien que personne ne peut vraiment les connaître sur le bout de doigts. Harari évite ainsi l'obstacle des spécialistes. »
>
> STEVEN GUNN, DIRECTEUR DE RECHERCHES À OXFORD

Le trio discute alors de la traduction russe des *21 leçons :* Harris affirme que si elle avait participé aux négociations, elle n'aurait jamais laissé faire les modifications. Pour la première fois depuis que nous nous sommes rencontrés, Itzik Yahav semble affecté. Il lui demande si elle aurait refusé toutes les demandes de reprises des Russes. « Évidemment que j'aurais tout refusé. Avec eux, il ne faut rien laisser passer. Ne jamais lâcher d'un pouce. » Elle demande à son tour à Yahav s'il s'y prendrait autrement aujourd'hui. Celui-ci lui répond qu'il regrette surtout de n'avoir pas été mis au courant de toutes les retouches, notamment celle dans la dédicace que lui fait Harari, où le mot « mari » a été remplacé en russe par le mot « partenaire ». En public, l'auteur a défendu l'idée que certains changements pouvaient être compréhensibles s'il fallait toucher le public local. Et ajouté : « Je n'ai pas l'intention d'écrire des mensonges ni de faire l'éloge du régime. »

300 000 dollars pour 24 minutes

Quelques jours plus tard, en septembre, je suis Harari en Ukraine où il est invité à la conférence Yalta European Strategy. L'événement est financé par un milliardaire local, Viktor Pintchouk, et vise à promouvoir l'ouverture du pays vers l'Ouest – et Pintchouk lui-même. Les conférences s'étalent sur trois jours et ne sont accessibles que sur invitation. L'avant-veille de son intervention, Harari rencontre Olena Zelenska, la femme de l'actuel président ukrainien, Volodymyr Zelensky, et le lendemain son prédécesseur, Petro Porochenko, qui lui offre une boîte de chocolats fabriqués par son entreprise. Le jour où il monte sur scène, c'est un autre milliardaire, américain celui-là, qui modère les débats et pose les questions : il s'agit de David Rubinstein, investisseur et co-fondateur du Carlyle Group. Le lendemain de sa prestation, Harari se prête au jeu d'une discussion filmée avec un grand habitué de ces conférences : le psychologue cognitiviste Steven Pinker. Quand j'interroge ce dernier sur ce qui l'a amené ici, il tient à distinguer deux grands types de conférences auxquelles il est invité : « Il y a des conférences trop intéressantes pour

qu'on puisse refuser d'y aller. Et il y a des conférences trop lucratives pour que l'on puisse refuser d'y aller. » Harari se montre moins disert sur les raisons qui l'ont poussé à venir à Kiev, mais son mari avance qu'il a touché 300 000 dollars (277 000 euros) pour un exposé de vingt-quatre minutes. Il ne semble pas préoccupé à l'idée que son cachet puisse compenser le fait qu'il blanchit, ne serait-ce que passivement, la réputation de certains individus, parmi les organisateurs comme parmi les invités : « On ne peut pas vérifier un par un tous les gens qui seront là. »

Face à l'éventualité d'un désaccord, Harari a tendance à se fermer. Son époux le taquine : « Tu ne rentres jamais dans le débat ! Quand tu n'aimes pas ce que te dit quelqu'un, tu ne lui réponds jamais que tu n'es pas d'accord. Tu te tais, et c'est tout ! » Peut-être parce que l'historien féru de méditation ne voit pas les choses selon la perspective d'une joute verbale. Au cours de notre séjour ukrainien, il a par exemple plusieurs fois parlé du comportement d'un passager du vol sur lequel il a embarqué pour venir de Tel Aviv. L'avion avait beaucoup tardé à décoller et l'homme avait fini par s'impatienter, au point d'exiger d'être débarqué. En évoquant cette scène, Harari dit au journaliste que « parfois, le principal responsable de votre souffrance, c'est votre propre esprit ». On peut considérer que la question de la souffrance humaine, même extrême, ne révolte pas autant Harari que celle de l'agriculture industrielle. Il a pris position contre ce qu'il a pu appeler le « culte de l'humanité », soit une forme d'humanisme qui, selon lui, a permis l'émergence du nazisme et du fascisme (une thèse qui indigne les humanistes). Sans doute cette opinion a-t-elle une visée stratégique, puisque Harari défend par ailleurs les droits des animaux. Mais elle reflète aussi l'enseignement de la méditation vipassana. La souffrance existera toujours, quoique l'on fasse : le problème est de savoir comment y réagir. Alors, oui, dans ce sens, il est bien possible que le passager ait été le responsable de ses propres tourments avant le décollage. Mais de là à faire de lui le modèle d'une réflexion qui engloberait des formes de souffrances bien plus intenses qu'un simple désagrément aéroportuaire, il y a un monde.

Lors d'une conférence de presse donnée peu avant notre départ de Kiev, une photojournaliste ukrainienne a levé la main pour dire à quel point elle était heureuse de le voir en chair en et os. Je suis allé lui parler : elle s'appelle Hanna Hrabarska et elle me dit que *Sapiens* a changé sa vie. « Quand j'étais jeune, je rêvais d'être artiste. Et puis la politique m'a emportée. » En 2004, âgée de 18 ans, elle a assisté avec bonheur à la révolution orange. Idéaliste, elle a étudié le droit puis le journalisme. L'hiver 2013-2014, elle a photographié les manifestants d'Euromaïdan, dont une centaine allait être tuée par la police. « On espère toujours que tout pourra changer, que tout s'arrangera. Sauf que ça n'arrive jamais. » Avant *Sapiens,* elle avait déjà lu de l'histoire et de la philosophie, mais aucun livre ne l'avait jamais ainsi passionnée, aussi profondément touchée. Les passages sur la préhistoire ont été pour elle une révélation : « J'ai compris que je n'étais qu'une infime présence parmi des milliards et des milliards d'individus, que je n'avais aucun impact, que je ne laisserai aucune trace. » En terminant le livre, elle s'est sentie « comme soulagée de toute pression : ce n'était plus un problème d'être insignifiant ». La grande découverte qu'elle a faite en lisant *Sapiens,* « c'est que la vie est une grande chose, mais seulement pour moi. Et en comprenant ça, je peux alors faire en sorte que ma vie m'appartienne. » Elle dit aussi être devenue plus compatissante avec les gens autour d'elle, bien qu'elle se sente désormais moins impliquée dans leurs opinions. Elle consacre plus de temps à la partie créative de son travail photographique. « Quelque chose en moi m'a dit : "OK, c'est bon, tout ça ne compte pas tant que ça. Je ne suis qu'un petit être humain, et au fond ça n'intéresse personne d'autre que moi." » Elle est aujourd'hui désengagée de la politique. « Je peux choisir de militer, comme je peux choisir de ne pas militer. Tout le monde s'en fout, et moi aussi, je m'en fous. » □

© *The New Yorker,* 2020.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Étienne Menu.

MAÎTRE DE CONFÉRENCES
Yuval Noah Harari et Natalie Portman lors d'une rencontre au Methodist Central Hall à Londres en 2018.

RAY TANG / REX / SHUTTERSTOCK / SIPA

JOURS DE TÉNÈBRES
La place Sainte-Lucie à Syracuse durant le confinement. En mars, le photographe italien Alex Majoli, de l'agence Magnum, a mené un travail pour documenter le drame qui secouait son pays. « J'ai attendu une heure sans voir âme qui vive, se souvient-il. Puis ce personnage solitaire est passé. »

Paziente *uno*

Durant des semaines, l'Italie a été suspendue au souffle de Mattia Maestri, premier cas de Covid-19 répertorié dans le pays. Comment un homme de 38 ans, sportif et bien portant, s'est-il retrouvé branché dix-huit jours à un respirateur artificiel ? Richard Heuzé raconte son histoire. Photographie Alex Majoli

À son réveil, il a prononcé cette phrase : « Respirer est la chose la plus belle au monde. » Mattia Maestri avait été intubé pendant dix-huit jours et plongé dans un coma thérapeutique pour combattre le coronavirus. « Mattia ne devait pas mourir, a commenté le professeur Raffaele Bruno, médecin chef du service des maladies infectieuses à la polyclinique San Matteo de Pavie. Nous avons remporté une victoire immense. Nous venons de le débrancher du respirateur médical et nous pouvons enfin dire qu'il est sur la voie de la guérison. » Victoire symbolique aussi : Mattia Maestri est le premier sujet en Italie infecté par le Covid-19. Le « patient 1 », sur lequel un pays entier a projeté angoisses et espoirs, avant de basculer dans le chaos de l'épidémie.

Pour raconter cette histoire, il faut remonter au mois de février. Mattia est un cadre d'entreprise de 38 ans au profil athlétique. Il habite Codogno, une localité de 15 000 habitants en Lombardie, à 60 km au sud-est de Milan. Neuf ans plus tôt, il a intégré le géant anglo-néerlandais Unilever, où il développe les marques de détergents Svelto et Cif pour les marchés européen, russe et canadien. C'est un sportif accompli, marathonien, cycliste, footballeur. Son épouse Valentina (35 ans) est professeure d'éducation physique. « Une femme très douce », dit Rita Olteleni, une voisine. Le couple habite au quatrième étage d'un petit immeuble dans le quartier San Biagio, proche du centre. Valentina attend un enfant. « Je n'ai tenu que pour voir naître ma fille », dira Mattia, en rouvrant les yeux. Sa plus grande joie a été d'avoir assisté le 9 avril à la naissance de Giulia : « J'étais sorti de réanimation depuis deux semaines seulement. Ce moment-là a valu toutes les souffrances que j'avais endurées précédemment », a-t-il déclaré le 21 avril dans sa première interview.

Le 15 février, Mattia était tombé malade chez lui. Le médecin diagnostique un début de grippe et prescrit un traitement classique. Trois jours plus tard, Mattia est pris de fièvre et se rend aux urgences de l'hôpital local. Une radio fait apparaître un début de pneumonie. Il choisit de rentrer chez lui. Mais son état empire et, dans la nuit du 19 au 20, à 3 heures du matin, il retourne à l'hôpital. Le médecin de garde décide de le garder. Le lendemain matin, l'interne de service, Annalisa Malara, une anesthésiste de 38 ans, l'examine : « Je me suis trouvée devant une maladie inconnue, impossible à détecter au premier examen, se souvient-elle. Le sujet était jeune, de constitution robuste. Et pourtant, son état de santé se détériorait à vue d'œil. J'ai décidé de le soumettre à un test (par tampon), une initiative que le protocole ne prévoyait pas à ce moment-là. » L'examen est envoyé à 13 heures à l'hôpital Sacco de Milan, spécialisé dans les maladies infectieuses. À 20 h 30, les résultats tombent : il s'agit du Covid-19.

Branle-bas de combat à l'hôpital de Codogno : Annalisa et les trois infirmières présentes dans le service endossent à la hâte des tenues de protection et vont veiller le patient toute la nuit. Le 21 février au matin, six jours après les premiers symptômes, Mattia est transféré en urgence à Pavie, à 50 km de là. Déjà inconscient, il est admis en réanimation dans le service de Raffaele Bruno. « Je rêvais par moments. J'avais la nette perception de me trouver dans l'antichambre de la mort », dira-t-il plus tard. Pendant dix-huit jours, il reste branché à un respirateur artificiel, entre la vie et la mort. À la télévision, Roberto Burioni, un grand virologue italien, rendra hommage à « l'intuition » de cette interne : « Annalisa, vous avez été la première à détecter le virus. Nous étions dans le noir le plus complet. Le corps médical vous est très reconnaissant. » Mattia l'a lui-même expliqué à *La Repubblica :* « Mon hospitalisation n'a pas fait que me sauver. Elle a permis de diagnostiquer la maladie qui affectait déjà des milliers de personnes, de les soigner ou de comprendre pourquoi elles mouraient. »

À Codogno, c'est l'affolement. Pendant trente-six heures, Mattia est resté à l'hôpital sans précautions particulières, côtoyant librement médecins et personnel soignant. Cinq amis sont même venus lui rendre visite, ainsi que son épouse. Diagnostiquée porteuse du virus, Valentina est placée en observation à l'hôpital. Elle en sortira le 5 mars sans complications. Des médecins et des infirmiers qui ont approché Mattia sont infectés et mis en isolement. Dans l'urgence, des premières mesures de confinement sont annoncées. Le groupe Unilever met ses 160 salariés en chômage technique. Le 21 février dans l'après-midi, les maires des communes alentour se retrouvent à la préfecture en cellule de crise : « Nous avons pris la décision de fermer immédiatement écoles, églises, clubs sportifs, commerces non alimentaires et interdit tout rassemblement », se rappelle Elia Delmiglio, le jeune maire (25 ans) de Casalpusterlengo, un élu de la Ligue. Deux jours plus tard, le gouvernement décide d'instaurer une zone rouge avec interdiction d'entrer ou de sortir dans dix communes de la province.

> « Mon hospitalisation n'a pas fait que me sauver. Elle a permis de diagnostiquer la maladie qui affectait déjà des milliers de personnes, de les soigner ou de comprendre pourquoi elles mouraient. »
>
> MATTIA MAESTRI À *LA REPUBBLICA*

Pendant ce temps, les autorités sanitaires s'évertuent à reconstituer l'emploi du temps de Mattia au cours du mois précédent. Un certain DB (qui tient à rester anonyme), rentré de Shanghai le 21 janvier et avec qui il avait dîné le dimanche précédent, testé par tampon, se révèle négatif. De même que deux touristes chinois de passage. Comme les quarante participants d'une course à pied que Mattia avait disputée le 9 février. L'un d'eux a toutefois été placé en quarantaine. Même chose pour huit des vingt-quatre footballeurs du Picchio Club Somaglia, l'équipe locale dans laquelle Mattia jouait comme avant-centre. « Nous sommes convaincus que le virus circulait depuis trois ou quatre semaines parmi nous », dit pourtant Mario Facchini, un défenseur de 37 ans. Il parle de son ami comme d'un « bon géant ». « Tout le monde l'apprécie », renchérit Antonio Aiello, un attaquant du même club.

Aurait-il été contaminé par son père Moreno qui devait se rendre régulièrement à l'hôpital pour des dialyses ? Cet employé municipal de 76 ans à la retraite habitait Castiglione d'Adda, une localité agricole à dix kilomètres de Codogno, vivant de la culture des fourrages et de l'élevage des bovins. Elle a payé un lourd tribut à la pandémie : 62 morts en quelques jours sur 4 600 habitants. Un journaliste italien s'était rendu au domicile familial, une jolie maison au milieu de l'agglomération. *« Mamma »* →

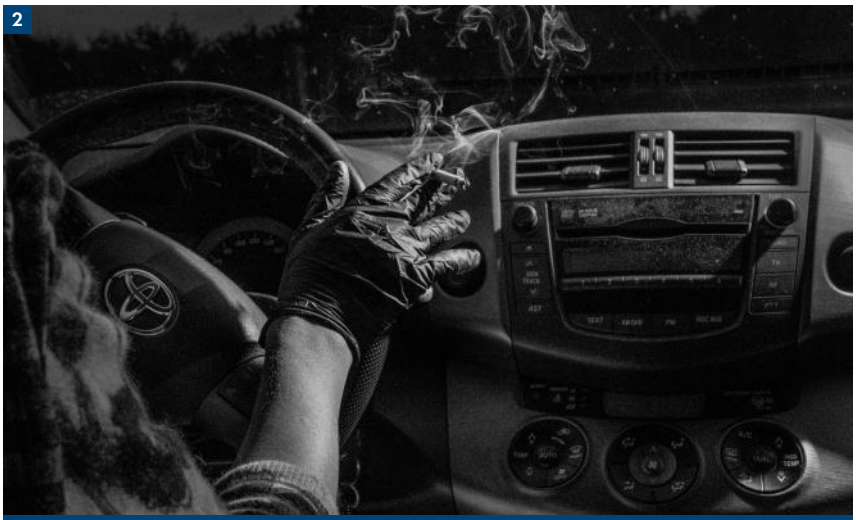
ALEX MAJOLI / MAGNUM PHOTOS

↠ Francesca, la mère de Mattia, lui avait montré un album de famille où l'on voyait père et fils se promenant dans un parc, main dans la main : « Huit jours avant son hospitalisation, Mattia était venu dîner à la maison », a-t-elle dit. Moreno Maestri, lui, se déclarait alors convaincu que son fils s'en tirerait : « Un animal aussi grand, aussi fort, pesant 90 kg. Le savoir intubé, en profonde léthargie, fait peine à voir. Mais nous avons confiance. Il est robuste. Il s'en sortira. » C'est lui qui a succombé au virus le 20 mars, trois jours avant la sortie d'hôpital de son fils.

Dans cette province de Lodi, en Lombardie, l'épidémie s'est répandue comme une traînée de poudre et le bilan est dramatique : 8 000 contaminés le premier mois et 143 morts à Codogno. Un collectif de médecins ayant étudié les données épidémiologiques de 5 830 cas est parvenu à la conclusion que « le virus a commencé à circuler bien avant la découverte du patient 1, probablement depuis le début du mois de janvier, sans avoir été détecté ». Quant à sa provenance, les avis médicaux divergent. Selon les chercheurs du campus biomédical de Rome, le virus aurait au moins deux souches différentes : « L'une serait arrivée directement de Chine en Lombardie en raison de ses importants échanges économiques avec la province du Wuhan, l'autre d'Allemagne et aurait aussi pu contaminer des gens en Suisse et au Mexique. » On parle d'un voyageur détecté à Munich comme porteur du virus sans être soumis au confinement et qui se serait ensuite rendu à Milan avant de gagner l'Amérique latine. Dès le 30 janvier, l'Italie a suspendu toutes ses liaisons aériennes avec la Chine.

Dans la basse vallée de Lodi où se trouve Codogno, le nombre de morts dépassait déjà 400 à la mi-mars : 38 en une semaine sur les 250 pensionnaires de la maison de retraite Santa Chiara de Lodi. Le premier mort par coronavirus en Italie a été enregistré le 22 février en Vénétie, à Vo'Eugeneo, bourg de 3 000 habitants réputé pour ses vins et ses carrières de trachyte qui ont fourni le pavement de la place Saint-Marc à Venise : Adrian Trevisan a succombé le lendemain de l'hospitalisation de Mattia à Pavie. Rien n'explique comment ce retraité de 78 ans, passionné de pétanque, a pu être contaminé. Le virus n'a été décelé qu'après sa mort : « Du jour au lendemain, la vie de notre commune a profondément changé, confie son maire Giuliano Martini, 62 ans. Nous avons été totalement isolés du reste du monde et Vo' est devenu l'exemple concret de l'extension du virus. »

Pendant cinquante jours, la population de Codogno a vécu claquemurée. Le confinement a été respecté de manière stricte. « Nous avons tout fait pour limiter la contagion et nous avons bien travaillé », m'assure Giuseppina Andena. Cette infatigable volontaire de 42 ans de la protection civile habite le même immeuble que Mattia et son épouse, au deuxième étage. Le blocus a été levé le 12 mars. Au grand dam du maire Francesco Passerini qui juge la décision prématurée : « Quel sens cela a-t-il de tout fermer pour abolir la zone rouge aux premiers résultats positifs ? Au risque de rendre vains tous les efforts qui ont été consentis. » La commémoration des victimes du coronavirus, le 31 mars, s'est déroulée dans le vent et par un froid sec sur une place déserte. Seuls étaient présents le maire et l'évêque ainsi que deux volontaires de la protection civile portant un masque de protection. Laura Gozzini, correspondante du *Cittadino di Lodi,* la gazette locale tirant à 16 000 exemplaires et qui rend compte des moindres faits survenus dans la province, a relevé une grande fatigue sur les visages. Le prélat a exprimé sa profonde compassion aux familles des victimes. Quant au maire, il a appelé à « résister » : « La lumière reviendra bien. » C'est aussi le vœu formulé



COLORE DELL'INFERNO

1. Un homme pousse un chariot et parle tout seul à Catane, le 14 mars. « J'ai pensé à *La Route* de Cormac McCarthy, raconte Alex Majoli. Une ambiance de fin du monde. » 2. Messine, 24 mars. 3. Syracuse, 15 mars : « Les tables et les chaises vides, dit le photographe, c'est un tel signe d'abandon et de désolation générale ! » 4. Dans le village sicilien de Palazzolo Acréide, un homme en tenue de protection désinfecte les marches d'une boulangerie. 5. Dernier jour de marché à Catane. Les Siciliens font des provisions d'artichauts et d'oranges.

ALEX MAJOLI / MAGNUM PHOTOS

3

4

par le préfet de Lodi, Marcello Cardona, remis d'une infection au coronavirus qui l'a retenu pendant quinze jours à l'hôpital San Raffaele de Milan : « La province de Lodi a payé un prix exorbitant à une situation imprévisible, mais elle a su réagir avec courage et détermination. Ce qui lui a permis d'être la première en Italie à enregistrer des résultats positifs. »

Les habitants de Codogno aimeraient en être convaincus, mais la peur continue de régner et bien peu sortent dans les rues. Les gestes de solidarité se multiplient. Des volontaires vont porter des ravitaillements en scooter aux personnes âgées et aux foyers nécessiteux. Devant l'hôpital, une grande pancarte proclame : « Médecins et infirmières, vous êtes nos héros. » « À vous tous qui êtes en première ligne contre l'épidémie, un immense merci », affirme une autre déposée de manière anonyme devant le commissariat de police. Un peu d'animation se crée devant les quatre pharmacies communes qui ont été autorisées à mettre en vente 2 500 masques chirurgicaux. Mais une pharmacienne se plaint : « Dès la première semaine, nous avons été dévalisés de tout : gants, masques, gels, désinfectants, alcool. Et nous n'avons pas encore été ravitaillés. »

Un autre rescapé du coronavirus, Gianni Zampino, un entrepreneur de 41 ans, responsable d'une entreprise de location de bicyclettes électriques, a vécu une expérience analogue à celle

5

de Mattia. « Au départ, on croit avoir une grippe, au plus un début de pneumonie, mais ce n'est absolument pas cela », me dit-il. De Turin où il réside, il s'était rendu le 29 février à Milan pour affaires. « Sans appréhension particulière, me dit-il, parce que la métropole lombarde était éloignée de la zone rouge de Codogno. » À son retour, il a été pris de quintes de toux : spasmes, fièvre élevée. Le 2 mars, il a été admis en urgence à l'hôpital public Amedeo di Savoia. En même temps que son père, pris des mêmes symptômes. Le voilà mis en isolement, casque respiratoire le jour, intubé la nuit. Sa bataille durera cinq jours : « Quand j'ai appris la mort de mon père, je me suis effondré. » Il ignore où et quand il a attrapé le virus. Il habite au septième étage d'un immeuble. Au cinquième, une famille de trois personnes et une amie avec cinq enfants ont eux-mêmes été contaminés. « Il faut une force incroyable pour réagir », dit-il. À sa sortie d'hôpital, il ne cache pas sa colère contre ceux qui ne respectent pas le confinement : « des inconscients ».

Le 20 mars, alors que Mattia sort de réanimation pour être transféré dans le service des maladies infectieuses de Pavie, Valentina publie un message d'espoir sur le WhatsApp du groupe de course à pied Codogno 82, le club de son mari : « C'est d'un cœur battant que je suis heureuse de vous annoncer l'amélioration de l'état de santé de Mattia. Je ne sais comment tous vous remercier pour l'affection et la présence chaleureuse que vous m'avez témoignées. Elles ont été une aide immense. » Trois jours plus tard, le 23 mars, après trente-deux jours de traitement, dont dix-huit en soins intensifs, Mattia sort de l'hôpital. Non sans avoir lancé un appel vidéo pressant, relayé par la région lombarde : « Mon expérience doit servir à vous faire comprendre qu'il est fondamental de rester chez soi. C'est indispensable pour ne pas répandre l'infection. Cela peut vouloir dire prendre ses distances de parents qui vous sont chers ou d'amis proches. J'ai eu beaucoup de chance d'avoir été soigné par des médecins, des réanimateurs et des infirmiers d'un grand professionnalisme. » Un mois plus tard, Mattia dit qu'il ne s'est pas « encore remis ». Sa convalescence sera longue : « Je suis souvent fatigué et contraint de me reposer. Si je parle de moi aujourd'hui, c'est pour aider les autres contaminés à ne pas baisser la garde et les médecins et les scientifiques à poursuivre leur mission. » □

Le prince

le flambeur

& le faussaire

JOHN CHAPPLE/SIPA; GETTY IMAGES

Le prince Charles était aux anges quand un séduisant mécène du nom de James Stunt lui prêta dix-sept chefs-d'œuvre pour sa célèbre collection d'art. Mais que se passe-t-il quand un Picasso n'est pas un Picasso ? Texte Mark Seal

Elles étaient arrivées en février 2017 à Clarence House, la résidence royale dont il dispose à Londres : dix-sept toiles magnifiques – des Picasso, Dalí, Monet et Chagall – qui l'impressionnaient autant par leur puissance que par leur provenance. Amateur d'art éclairé, collectionneur de toujours et un peu artiste lui-même, le prince Charles écoutait avec passion Malcolm Rogers, ancien conservateur de la National Portrait Gallery de Londres, lui présenter deux tableaux signés Antoine van Dyck, peintre majeur de la cour d'Angleterre au XVII^e siècle.

Rogers connaissait bien le propriétaire : James Stunt, 38 ans, ancien gendre de Bernie Ecclestone, le milliardaire de la Formule 1. Stunt était capable de claquer plus de 200 000 euros en champagne Louis Roederer Cristal en une seule soirée à Londres. Son parrain avait la réputation d'être un mafieux qui se déplaçait dans Londres à bord de voitures de luxe à faire pâlir d'envie le cortège de la reine. Stunt s'était aussi constitué une fabuleuse collection d'art « dans le but, se souvient Rogers, de la léguer à sa fille et de prêter des œuvres à des musées. Stunt s'est toujours présenté comme quelqu'un de très généreux, ajoute-t-il, et il voulait apporter son soutien au prince Charles. »

De fait, le prince avait été touché par ce prêt de dix-sept toiles. Il les fit rapidement exposer dans les salons de Dumfries House, son immense propriété écossaise, siège de sa fondation caritative. « Cher James, lui écrivit même le prince, quelle tristesse que vous n'ayez pu être des nôtres à Clarence House lorsque Malcolm Rogers s'est présenté avec vos merveilleux tableaux ! » Stunt encadra la lettre et l'accrocha dans son bureau.

Ces tableaux sont pourtant devenus un fardeau. En novembre 2019, l'édition dominicale du *Daily Mail* rapporta en « une » que quatre des dix-sept toiles étaient des faux : celles de Picasso, Dalí, Monet et Chagall – assurées par la fondation pour 119 millions d'euros – n'étaient que de piètres imitations exécutées par Tony Tetro, un artiste californien connu comme « le meilleur faussaire au monde ». S'appuyant sur l'exposition à Dumfries House, sorte de certificat royal d'authenticité, Stunt avait évalué sa collection à 249 millions d'euros et tenté de se faire accorder, en nantissant ses tableaux, des prêts massifs pour rembourser des dettes qui l'étaient tout autant. Le prince Charles s'était fait berner. Le bruit courut que la reine était contrariée et les toiles furent rapidement décrochées. « Il est extrêmement regrettable que l'authenticité de ces peintures, qui ne sont plus exposées, soit maintenant mise en doute », a déclaré un porte-parole de la fondation à *Vanity Fair*. Aussitôt, les experts se demandèrent : qui validait la collection royale ? Et qui était ce Stunt ?

TROIS HOMMES ET DES TABLEAUX

Le prince Charles, l'intrigant James Stunt et son ex-ami, le faussaire américain Tony Tetro, véritable peintre des quatre tableaux à l'origine du scandale.

« Vous allez me trouver snob »

Depuis plus d'un an, Stunt vit retranché dans une grande demeure bourgeoise de Belgravia, l'un des quartiers londoniens les plus huppés. Ses nombreux comptes bancaires sont bloqués ou vides ; ses voitures de luxe, cachées ou saisies. Sa vaste collection d'art, qui fut un temps son billet d'entrée pour les palais royaux, a été réduite à des listes d'inventaire par de potentiels prêteurs. Selon la personne à qui on pose la question, il est soit milliardaire, soit complètement ruiné ; soit l'ancien mari attentionné d'une des femmes les plus riches du monde, soit un ex abusif qui a menacé de la tuer et traité son beau-père de « salope » au cours d'une audience de divorce ; soit l'un des collectionneurs d'art les plus extraordinaires de la planète, soit un homme aux abois, commanditaire de faux tableaux qu'il a essayé de faire passer pour des vrais afin de se renflouer.

Derrière la grille en fer, une porte s'ouvre. Devant moi se tient le dernier des nombreux serviteurs qui l'entouraient jadis. Il m'escorte jusqu'à l'étage où j'attends l'arrivée du maître des lieux, censé être occupé au téléphone par un appel important. Trois quarts d'heure plus tard, Stunt débarque, la peau sur les os, cheveux gominés plaqués en arrière, fumant cigarette sur cigarette. Malgré le scandale, il n'a accordé aucune interview depuis 2018. Il m'accueille avec enthousiasme, quelques compliments, des excuses et une accolade virile. Il n'était pas vraiment au téléphone, m'avoue-t-il. Il essayait juste de gagner du temps.

« Je ne mens jamais », ne cesse-t-il de me répéter. Il commence par m'opposer un démenti clair et net : aucun des tableaux prêtés exposés à Dumfries House n'est faux. « C'est une pure campagne de diffamation, insiste-t-il. Je vais vous raconter exactement ce qui s'est passé. » Il se lance dans une interminable diatribe, ↠

↠ comme il le fait jour et nuit sur Instagram, à travers des messages furieux. Il est, dit-il, victime d'ignobles complots. « Ils ont bousillé ma vie ! » « Ils », c'est son ex-beau-père, Bernie Ecclestone, et Jonathan Harold Esmond Vere Harmsworth, quatrième vicomte Rothermere, le propriétaire du *Daily Mail.* Ce quotidien, continue-t-il, a orchestré « une campagne machiavélique » pour le détruire. C'est à cause d'ennemis aussi puissants qu'il a été déclaré en faillite en 2018, que ses dépenses sont limitées par la justice à 1 150 euros par semaine et que son nom a été sali par « cette stupide affaire d'art ». « Ils m'ont fait perdre 34 millions d'euros ! enrage-t-il. Je ne peux pas travailler. Mes comptes sont gelés. Vous n'avez pas idée du cauchemar que je vis. À ma place, beaucoup de gens se seraient suicidés. Je n'ai pas été inquiété ni arrêté pour quelque délit que ce soit, jamais ! et encore moins mis en examen. Vous comprenez ? Un homme riche se retrouve à vivre comme un pauvre type à cause de ce qu'ils m'ont fait. »

J'observe ce salon ensoleillé et ses murs recouverts d'œuvres d'art : un paysage de Monet, un Dalí, deux portraits de Warhol, un taureau de Velasquez, d'autres encore.

« Vous vivez comme un pauvre type ? lui demandé-je.

– Oui ! Tout mon argent est bloqué ! J'habite une maison magnifique, mais – vous allez me trouver snob – j'ai dû me séparer de mes domestiques et mettre mes voitures au garage ! »

À l'exception des questions du *Daily Mail* déposées devant sa porte, il vit sans contact avec qui que ce soit. Ses légions d'amis, d'associés et même sa famille l'ont délaissé. Tandis que je mentionne un de ses proches que je pourrais appeler pour enrichir mon enquête, il me lance : « Il n'est rien pour moi. C'était ma pute, un gars que je payais pour prendre de la coke avec moi. Je ne plaisante pas. J'étais comme *Le Loup de Wall Street.* On n'enfreignait pas la loi, mais on s'éclatait. Genre : "Et puis merde, sniffons un peu de coke et balançons quelques nains contre le mur." »

Assez vite, il me prie de l'excuser et quitte précipitamment la pièce « pour aller aux toilettes », comme il le fera plusieurs fois au cours de notre entretien, avant de revenir et de se relancer dans une nouvelle diatribe. « Vous prenez de la cocaïne là ? » finis-je par lui demander. Non, répond-il. Il en a pris, c'est sûr. Mais à l'écouter, son agitation est due à son hyperactivité. La cocaïne le calmerait, et durant notre conversation, il est particulièrement agité. « Vous me regardez comme si j'étais fou. Écoutez, je suis l'une des personnes les plus saines d'esprit que je connaisse. Mon QI est supérieur de dix-huit points à celui d'Einstein. Si j'ai l'air d'être un putain de taré conspirationniste, c'est parce qu'ils ont manigancé ça à la perfection. » Il a prêté les tableaux au prince sous couvert d'anonymat, précise-t-il. Comment le supposé faussaire, Tony Tetro, aurait-il pu savoir que ceux-ci se trouvaient à Dumfries House, « à moins que Bernie Ecclestone ou le vicomte Rothermere ne le lui aient dit ? » (Rothermere, d'après son porte-parole, n'intervient pas dans les choix éditoriaux du *Daily Mail.* Ecclestone a décliné les demandes d'interviews de *Vanity Fair.)* Par ailleurs, poursuit Stunt, si certains des tableaux sont faux, il ne voit pas le mal. « Je les ai prêtés parce que je crois à la fondation du prince Charles. J'aime le prince de Galles. » Il hausse la voix. « J'ai fait ce prêt bénévolement, OK ? Il n'y a pas de délit financier : je leur ai prêté gratuitement des œuvres d'art. »

Stunt a l'air ému quand il parle du prince. En 2017, lorsque son frère est mort d'une overdose, il a reçu un mot touchant de Charles pour qu'il soit lu aux funérailles. Cette année-là, alors qu'il était en plein divorce, le prince a été « si adorable » qu'il a proposé d'ajouter son nom au côté des tableaux prêtés. « Je lui ai dit : "Non, Votre Majesté." » Jamais il ne ferait quoi que ce soit qui puisse lui nuire. « Je révère la famille royale. Cela me met très mal à l'aise de parler du prince parce qu'on dirait que je suis de ces affreux qui font étalage de leurs relations. » L'a-t-il appelé depuis que le scandale a éclaté ? « Je ne veux pas parler de lui ! s'emporte-t-il. Vous n'avez que son nom à la bouche. Vous ne faites que revenir sur cette stupide affaire Tetro ! Laissez-moi être bien clair pour la milliardième fois, parce que là, je commence vraiment à m'énerver, ça n'est jamais arrivé, putain de merde, OK ? » Il vitupère dix bonnes minutes de plus avant de s'excuser de devoir retourner à sa salle de bains.

Syndrome du micro-pénis

La saga de James Robert Frederick Stunt commence quelques jours après sa naissance, en 1982, lorsqu'il est porté sur les fonts baptismaux par son parrain, Terry Adams, condamné plus tard pour blanchiment d'argent. James grandit à Virginia Water, le deuxième endroit le plus cher du Royaume-Uni après Londres. Son père, autodidacte, a fait

LIEUX D'EXCEPTION
James Stunt en 2018 au restaurant japonais Nobu de Mayfair, à Londres. À droite, Dumfries House, le manoir écossais, siège de la fondation du prince Charles, où ont été exposées les dix-sept toiles qu'il lui avait prêtées.

fortune dans l'imprimerie après des débuts dans le logement social. « Mon père n'était pas un gangster, précise Stunt. Pour ce qui est de mon parrain, je ne dirais pas qu'il en est un, mais je ne dirais pas non plus le contraire. »

Le garçon reçoit la meilleure des éducations que l'argent puisse offrir. Quand il a 15 ans, son père lui donne un appartement à Londres et une carte American Express Centurion. « Je pouvais dépenser autant que je voulais, il réglait la note », se souvient Stunt. À 17 ans, il rencontre un marchand de pétrole libyen dans un club privé. L'homme lui demande s'il s'y connaît en hydrocarbures. « Qu'est-ce que je ne connais pas au pétrole, vous voulez dire ? » bluffe-t-il. Il met le Libyen en relation avec un ami et, en un claquement de doigts, l'affaire est conclue, chaque partie lui reversant une commission de plus de 2 millions d'euros.

Il se pique ensuite de fret maritime et se retrouve à la tête « de la plus grande flotte privée au monde », comme il l'a déclaré au magazine *Tatler.* Joueur avide, il prétend avoir gagné « le plus gros pari du monde » et empoché à cette occasion plus de 51 millions d'euros. Rapidement, ajoute-t-il, il devient célèbre, fréquentant les familles les plus puissantes de Londres : les Rothschild, les Goldsmith, les Al-Fayed. Quand il met le pied dans un casino, à Monaco, Las Vegas ou Macao, une ligne de crédit de près de 6 millions d'euros lui est ouverte.

Un soir, lors d'une fête donnée par Jay-Z et Beyoncé à Londres, il ne voit qu'elle : Petra, alors âgée de 17 ans, la plus jeune des filles du roi de la Formule 1, Bernie Ecclestone. Petra vit dans un univers encore plus exceptionnel que le sien : voyages dans le monde entier dans le jet privé de papa, déposée à l'école en Ferrari, elle attend alors de recevoir sa part d'un fonds estimé à plus de 5 milliards d'euros. Un ami commun organise un *blind date* et Stunt débarque chez les Ecclestone en faisant crisser les pneus de sa Lamborghini. Il emmène Petra dans un casino privé où il flambe 115 000 euros. « Je voulais lui en mettre plein la vue », se souvient-il. Mais ce soir-là, il comprend que l'argent ne lui ouvrira pas son cœur. Il peut bien dépenser des fortunes, elle ne sera pas impressionnée. Il abandonne alors les habits du joueur et essaye d'être simplement lui-même. « Ce fut vraiment un coup de foudre, dès qu'elle a vu le vrai moi. Je ne suis pas un crétin flambeur, mais j'ai l'impression qu'il faut que je me comporte comme si j'en étais un. Parce que je souffre du syndrome du micro-pénis. Sans le micro-pénis. »

Lors d'une soirée avec Petra, sa sœur Tamara et son petit ami d'alors, l'entrepreneur britannique Gavin Dein, une discussion s'engage sur un sujet dont Stunt ignore absolument tout : l'art. Il ne connaît aucun des artistes dont il est question et se sent embarrassé. Le sujet lui donne la sensation d'être « un idiot complet ». Bien décidé à ne jamais revivre pareille humiliation, il fait plus que s'intéresser au domaine. « Plus j'apprenais, plus l'art m'obsédait. » Ce qu'il découvre le surprend : l'art, comme le jeu, le transport maritime, le pétrole et l'or, fait l'objet d'un trafic et la meilleure part du gâteau revient aux plus malins. Stunt commence par acheter des tableaux de maîtres anciens – Rubens, van Dick, Peter Lely –, ne lésinant pas sur les prix. Après une année d'acquisitions frénétiques, il rencontre l'expert qui va devenir son mentor : Philip Jonathan Clifford Mould, un marchand d'art britannique, connu pour distinguer le bon grain de l'ivraie dans l'émission hebdomadaire « Fake or Fortune ? » sur la BBC.

Un jour, Mould lui montre un tableau de prix. « James, ce Lely vaut 460 000 euros, mais je te le vends 92 000.

– Comment est-ce possible ? l'interroge Stunt.

– Parce que je l'ai eu pour moins de 7 000 euros. »

Le secret, lui explique Mould, c'est de dénicher des œuvres dites « dormantes » – des toiles restées depuis des décennies, voire des siècles, chez des particuliers. Elles sont mal référencées ou sous-évaluées par les experts et on peut les obtenir au rabais. Ces tableaux ne sont pas perçus comme de grande valeur. Mais si cette perception peut être modifiée – s'ils sont authentifiés comme des chefs-d'œuvre perdus depuis longtemps – alors un modeste investissement initial peut virer au gros lot.

En 2011, après plusieurs années de vie commune, James Stunt offre à Petra Ecclestone un solitaire de 12 carats.

« Comment lui avez-vous fait votre demande ?

– C'était très romantique, du genre : "Comment va-t-on faire avaler ça à tes putains de parents ?" »

« Je ne suis pas un crétin flambeur, mais j'ai l'impression qu'il faut que je me comporte comme si j'en étais un. »

JAMES STUNT

Pour le père, ce sera du gâteau. Le problème, c'est la mère, Slavica Ecclestone, ancien mannequin croate qui dépasse son mari de 35 cm. « Je l'appelle "Lady Macbeth", raconte Stunt. Cette union lui déplaisait, pas de doute. De toute façon, elle n'aime personne. Le prince William en personne n'aurait pas été assez bien pour sa fille. Alors quelqu'un comme moi... Oh, un *nouveau riche.* »

Le couple s'unit au château Odescalchi, non loin de Rome. « Un mariage de conte de fées pour une princesse de la Formule 1 », titre le magazine *Hello.* L'orchestre philharmonique royal est de la partie, de même qu'Eric Clapton, Andrea Bocelli, les Black Eyed Peas et Alicia Keys. Slavica garde les préparatifs secrets pour Bernie jusqu'au moment de lui présenter la note : près de 22 millions d'euros. Pour leur lune de miel, les jeunes mariés s'envolent à bord d'un jet privé pour leur nouvelle demeure, à Los Angeles : Candyland. Avec ses 56 500 m^2, 14 chambres et 27 salles de bains, c'était la plus grande maison de la ville. Petra l'a payée comptant 85 millions de dollars, un record à l'époque, sans même la visiter. James rebaptise Candyland « manoir Stunt ». Salle de projection, bowling, salon de beauté, salles de billard et même une pièce pour emballer les cadeaux, plus une cave à vin où le nouveau propriétaire (qui ne boit pas) entasse la plus importante collection de petrus au monde. La demeure est si grandiose que des bus touristiques passent devant deux fois par jour. Une fois, pour s'amuser, Stunt monte dans l'un d'eux puis, arrivé devant la maison, il lance à la cantonade : « C'est chez moi » avant de proposer aux passagers éberlués de « faire le tour du propriétaire ». Cette maison, c'est la carte de visite du couple qui obsède le site people *TMZ.* Les organisations caritatives font appel à leur générosité. Les stars de cinéma et les magnats du pétrole recherchent leur compagnie. Grâce à une ligne de crédit renouvelable de 11,5 millions d'euros garantie par son beau-père, James Stunt monte un négoce d'or à Londres. « Il possède des mines d'or », déclare un jour fièrement Petra à un journaliste. Et il s'immerge de plus en plus profondément dans le monde de l'art, prêtant des chefs-d'œuvre à des institutions de premier plan, ↠

GETTY IMAGES

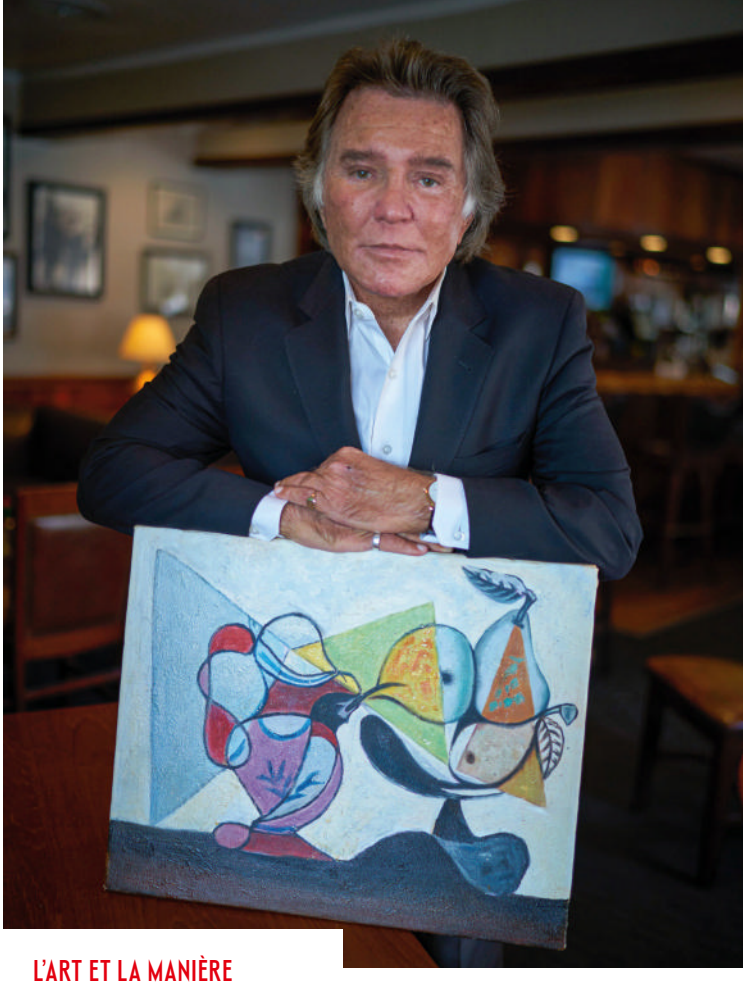
↠ tel le palais de Westminster. Au bout d'un moment, tandis qu'il cherche des toiles « dormantes », il a une idée : pourquoi ne pas commander ses propres tableaux, reproductions d'artistes prestigieux ? Il ne nie pas l'avoir fait. Il dit juste que c'était par jeu, pour rire. Son choix de faussaire, cependant, se révélerait désastreux.

Plein la vue pour pas cher

Ils se sont rencontrés autour d'une Ferrari rare. Stunt, qui convoitait l'engin, apprit du vendeur qu'elle avait déjà trouvé acquéreur, un artiste américain du nom de Tony Tetro. À l'en croire, cet ancien marchand de meubles aurait eu la révélation en lisant *Fake !,* un récit de la vie d'Elmyr de Hory, un célèbre faussaire qui a trompé des galeries et des collectionneurs dans le monde entier. « "Je pourrais faire ça", se souvient avoir pensé Tetro. Et je l'ai fait. » Son don incroyable pour la copie lui a permis de s'acheter tant de Ferrari et de Rolls que ses voisins le croyaient traficant de drogue. Mais il le conduisit aussi rapidement derrière les barreaux. En 1989, un galeriste de Los Angeles fut arrêté pour avoir vendu ses tableaux en les faisant passer pour des vrais. L'homme décida d'aider la police contre une remise de peine : il se rendit chez Tetro équipé d'un micro pour le piéger. Au moment où le peintre admit avoir contrefait un Chagall, une grosse douzaine de policiers en gilet pare-balles investit sa maison. Tetro fut mis en examen pour 67 contrefaçons. S'ensuivirent neuf mois de travaux d'intérêt général, au cours desquels il fut contraint de réaliser des fresques pour la sécurité routière.

Une fois libéré, Tetro trouva un autre moyen d'employer ses talents. Contre quelque 18 000 euros, il exécutait un tableau « à la manière de » pour des clients fortunés désireux d'en mettre plein la vue à leurs amis. Un soir de 2014, le téléphone de sa maison de Newport Beach en Californie sonna. C'était James Stunt. À ce moment-là, le négociant en or et sa femme semblaient prendre des chemins séparés. James sortait et rinçait ses amis au Cristal ; Petra trouvait que « s'habiller » demandait un trop gros effort et elle était généralement au lit vers 20 heures. Stunt se retrouva seul dans leur manoir, debout à n'importe quelle heure de la nuit. Pour lutter contre l'insomnie, il devint vite accro à la morphine et au Valium dont il avalait les comprimés « comme des Smarties ». Il grossit énormément : « J'aurais pu manger Jabba le Hutt. » Tetro se souvient : « On se parlait au téléphone pendant des heures. À 3 heures du matin, qui pouvait-il appeler ? Moi. »

Un dialogue nocturne autour de l'art et de son négoce se noue alors entre eux. « Il voulait que je lui peigne un matador de Picasso », se rappelle Tetro. Sur son ordinateur, le faussaire trouve un tableau du maître espagnol représentant une femme et un matador et, à l'aide de Paint – « le Photoshop du pauvre » –, il élimine la femme. Puis, armé de thé et de café, il vieillit « artificiellement » la toile et son châssis, pour donner l'effet d'une authentique patine. Ce tableau ne pourrait jamais duper un expert. Rien que les pigments suffisent à le trahir. Mais un œil non averti y voit un vrai Picasso. Une fois le tableau fini, Tetro se rend à Los Angeles pour le livrer à Stunt. « Il m'a accueilli à la porte, raconte le faussaire. Nous sommes allés dans son bureau et il m'a montré ses toiles : des Constable, des Joshua Reynolds et d'autres vieux maîtres britanniques. » Impressionné par le faux Picasso, Stunt lui commande dix copies supplémentaires dont un Rembrandt et un Van Gogh. « Il m'a dit : "Je veux qu'ils aient l'air vrai", me confie Tetro. Je savais ce que cela signifiait : il voulait les exposer pour impressionner ses amis. »



L'ART ET LA MANIÈRE
Tony Tetro, après son passage en prison, s'est spécialisé dans les toiles « à la manière de » pour clients fortunés. Ici, avec un de ses « Picasso ».

Stunt assure qu'il n'a jamais fait mystère de la provenance des copies. « Je connais Tony Tetro, me dit-il. J'avais l'habitude de dire : "Regardez ce tableau. C'est un Rembrandt, mais ce n'en est pas un. En fait, c'est un Tony Tetro." Je lui ai commandé des tableaux parce que c'était mon ami.

– Où sont ceux qu'il a peints ?

– À la cave, ils ramassent la putain de poussière ! »

Travailler pour Stunt n'est pas toujours agréable. « Il est versatile – il monte et descend comme un escalator, dit Tetro. Au téléphone, parfois, il pouvait hurler parce que je prenais trop de temps. Je lui répondais : "Je ne suis pas ton chien. Pourquoi tu me cries dessus ?" Mais quand nous étions ensemble, jamais il n'élevait la voix. » Pour toutes les contrefaçons réalisées pour Stunt, Tetro reçut un véritable Joshua Reynolds qu'il vendit chez Christie's pour 175 000 dollars. « Il m'en devait près de 200 000, se rappelle-t-il, mais j'étais heureux avec les 175 000. » La dernière fois que les deux hommes se sont vus, c'était à Londres en septembre 2017. Tetro est arrivé à Belgravia où il a trouvé Stunt seul, empêtré dans ce qui serait appelé le plus gros divorce du Royaume-Uni. Deux mois plus tôt, Petra avait appelé la police après s'être enfermée dans la salle de bains ; son père affirma devant le tribunal que Stunt l'avait menacée de mort. L'intéressé, lui, se défoula sur Instagram où il traita Bernie Ecclestone de « nain maléfique, répugnant vendeur de voitures de seconde zone. » Il perdit tout dans son divorce, y compris la garde de ses trois enfants.

Petra n'a pas souhaité apporter ses commentaires à l'enquête de *Vanity Fair.* Mais en novembre 2019, elle a publié sur Instagram une réponse aux attaques de son mari. « Avant tout, examinons

un peu le mythe de James Stunt, écrivait-elle. Le gars n'est pas milliardaire et ne l'a jamais été. Naïvement, j'ai financé son existence tout au long de notre mariage et payé pour ses voitures, ses montres, ses tableaux (les rares qui sont authentiques), et même sa boîte qui a fait faillite. » James, ajoutait-elle, passait le plus clair de son temps au lit, défoncé aux médicaments. « Dans une certaine mesure, je m'en veux d'avoir contribué à créer le monstre qu'il est devenu. Je lui ai donné accès à l'argent et plus il en avait, pire il devenait. » Petra, qui a effacé son post au bout de deux jours, y précisait aussi avoir rencontré Tony Tetro à son domicile de Los Angeles « au moment où James lui passait commande des copies. C'est donc d'autant plus incroyable pour moi d'entendre James prétendre que ce sont des vrais. »

« J'ai peint plus de Chagall que Chagall lui-même. »

TONY TETRO, DANS UNE DÉCLARATION AU *DAILY MAIL*

Trône en or

Au cours de sa visite à Londres, Tetro ne vit pas beaucoup Stunt qui passait ses journées à dormir. Un soir, James l'invita à dîner avec son parrain, le sulfureux Terry Adams, et sa femme Ruth qui leur prépara un dîner *british* pur sucre, poulet, Yorkshire pudding et haricots. Stunt lui fit aussi visiter son bureau, dans lequel il conservait un trône en or – « il disait qu'il provenait de la tombe de Toutankhamon » – ainsi que plusieurs lettres encadrées du prince Charles. Il lui montra même une photo de lui à son côté, tous deux en smoking. « Son épaule touchait celle du prince Charles et il en faisait toute une histoire, se souvient Tetro. Il m'a dit : "T'as vu ? Je le touche." Il était très fier de pouvoir être associé au prince Charles. »

C'est cette vanité qui causa sa perte. En mars 2018, James Stunt accorda une interview à *Tatler.* Non content de cogner sur son ex-femme en l'accusant d'être devenue « une fille lobotomisée à peine rentrée de Jonestown », il y révélait avoir prêté une collection de tableaux à Dumfries House. L'opération avait été arrangée par Michael Fawcett, directeur de la fondation et longtemps valet du prince. Impliqué dans un scandale de reventes de cadeaux royaux, celui-ci avait gardé le surnom de « Fawcett le receleur », même après avoir été blanchi. Stunt a-t-il traité directement avec lui ? « J'ai traité avec tout le monde, dit-il. Et Michael est l'une des personnes les plus estimables que je connaisse. Il n'y a pas une once de malhonnêteté chez Michael Fawcett. » Le *Daily Mail* mit l'accent sur cette révélation : « Pourquoi le prince Charles a-t-il laissé James Stunt lui prêter des œuvres d'art ? » Les commentateurs étaient « atterrés » de constater que le controversé Fawcett était devenu le complice de Stunt le flambeur. Le pire, c'était que Stunt avait essayé de se servir des toiles pour obtenir des prêts bancaires afin de payer ses dettes colossales. Pour preuve de leur authenticité, d'après le *Daily Mail,* il avait produit une lettre de la fondation, écrite au nom de Fawcett, qui stipulait que les œuvres étaient « exposées à Dumfries House pour la plus grande joie du public. »

Le manoir écossais est l'un des rares endroits qui peut, à l'instar des grands musées, offrir une légitimité aux œuvres qu'il abrite simplement en les exposant. En 2007, le domaine était sur le point d'être vendu aux enchères quand le prince Charles vola à son secours. « Les camions de Christie's étaient déjà en route pour rapporter de Dumfries House les meubles et les tableaux et tout vendre », raconte l'experte Georgina Adam. Le prince se porta garant d'un emprunt de 23 millions d'euros pour préserver la maison, puis leva 51,7 millions pour sa restauration.

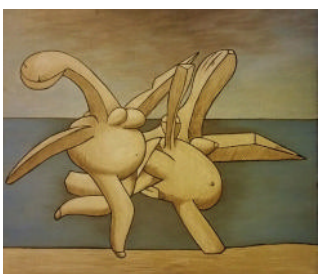
Aujourd'hui, tout à Dumfries House est nimbé d'une aura sacrée d'authenticité – du mobilier, qui compte 10 % de tous les meubles jamais fabriqués par Thomas Chippendale, à une large collection d'œuvres d'art, dont les aquarelles du prince Charles exposées dans une pièce dédiée. Les visiteurs sont accueillis par une vidéo du prince lui-même, vantant la « patine XVIIIe siècle unique » des lieux. Il s'y rend régulièrement, en cortège de sa résidence de Balmoral ou en train royal de Londres, pour se repaître des splendeurs artistiques qui s'y trouvent. « Il adore cet endroit », s'exclame un bénévole de longue date de la fondation princière.

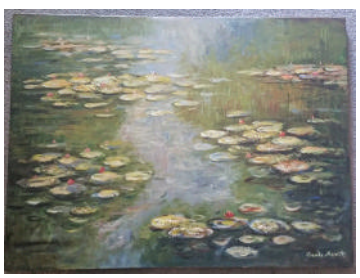
En fait, personne à Dumfries House n'a jamais examiné les tableaux de Stunt. La famille royale a longtemps employé des conservateurs célèbres, dont Anthony Blunt, ex-espion du KGB. Aujourd'hui, cette fonction échoit à Tim Knox, directeur de la collection royale. Mais les toiles exposées à Dumfries, surtout des prêts de bienfaiteurs anonymes, n'en font pas partie. Les copies de Tetro se sont donc retrouvées exposées sans avoir été expertisées. Le prince, semble-t-il, a involontairement authentifié les œuvres par le simple fait de les associer à son nom.

« Je suis si riche, je porte un million de dollars à mon poignet », dit-il en me mettant sa montre Audemars Piguet sous ↠

OBJETS DU LITIGE

Ces quatre tableaux, exposés au public dans les salons de Dumfries House sous les titres *Baigneuses libérées* de Picasso, *Christ mourant* de Dalí, *Nénuphars 1882* de Monet et *Paris Con Amor* de Chagall, sont en fait de piètres contrefaçons.





JOHN CHAPPLE ; CHRISTINE CLARK / COURTESY OF TONY TETRO

le nez. Quelle raison un homme d'une telle aisance et d'une telle finesse aurait-il de tromper la fondation du prince Charles ? Aucune ! suggère-t-il. D'ailleurs, « des gens comme Patty Hearst [l'héritière du patron de presse William Randolph Hearst et un temps braqueuse] » vont à Dumfries House. Toutes ces « personnalités prestigieuses » ne devraient-elles pas reconnaître des contrefaçons au premier regard ? « C'est une vaste plaisanterie, tout ça, conclut-il. Un tissu de mensonges destinés à nuire à un honnête homme. »

Quand il revient en Californie en septembre 2017, Tony Tetro panique. Il a appris par le bouche-à-oreille du monde de l'art que certaines de ses copies sont exposées en Écosse et présentées comme d'authentiques tableaux. « Je ne savais pas où Dumfries House se trouvait. J'ai découvert que Stunt avait quelque chose à voir avec ça et qu'il avait des ennuis. De ce qu'on m'a rapporté, il cherchait à se faire accorder un gros prêt. » On l'informe que quatre des onze copies commandées par Stunt sont accrochées à la fondation. Devant les images, Tetro reconnaît ses toiles. Mais les titres ont changé. Le fameux *Corpus Hypercubus* (1954) de Dalí s'appelle maintenant *Christ mourant,* et *La Baignade sur la plage* de Picasso, *Baigneuses libérées.* Il y a aussi un *Nénuphars 1882* de Monet (« un nom ridicule, selon l'avocat de Tetro, car Monet n'a habité à Giverny et n'y a installé son jardin aux nénuphars que bien plus tard ») et *Paris Con Amor* de Chagall (« à ma connaissance, aucun tableau de Chagall n'a jamais porté de nom espagnol »). C'est ce dernier que Tetro identifie le plus facilement : « J'ai peint plus de Chagall que Chagall lui-même », a-t-il déclaré au *Daily Mail.*

Tony Tetro est terrifié. Il a déjà purgé sa peine et est bien déterminé à ne pas retourner en prison. « Après ma sortie de détention, je n'ai pas gagné un sou pendant quatre ans et demi. J'ai dû vendre mes voitures, ma maison, tout. Mes avocats m'ont plumé. » Il s'envole donc pour Londres afin de parler à la presse. « Le prince Charles victime d'un scandale artistique majeur », titre le *Daily Mail* en « une ». Ce qui déconcerte Tetro, c'est que Dumfries House ait accepté des œuvres manifestement fausses. « Si un œil averti les avait regardées, tout cela aurait cessé immédiatement. » Stunt s'était adressé à plusieurs experts pour authentifier au moins un des tableaux prêtés à la fondation. Nicolas Descharnes, considéré comme le plus grand spécialiste de Dalí, se souvient d'un appel urgent reçu en mai 2015. « Stunt était si heureux ! Il m'a affirmé avoir découvert un "nouveau Dalí". » C'était un chef-d'œuvre longtemps disparu, la dernière toile « dormante » – la troisième représentation du *Corpus Hypercubus* (1954). L'original est exposé au Met et une étude se trouve dans les musées du Vatican. « Il voulait que je vienne à Londres immédiatement », dit Descharnes, qui avait aidé Stunt à acquérir de véritables Dalí par le passé. En examinant une photo de la peinture, l'expert remarque que son dos porte l'estampille de la collection de feu John Peter Moore. Mais lorsqu'il appelle la veuve, elle lui répond que ce tableau n'a « jamais fait partie de leur fonds ». Stunt invite Descharnes à Londres et le conduit en Ferrari à son bureau pour une expertise nocturne. En quelques minutes, l'expert rend son verdict : ce tableau « sent mauvais ».

« D'après moi, ce n'est pas un Dalí », dit-il à Stunt. Il est par ailleurs certain d'avoir déjà vu ce tableau quelque part, dans une émission de télé australienne, au côté d'un artiste reconnu comme le meilleur faussaire du monde. « C'est probablement un Tony Tetro, conclut-il. "Je le connais", me rétorque Stunt.

SIGNES EXTÉRIEURS DE RICHESSE

Le manoir Stunt, à Los Angeles, où s'installèrent James Stunt et son épouse Petra Ecclestone après leur mariage. Le couple avec le père de Petra, Bernie Ecclestone, milliardaire de la Formule 1, lors du grand prix de Monaco en 2009.

GETTY IMAGES ; ABACA

Passons-lui un coup de fil. » Descharnes n'en démord pas et Stunt « se met en colère ». Il lui propose alors de prendre un second avis auprès de Frank Hunter, directeur des archives Dalí, avec la promesse de ne pas lui toucher un mot de leur rencontre afin que son regard reste « vierge ». De retour en France, il envoie à Stunt un rapport de quatre pages motivant son avis négatif : « Je suis désolé et comprends votre déception. » À cet instant, il pense que c'est la fin de cette histoire. Mais à l'été 2019, Descharnes reçoit des nouvelles de Frank Hunter : son e-mail a été « altéré » de façon à en modifier la conclusion. « J'ai le plaisir de vous confirmer, en ma qualité d'expert, que (...) les deux tableaux que vous m'avez demandé d'examiner sont bien des originaux de Dalí, peut-il lire sous sa propre plume. Je suis très heureux de vous donner cette conclusion. Ces tableaux sont très beaux et constituent une grande découverte. » Hunter ajoute : « Quand j'ai vu le nom de Stunt dans l'e-mail, j'ai tout de suite pensé à un *stunt* [un canular]. J'ai été choqué d'apprendre que le prince Charles était impliqué. »

D'autres experts expliquent avoir été approchés par des hommes de main de Stunt. « Ils sont venus me voir pour que je leur accorde un prêt, raconte un négociant d'art européen. Il y avait un Picasso de jeunesse, qui pouvait valoir 30 millions de dollars, et des Monet. Ils me parlaient de Dumfries House, m'expliquaient que les tableaux faisaient partie du patrimoine du prince Charles et que James Stunt était très ami avec lui. Le prince est peintre lui-même et il a très bon goût – la famille royale a une très belle collection. Forcément, on n'imaginait pas qu'il puisse y avoir un problème. » Comme il est d'usage, le marchand d'art demanda néanmoins qu'on lui fournisse la documentation complète, attestation de provenance et mentions dans les catalogues raisonnés, ce dont toute œuvre de Picasso âgée d'un siècle devait disposer en abondance. Au lieu de quoi, il reçut une simple esquisse de facture sur laquelle on lisait : « Nahmad Gallery, 1 Picasso, 30 millions de dollars. » « De toute évidence, c'était un faux », explique-t-il. Il refusa le prêt.

Après avoir mis en vente son Monet sur Instagram, James Stunt envoie un texto : « Écrivez à mon propos : "Achetez le tableau ou arrêtez cet homme." »

« Chéri, c'est de la camelote »

Pour prouver que les tableaux prêtés au prince ne sont pas des contrefaçons, Stunt met en avant d'autres œuvres de sa collection. « Regardez, c'est un Monet ! » me lance-t-il en désignant un paysage près de la cage d'escalier : *Village de Roche-Blond au soleil couchant, 1889.* « Ce tableau n'a jamais été à Dumfries House. J'ai beaucoup d'œuvres d'art ! Je suis l'un des plus gros collectionneurs du monde ! » Mais à Londres, un autre témoin m'a raconté une histoire à propos de *Village de Roche-Blond,* tout droit sortie d'un roman d'espionnage. Un après-midi d'octobre 2019, l'antiquaire Ian Towning, flamboyant présentateur de l'émission britannique « Posh Pawn », a été approché par plusieurs individus mystérieux. Ils se sont présentés comme les intermédiaires d'un richissime propriétaire désireux de vendre en toute discrétion un Monet évalué à 23 millions d'euros. Towning, qui siffle habituellement sa première coupe de champagne vers 11 heures, est intrigué. Un rendez-vous est fixé au 29 octobre. À l'heure dite, les intermédiaires se présentent dans un SUV aux vitres fumées et l'embarquent pour le conduire à la villa du mystérieux collectionneur. Flanqué d'un expert pour examiner le tableau, il est escorté dans l'élégante demeure de Belgravia. Le vendeur étant en retard, Towning a tout le loisir de regarder autour de lui. « Le canapé, même une déchetterie n'en aurait pas voulu, se souvient-il. La table basse ? Disons que le monsieur avait beaucoup à apprendre. » Et au mur, le Monet, *Village de Roche-Blond*. Towning et l'expert s'approchent. Le ciel, la signature... « rien n'allait », dit l'antiquaire. Se tournant vers l'expert, il murmure un seul mot : « faux ». Stunt apparaît alors. « Enfin, il était là dans son survêtement, se souvient Towning. Il s'assit, mais il avait la bougeotte. Il tirait de sa cigarette bouffée sur bouffée. Quand soudain, il l'écrasa sur la table basse. Mon Dieu ! » Quelques jours plus tard, Towning appelle Stunt pour lui dire la mauvaise nouvelle : « Si quelqu'un me demande ce que je pense de ce tableau, je lui répondrai : "Chéri, c'est de la camelote." » Peu de temps après, Towning raconte cette aventure à un associé et son récit se retrouve dans le *Daily Mail.* Stunt explose de colère sur Instagram. Il traite l'antiquaire et sa bande de « péquenots », l'accusant de calomnie : « C'est un pantin qui apparaît dans une émission télé où des gens désespérés viennent refourguer leurs merdes pour avoir de l'argent. Si quelqu'un est faux, c'est lui. »

Acculé par l'avalanche de critiques, Stunt retombe dans ses vieilles habitudes de joueur : il parie tout sur le prétendu Monet accroché chez lui. Sur Instagram encore, il annonce qu'il va vendre *Village de Roche-Blond* aux enchères, avec une mise à prix de 5 millions d'euros, dont 10 % seront reversés à la fondation du prince Charles et à une œuvre caritative pour les enfants. Si le tableau est un faux, précise-t-il, j'irai en prison pour avoir vendu une contrefaçon. « À Belmarsh », ajoute-t-il, en référence à la centrale de haute sécurité. Mais si le tableau se vend, alors Stunt aura sa revanche. « Vous voyez, me textote-t-il après avoir publié sa vidéo. Écrivez à mon propos : "Achetez le tableau ou arrêtez cet homme." »

Le tableau semble avoir reçu quatre offres mais la vente a été interrompue. Selon Stunt, la justice britannique lui interdisait de disposer de ses biens avant de régler ses nombreux litiges. Ainsi le Monet – si c'est un Monet – reste-t-il accroché au mur de sa villa. On ne peut pas en dire autant de la collection prêtée au prince Charles. Les dix-sept toiles – et pas seulement les quatre faux incriminés – ont été décrochées. « Les tableaux en question ne sont plus exposés à Dumfries House », a déclaré un porte-parole de la fondation à *Vanity Fair.* Il n'a pas précisé quel sort leur a été réservé, mais Stunt affirme qu'ils ne lui ont pas été retournés. La seule chose absolument vraie dans cette histoire semble le désarroi de Stunt. L'idée même d'avoir jeté l'opprobre sur le prince Charles, un homme qu'il vénère, le désespère. Après tout, quoi de pire pour un royaliste que de provoquer un scandale royal. « Je préférerais être transpercé plutôt que lui causer le moindre embarras, m'affirme James Stunt. C'est mon futur roi ! » □

© *Vanity Fair,* 2020.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Boulin.

BUSTIER **LOUIS VUITTON**.
ROBE **CHANEL**.

JULIE VERHOEVEN @CLM MANAGEMENT

CONDITION OF THE HEART

Des dessins plutôt que des photos, pour imaginer la mode de la saison, colorée comme une chanson de Prince.

Illustration
Julie Verhoeven
Stylisme Camille Bidault-Waddington
assistée de Christelle Owona Nisin

ENSEMBLE **MIU MIU**.

BLOUSE **PRADA**.
ROBE **VALENTINO**.

JULIE VERHOEVEN @CLM MANAGEMENT

ROBE **DIOR**.
ENSEMBLE **GUCCI**.

ENSEMBLE **LOUIS VUITTON**.

JULIE VERHOEVEN/CLM MANAGEMENT

ENSEMBLE **MIU MIU**.
BUSTIER CAMÉLIA **CHANEL**.

ENSEMBLE **SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO**.

ENSEMBLE **HERMÈS**.
ENSEMBLE **CHLOÉ**.

CULTURE

▶Chronique p. 113 ▶Dernières notes p. 114

CHAQUE NUIT…

Christophe est parti en avril. Dans les pages spéciales qui suivent, nous lui rendons hommage avec des textes de gens qui l'ont connu, aimé, suivi et défendu. Son *Paradis* est en nous.

Texte **Philippe Azoury**

C'est peu avant 2 heures du matin, qu'un texto m'a appris la mort de Christophe à Brest, où il avait été déplacé ces derniers jours après avoir été longtemps en réanimation à Paris.

En pleine nuit, lui qui ne voyait jamais la lumière du matin, se servait des après-midi comme d'un vague et bien fade tour de chauffe : c'est le soir qu'il se déployait. On l'apercevait, pantalon doré et chemise de satin vers les bars de Montparnasse ou sur les Champs-Élysées, coté Drugstore, comme si le temps n'avait pas de prise sur ses rêves et qu'il lui était autorisé, à lui et à lui seul, de traverser Paris comme un parc – et tant pis pour nous si le Paris de Christophe n'avait plus d'existence que dans ses souvenirs (comme Tanger, où il avait fini par se replier, n'existe que dans les yeux de ceux qui vivent avec les fantômes).

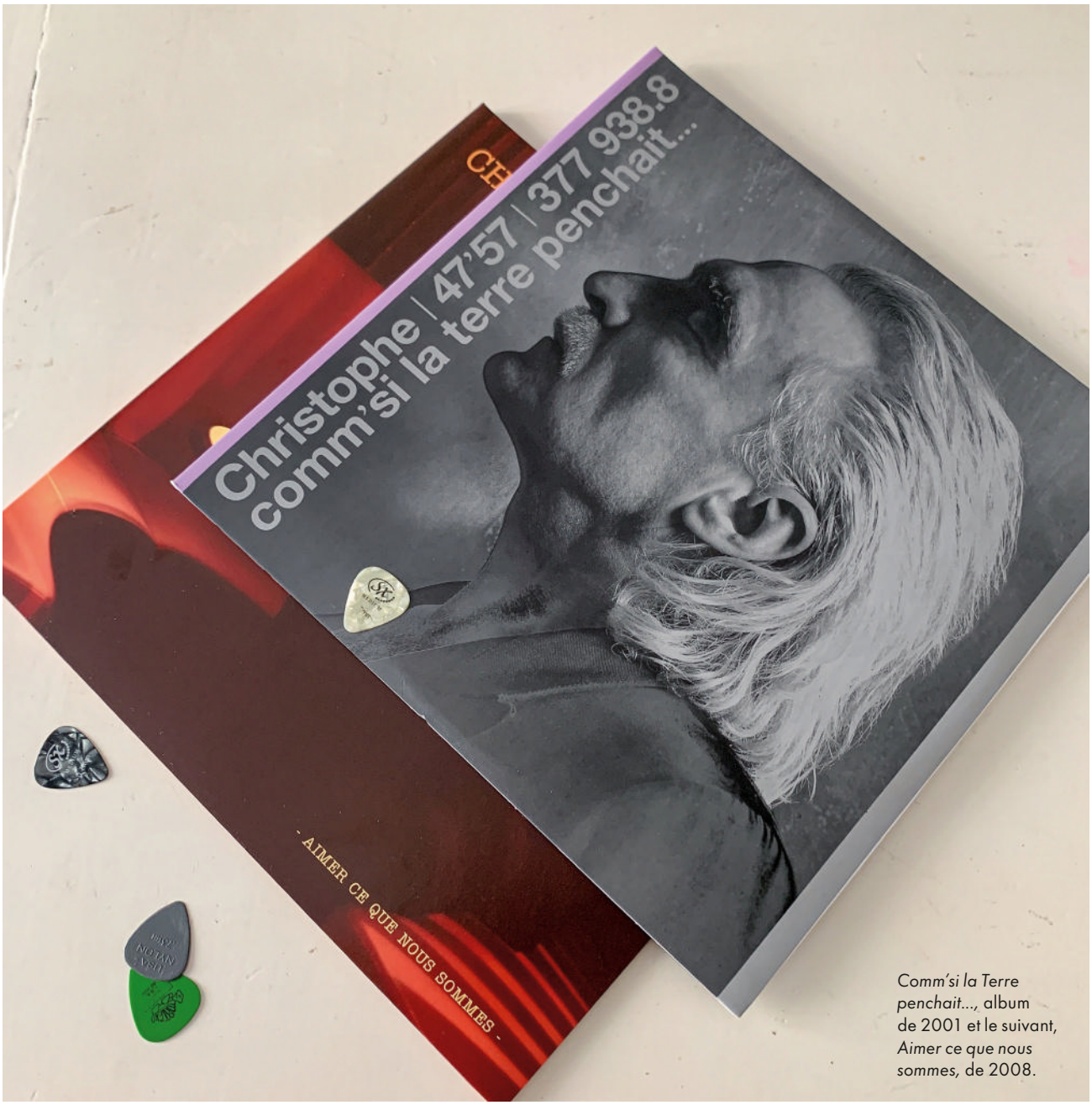
Si Christophe avait vécu le jour, il aurait pu s'apercevoir que Paris a beaucoup perdu de son impolitesse et de son électricité et cela aurait pu être violent : cela nous aurait privés de l'œuvre, d'un insomniaque qui n'a jamais fait que rêver.

Le premier morceau de Christophe que j'ai voulu réécouter cette nuit, ce ne sont ni *Les Mots bleus* ni *Les Paradis perdus,* merveilles pour lequel on se damnerait, mais *Ferber endormi,* un morceau de 1973 qu'il avait dû écrire aux studios Ferber à Paris où il avait ses habitudes, à l'aube, une fois le dernier musicien parti : il fallait une certaine endurance pour suivre chaque nuit de Christophe.

Ferber endormi, c'est le monde, rare et fuligineux d'un éternel garçon des rues qui a décidé seul qu'il allait veiller sur la musique en France. Cette musique, je ne sais »

Christophe dans les années 1980.

JEAN-MARIE MAZEAU / PHOTO 12



Comm'si la Terre penchait..., album de 2001 et le suivant, *Aimer ce que nous sommes,* de 2008.

» toujours pas si elle appartient au rock, à la pop, à l'avant-garde ou à la variété. C'est tout cela à la fois.

J'ai grandi dans les années 1980 en prenant, comme beaucoup, Christophe pour un chanteur yé-yé d'un autre temps, un Cloclo italien, un Richard Anthony sec. Puis un jour, à 15 ans, j'ai entendu à la radio Alain Bashung chanter *Les Mots bleus* et je me suis mis à pleurer. J'ai su ensuite, en lisant les papiers de Bayon dans *Libération,* que « le dernier des Bevilacqua » était quelqu'un du rang des Alan Vega ou des Nick Cave. Puis j'ai eu – je ne suis pas le seul – le privilège de passer une nuit en sa compagnie. C'était à Deauville, en 2005, avec Helena Noguerra et Melvil Poupaud. Il nous avait invités à passer sur le coup de minuit au Normandy. Au milieu de sa chambre, trônait un sac rempli de cassettes : du blues originel et des chants écorchés de Camarón, le Johnny Thunders flamenco, qu'il adulait. Il nous avait parlé du cinéma qu'il aimait au point de s'être fait construire une salle chez lui où il se faisait projeter des copies 35 mm de *La Nuit du chasseur,* par exemple.

Je réécoute *Chiqué chiqué,* 45-tours mésestimé de 1988 – « C'est du faux pas du vrai/ c'est un été truqué / un hiver en juillet/ » – et rien n'est plus au croisement de toutes les métamorphoses de Christophe que ce titre-là : un slow minable en apparence avec ses rimes dérisoires et ses synthés balloches, mais filmés en Scope avec la grâce affectée d'un travelling arrière et lui, avec ses feulements qui donnent la sensation à chaque fille qu'il ne chante que pour elle, genoux à terre. Il n'y a pas un Christophe populaire et un Christophe arty : ils ne font qu'un, celui qui a compris que la variété est l'habillage magnifique, parce que ridicule, de la plus profonde et honteuse fragilité. Celle d'avoir aimé jusqu'à en avoir saigné.

Qui va parler cette langue maintenant, à nous autres, les amants de la nuit ? □

CAMILLE BIDAULT-WADDINGTON

Wattwiller, l'eau minérale naturelle **pure et responsable**

Allier bien-être et protection de l'environnement, c'est la mission que s'est donnée Wattwiller. Connue pour l'extrême pureté de son eau minérale naturelle, on ne parle encore que trop peu des efforts qu'elle a engagé depuis 2010 dans la réduction de son empreinte carbone. Désormais, l'entreprise est fière d'annoncer que **son activité est 100 % neutre en carbone**.

LA PURETÉ SOURCE DE SÉRÉNITÉ

L'adage « un esprit sain dans un corps sain » n'a jamais été aussi vrai. Pourtant, trouver des produits à la fois bons pour notre santé, respectueux de l'environnement et issus d'entreprises engagées dans une démarche responsable est un véritable défi.

Faiblement minéralisée, **zéro nitrate** et pauvre en sodium, l'eau minérale naturelle de Wattwiller est le partenaire idéal pour une bonne hydratation. Ces qualités font d'elle une eau qui convient à tous les membres de la famille, même ceux qui demandent une attention toute particulière comme les nourrissons.

Contrairement à l'eau du robinet, l'eau minérale naturelle n'est pas traitée chimiquement, ce qui permet à l'eau de Wattwiller de garder toutes les vertus que lui a offertes la nature. Véritable source de sérénité, Wattwiller œuvre aussi au quotidien pour préserver sa source et réduire son empreinte sur l'environnement.

DES ACTIONS PHARES POUR MIEUX RESPECTER L'ENVIRONNEMENT

Cette entreprise alsacienne de taille humaine décroche en 2016 la labélisation PME+* qui récompense son engagement sur le plan environnemental, humain et communautaire.

*Label des entreprises engagées pour l'humain, l'emploi et l'environnement. Controlé par un organisme indépendant.

Reconnue en France, l'entreprise se positionne parmi le **top 10 européen des sociétés les plus durables****. Consciente de l'importance de préserver les trésors que la nature nous offre, Wattwiller met en place des actions concrètes à chaque étape de son activité. **Depuis 2010, l'entreprise française s'applique notamment à réduire ses émissions de CO_2.** Grâce à sa politique en matière d'emballage, la réduction de sa consommation énergétique, ainsi qu'une optimisation des transports, la PME a réduit son empreinte carbone de 23 % entre 2010 et 2017.

Les bouteilles de Wattwiller sont **100 % recyclables** et les films qui les entourent sont issus à 100 % de matière recyclée. Wattwiller recycle plus de 90 % des déchets de son site d'embouteillage, qui fonctionne 100 % à l'électricité issue d'énergie verte.

UNE EAU MINÉRALE NATURELLE NEUTRE EN ÉMISSION DE CO_2

Depuis sa création, Wattwiller a pour vocation de trouver un équilibre entre l'homme et la nature. Depuis de nombreuses années, l'entreprise est au cœur d'actions communautaires en France mais pas seulement.

**European Business Awards 2014.

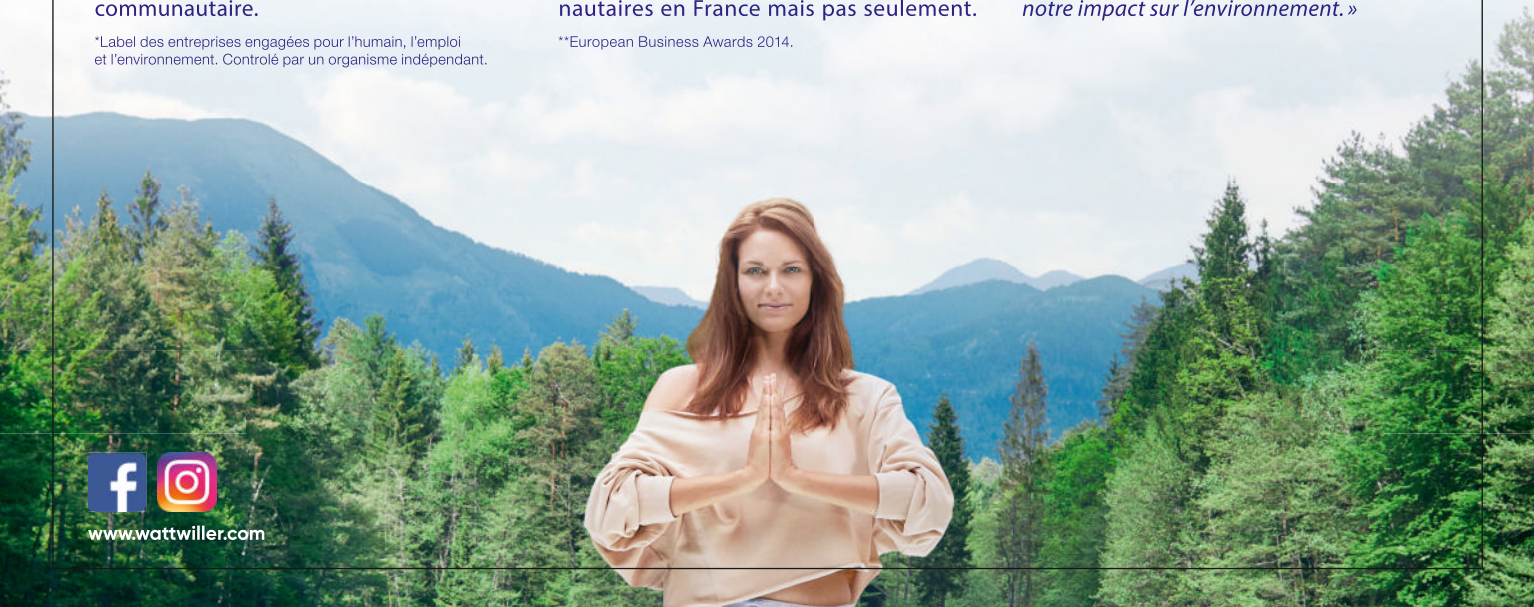
Fidèle à son savoir-faire, elle s'est directement impliquée via son hydrogéologue dans le projet « Water access Rwanda ».

« Depuis 2017, nous participons à la réhabilitation d'une quarantaine de puits ce qui a permis la distribution d'environ 570 millions de litres d'eau potable à plus de 250 000 Rwandais »

Valérie Siegler, **directrice générale.**

Ces actions de réhabilitation permettent d'éviter de faire bouillir l'eau en utilisant du charbon de bois, opération fortement émettrice de CO_2. Elles favorisent également le développement économique, sanitaire et social des populations locales.

« La neutralité carbone est une étape dans notre parcours de développement durable. Nous poursuivons nos efforts notamment sur nos packagings, pour limiter toujours plus notre impact sur l'environnement. »

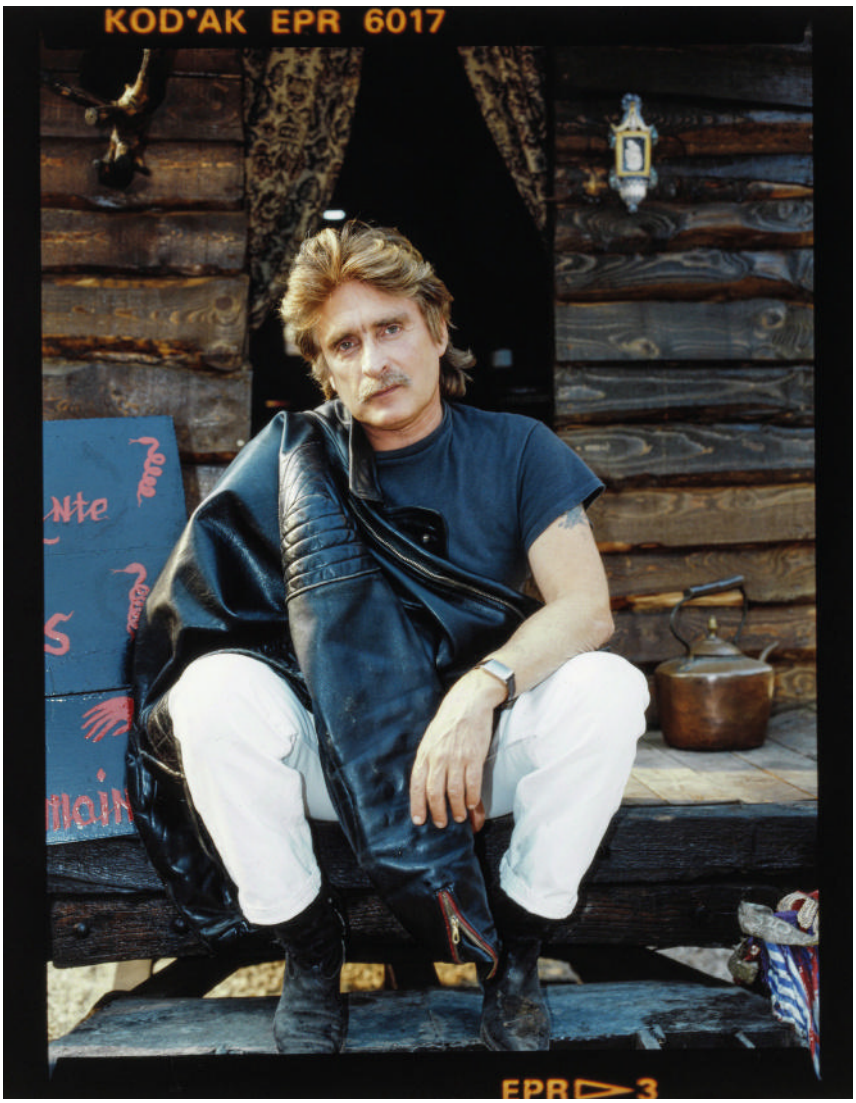


www.wattwiller.com

L'ÉDEN CYLINDRÉ

Retour sur le Stand 14, un garage fréquenté par toute une jet-set pop dans lequel travaillait un garçon d'atelier nommé… Bayon, bientôt *rock critic* à *Libération* : celui par qui l'axe Christophe-Bashung-Vega arriva et qui imposa Christophe chez les esthètes.

Texte **Bayon**



Christophe, amateur de grosses bagnoles, en avril 1990.

Distrait par la mort de Christophe, je me suis coincé un doigt (l'annulaire de la main gauche) dans un tiroir de la cuisine en rangeant un couteau du petit-déjeuner ; le pincement a fait craquer la suture de l'ongle sur la gauche en remontant. L'élancement à la clé, craquelant mon vernis d'indifférence, pointait littéralement du doigt un émoi curieux. Dans l'afflux vibrionnant des souvenirs-écran réflexe, j'ai vivement isolé le recoin le plus reculé, le plus précieux, pour m'y recueillir avec le mort aux voix de tête asthmatiques.

Soit : le Stand 14. Qu'est-ce que *Stand 14 ?* Un morceau tardif, deuxième période, anecdotique, mais surtout un lieu rock emblématique spécialement christophien. Nous sommes en 1966-1967, en pleine ère « minets » du Drugstore, dont fut, au moins vestimentairement, le chanteur d'Aline, portant Shetland Pringle ras-du-cou dans *SLC Salut les copains,* le magazine yé-yé d'époque.

À Montlhéry, ville de courses automobiles ou motocyclistes sur le fameux « anneau de vitesse » tutélaire, à une demi-heure du Paris du « pub Renault », de la rue de la Pompe Renoma et du « Drug », se trouve l'un des QG les plus chics, élitistes et chers, de ladite scène minet. Deux garages haut de gamme, propriété et apanage de l'illustre champion de course automobile français Jean-Pierre Beltoise et de son associé plus anonyme, Pierre Landereau, champion de France motocycliste 125 cm³ en 1959 à Alger : en plein Montlhéry, « Les Mille Miles », où reçoit personnellement Beltoise, et en lisière de la ville, « Le Stand 14 », qu'anime Landereau.

Là fréquente toute une jet-set pop fana de bolides, de vapeurs d'essence, de cambouis, de vitesse casquée et de sang-froid grand circuit. Jacques Dutronc, qui eût aussi bien pu exceller et prospérer en coureur de F1 détaché qu'en meilleur acteur au monde (selon Steven Spielberg qui le sollicita en vain) ou meilleur auteur-compositeur-chanteur de charme rock minet de son temps. Mort Schumann, rangé des Cadillac Presley, l'auteur de *His Latest Flame* en pré-retraite et deuxième carrière française. Joe Dassin, Tony Joe White français dédaigné pour son succès populaire, grand amateur de bagnoles. Michel Polnareff, frimeur à Harley. Johnny Hallyday, à sa manière « le plus sauvage d'entre tous » côté tires ou gros cubes. Qui d'autre ? Christophe, qui vit la vitesse comme une religion salvifique, italienne s'entend – Bevilacqua et Ferrari obligent.

Christophe, entre autres objets du culte motorisé ravageurs, tels qu'il les collectionnera toute sa vie au hasard de ses pérégrinations immobilières, notamment boulevard Flandrin, dans ses appartements entrepôts de luxe où les caisses mythologiques côtoyaient les juke-boxes légendaires ou 78-tours d'Elvis – et le

Le chanteur
en janvier 2020.

cabinet médical de l'autre côté de la cour où, à toute heure du jour et de la nuit, il pouvait venir calmer ses crises d'étouffement asthmatiques ou emphysémateuses –, Christophe nourrit une passion pour les Lamborghini, Miura et consorts.

Christophe loue ou achète là, dans la période concernée, les derniers monstres de puissance de la gamme rivale du légendaire Enzo Ferrari, carrossés par le *nec plus ultra* du design automobile : Pininfarina. Il les conduit à fond (jusqu'au jour où, à force de pointes à 200 sur les Champs-Élysées, selon la chronique, il se verra retirer son permis de conduire), il les froisse, les emplafonne, les crame, les rapporte et échange – comme les nanas, hésite-t-on à écrire aujourd'hui, dont le coureur de courses de côte en Alfa fait une non moins grande consommation, quitte à s'adonner à certaines lubies sadiques-anales pataphysiques de notre connaissance impossibles à rapporter ici.

Comme l'ami Dutronc, Christophe jouissait en boucle, éveillé, de cette parenthèse enchantée du Stand 14. De même que Dutronc débarquait en Porsche Targa X à toute heure pour la faire nettoyer (littéralement – j'en sais quelque chose, puisque, il est temps de le dire, j'étais là aux premières loges, en blouse de garçon d'atelier de complaisance, avec un copain lycéen beau-frère de Landereau, et mettais un soin tout particulier à « nettoyer » les boîtes à gants et dessous de tapis dutroniens de l'argent qui y traînait toujours, avec les poils du guépard maison apprivoisé – animal célèbre pour ses pointes de vitesse fantastiques dans la savane, sa beauté féline, et moins connu pour ses jappements), de même Christophe descendait en trombe au dit « garage des vedettes », à tout propos, pour s'y griser et reposer d'odeurs et visions mécaniques.

Avec le temps, dans l'esprit alambiqué du créateur de *Cœur défiguré,* le moment proustien et l'endroit idéal fermenteraient et sublimeraient, fixeraient, en « scène primitive », objet perdu ravissant propre à divagations exquises. Sur ses rectos de pochettes de 33-tours de supermarché convertibles et commutatifs des années 1970, Christophe n'hésitait pas à nous inventer des vies de rêve garageos focalisées sur cette scène : évoquant notamment ses nuits et aubes endormies sous les calandres inouïes de Mustang, Chevrolet, Cobra, Aston Martin... nuits de rêve dont je le tirais en lui apportant un café ou un jus de fruits exotiques – scènes et réveils magiques qui n'existèrent jamais, sous cette forme revisitée, à ma connaissance. N'importe.

Jusqu'au bout, en tout lieu et circonstance, de même qu'à chaque instant, où que ce soit, mon apparition fait dire à Dutronc ravi : « Salaud, rend l'argent », ineffablement, ma vue pavlovienne aura éveillé chez Christophe la sensation transie inépuisable de l'éden cylindré du Stand 14 *via* son employé psychopompe. Il y a pire emploi. J'aime penser qu'au « crépuscule » de ses *Paradis perdus,* Christophe, qui arrivait sur scène à l'Olympia, aux temps de *Succès fou, La Dolce Vita* ou *Señorita,* en Lamborghini dandy volante, « Chri-Chri » se rejouait sans fin notre vie accidentée. Tout aussi simplement qu'il descendait de temps en temps au garage, chez lui, à Montparnasse, en Des Esseintes moderne, s'asseoir au volant d'un de ses bolides lustraux muséifiés, pour un petit tour de circuit immobile.

L'ongle ne lance plus. Une infime trace rouge sang. □

ERIC FOUGERE/CORBIS/GETTY IMAGES

LES PROCHAINS DES BEVILACQUA

Le Christophe des années 1970 annonçait déjà le son de la nouvelle scène française des années 2000. Ses enfants, nés entre les années 1990 et 2000, lui rendent hommage.

Texte **Sophie Rosemont**

En 1975, Christophe a composé la BO de *Jackpot,* film de Terence Young qui restera inachevé.

Lorsqu'en 2006, Sébastien Tellier plaque les accords de *La Dolce Vita,* alors oublié du grand public, il s'affiche comme l'un des nombreux disciples de Christophe. Lequel s'est imposé, dès 1973 et ses *Paradis perdus* parés d'Arp Odyssey, chef de file avant l'heure de la nouvelle pop française des années 2000. Sur le morceau éponyme, on l'entend scander les gimmicks du rock'n'roll des années 1950 qu'il écoutait enfant. Des références communes aux représentants des yé-yés, avec lesquels Christophe avait partagé la séance photo de *SLC Salut les copains,* où il n'avait pourtant guère sa place. Trop cérébral, trop sophistiqué, romantique mais fêtard, insomniaque mais solaire. Un personnage quasi mythologique qui impressionne le grand renouveau de la pop française au milieu des années 2000. Assumant leur francophonie, ces jeunes artistes puisent dans les nappes synthétiques de Christophe, sa narration visuelle et ses fausses évidences. Ce n'est pas un hasard si les derniers disques du musicien, les deux volets de *Christophe etc.,* proposent des reprises incarnées aux côtés de Nusky & Vaati, Son Lux ou Christine & The Queen.

Lord Brummel de la post-modernité, couturier des textures sonores et vocales, capable de jongler entre acoustique et synthétique, Tanger et le boulevard Montparnasse, excès de vitesse et pulsion sentimentaliste, Christophe aura si bien anticipé les époques qu'il s'inscrit, y compris après sa mort, profondément dans la nôtre. □

CLÉA VINCENT

J'AI EU L'IMMENSE CHANCE de rencontrer Christophe grâce à mon émission sur la pop française, « Sooo Pop », dans laquelle il est venu chanter et échanger avec la nouvelle génération. Pour préparer cette rencontre, je suis allée chez lui au milieu de la nuit, puisqu'il dormait le jour. Et j'ai découvert qu'à 74 ans, Christophe collectionnait encore les synthétiseurs et les flippers. Qu'il suivait de près la nouvelle scène française. Qu'il avait sans cesse une étincelle de curiosité dans les yeux, derrière ses verres bleutés. Christophe était passionné par plein de choses, les parfums, les vêtements, la musique bien sûr. Je ne l'oublierai jamais. Il avait la jeunesse éternelle.

Dernier album : *Nuits sans sommeil* (Château perdu Records, Midnight Special Records), 2019.

LAURIE DARMON

L'UN DE NOS DERNIERS ÉCHANGES, c'est quand je suis allée au Piaf, ce club dansant dans le VIII[e] arrondissement, où l'une de ses chansons passait. J'ai fait une vidéo et je la lui ai envoyée par SMS. Il m'a tout de suite répondu qu'il fallait que je l'emmène la prochaine fois ! C'était un artiste très vivant et très jeune toujours. C'est troublant de le voir partir. Sous son apparente légèreté, il y avait une profondeur secrète, une mélancolique, des failles lumineuses… Son cœur avait été très éprouvé. C'est ce que j'ai essayé de traduire dans certaines chansons de l'album *Vestiges du chaos* qu'il m'avait demandé d'écrire pour lui en me demandant de faire comme si c'était pour moi. Sa sensibilité m'a beaucoup touchée.

Dernier album : *On Bai.* (Lionne Records), 2019.

MALIK DJOUDI

AUJOURD'HUI, JE LE SENS plus que jamais important. Ce qui m'a le plus influencé chez lui, c'est son talent à magnifier la simplicité, sa nostalgie, son côté lunaire, sa curiosité renouvelée pour tous les synthétiseurs, sa quête des sons… Des artistes peuvent écrire des grandes chansons qu'au début de leur carrière, mais lui aurait pu signer *Les Mots bleus* demain. Il était toujours dans l'air du temps, comme si c'était évident. La définition de l'intelligence, c'est s'adapter à n'importe quel milieu. Comme ses chansons, qui savaient raconter des histoires et traverseront le temps.

Dernier album : *Tempéraments* (Cinq 7, Wagram Music), 2019.

JULIETTE ARMANET

JE SUIS BOULEVERSÉE. C'est étrange de tout aimer chez un artiste, les couleurs de sons rétro-futuristes, la voix, les paroles, tous les endroits d'un chemin musical, l'imaginaire… Avec Christophe, le mot « idole » prend tout son sens. Il se définissait comme peintre sonore, c'est kitsch mais tellement vrai ! Chaque chanson était une fresque. Un langage aussi, celui de l'éternel amoureux, l'éternel maudit, l'éternel briseur de cœurs. J'ai tellement aimé la manière dont il a habité sa masculinité, un côté très macho mais cette voix entre la diva et le castrat. Il y avait dans sa musique quelque chose d'à la fois grandiloquent et d'inachevé, une immense liberté. Pas de format, seulement des paysages. Ce qui laisse la place à celle et celui qui l'écoute. Christophe n'a jamais cherché le gros tube. La vulgarité du succès ne l'atteignait pas. Et si on le pleure autant aujourd'hui, c'est qu'on a tous des souvenirs avec lui. C'était un drôle de mélange, un vampire mystérieux qui imposait ses codes et qui a transmis tellement. J'ai marché dans ses pas, comme une enfant. Avec lui, j'ai appris à me laisser aller, à vivre la musique dans l'instant. Il refusait de répéter quand on jouait ensemble sur des plateaux télé ! Il avait encore tant de choses à dire en musique, son opéra n'est pas terminé, sa recherche de sons était encore frémissante… Il collaborait avec plein de gens parce qu'il n'y avait rien de passéiste chez lui. Seule la suite comptait.

Dernier album : *Petite Amie* (Barclay, 2017)

JEANNE ADDED

TAPI DANS SON ANTRE, concentré sur ce qui compte, le son, la musique et, dehors, visible seulement la nuit. Une vie vue/cachée, comme un rempart discret contre la médiocrité.

Dernier album : *Radiate* (Naïve), 2019.

CALYPSO VALOIS

C'EST L'UN DES MUSICIENS qui m'inspire le plus, par l'intemporalité de sa voix cristalline et de ses chansons, mais aussi sa musique de film, ***La Route de Salina***, que j'écoute en boucle. Christophe laisse une impression de grande liberté, comme si artistiquement il ne s'interdisait rien. Parmi les compositeurs actuels, rares sont ceux qui ont une telle envergure et qui me bouleversent autant.

Dernier album : *Cannibale* ([PIAS] Le label), 2018.

MARIE-FLORE

SES MOTS ÉTAIENT comme des images, tout était directement cinématographique. Aucune question à se poser dès qu'il commençait à chanter accompagné de son piano ! C'est l'une de mes seules influences francophones car sa manière de poser sa voix était très universelle, au-delà de ce qu'il racontait, par sa charge émotionnelle.

Dernier album : *Braquage* (6 & 7), 2019.

Récital sur le parvis de l'Hôtel-de-Ville à Paris en juillet 2011.

SAMUEL DIETZ / GETTY IMAGES

LE PATRON

Parce que ça a pris du temps, celui d'une incompréhension ou d'un malentendu, il a fallu oublier Christophe pour réussir à l'aimer enfin. Paradis perclus.

Texte **Arnaud Viviant**

Le temps que cela aura pris, presque toute une vie... Mais finalement, après tous ces cris critiques dans le désert – ceux de Bayon, bien sûr, dans *Libération,* d'Yves Bigot un peu partout et bientôt d'une nouvelle génération (la mienne, longtemps indifférente, soyons honnêtes, voire passablement gênée à certains moments de la discographie) – cela était maintenant fait : Christophe était devenu le patron. Enfin !

Après la mort de Serge Gainsbourg, le *capo dei capi,* Alain Bashung lui avait ravi le titre sans problème. Plus rock, plus légitime du fait de *Play Blessures,* même si cette collaboration avait finalement laissé un goût amer à Gainsbarre : beaucoup de boulot, aucun tube, pas une affaire sérieuse... Au même moment, au milieu des années 1980 donc, le premier des Bevilacqua cartonnait avec Philippe Paringaux (rédacteur en chef historique de *Rock & Folk,* celui d'Yves Adrien) en parolier d'occase pour des tubes froids et froissés comme des pyjamas de soie qu'il s'en allait chanter l'air hagard, en albatros ou chouette dandy, sur les plateaux de Danièle Gilbert... Succès fous, mais *street credibility* (ainsi qu'on disait à l'époque en se repassant pour la millième fois les six faces de *Sandinista* des Clash) : zéro pointé. Des hits, n'empêche, à la revoyure et plus encore à la réécoute, toujours sauvés de la mièvrerie et du kitsch par une idée de son chiadé, de production profilée, mais qui allaient tout de même relancer comme une *Boule de flipper* (composé pour Corynne Charby, la jeune femme du PDG de Warner, une histoire show-biz à la *Citizen Kane...)* chez les rockers attardés que nous étions, l'image d'un Christophe variète pour midinettes. Un Hervé Vilard puissance mille. Sans nous, donc.

Pareille à un vieux sticker RTL sur une carrosserie jaune Ferrari, l'image sera lente à détacher en dépit de la considération toujours tortueuse d'Alain Bashung (son morceau *Alcaline,* hommage à moitié sadique à *Aline* et à son interprète : « T'aime plus les mots roses que je t'écris ? »).

Paris, 1974.

JEAN GAUMY / GAMMA-RAPHO / GETTY IMAGES

C'est à partir des années 1990 que Christophe, par à-coups, va se relégitimer. On se souvient ainsi, comme d'un marqueur qui va sérieusement inverser la tendance, de Dominique A, seul et tremblotant sur la scène de L'Européen, place de Clichy, interprétant *Chiqué chiqué* de façon chimérique et neuve. C'est aussi à cette époque que, dans nos petites têtes, nous nous sommes mis enfin à associer le nom sacro-saint d'Alan Vega à celui de Bevilacqua. En découvrant l'amitié qui les unissait, notre snobisme rock en a pris un coup et fait remonter en flèche notre

estime en perdition pour Christophe. On s'est mis à le réécouter, à tout réécouter, et à l'entendre mille fois plus blues, crissant, électrique, que dans notre souvenir hanté de solos de saxophones pourris.

Au début des années 2000, Alain Bashung est toujours le patron, peut-être plus que jamais. Mais cette fois, pour nous, Christophe est sorti du purgatoire, enfin réhabilité. D'ailleurs, nous qui le pensions invisible et inaccessible comme un autre Gérard Manset, le revoici en chair et en os à l'Olympia en 2002, pour un concert auquel le Tout-Paris se presse comme à une messe résurrectionnelle. Et le voilà qui nous parle, qui nous donne des interviews, toujours la nuit, au Fumoir ou dans un restau italien près du Panthéon, pour finir quasi à l'aube chez lui boulevard du Montparnasse, à discuter dans sa cuisine de sa passion pour le surréalisme.

Cette fois, ça y est. Christophe est devenu branché, nous l'aimons, nous le reconnaissons pour ce qu'il est, un bluesman du futur, un expérimentateur nocturne et fou que nous admettons enfin à la hauteur de ses ambitions incomprises. Il est élégamment malin ; il sait qu'il nous tient, il ne nous perdra plus. Il multiplie les signes en notre direction, par exemple lorsqu'il demande à l'artiste Dominique Gonzalez-Foerster qui vient de travailler avec Bashung, de s'occuper de sa scénographie. Surtout, il s'affaire en secret à ce qui restera pour nous son chef-d'œuvre le plus abouti, d'une puissance sonore implacable, comme s'il y avait placé toute son âme : *Les Vestiges du chaos.*

Tous les signes par lesquels nous avions fini par le reconnaître, nous, la génération qui avait mis si longtemps à l'aimer, sont réunis. Tout de suite, le ton expérimentateur, celui du chercheur poudré, s'adonnant aux remix amidonnés jusqu'au bout de la nuit, est livré comme une dernière volonté : « Je vous propose/D'ouvrir des choses/ Des choses avec moi/ Sur de nouvelles voies. » Et le disque réussit ce tour de force de réunir et de nous faire aimer tous les Christophe à la fois, le crooner d'*Aline* comme le dandy du *Beau Bizarre,* le marlou des années 1980 comme l'esthète des années 2000, sans parler du fan d'Alan Vega qui, sur ce rêve qu'est *Tangerine,* s'en va enregistrer sa voix pour la dernière fois.

Nous sommes alors en 2016. Deux ans auparavant, l'admiration pour Christophe d'une nouvelle génération s'était génialement manifestée avec *Paradis perdus,* le *mash-up* de Christine and the Queens emboutissant Kanye West et Bevilacqua sans rien forcer, avec la beauté d'une évidence planétaire.

Enfin, l'année dernière, plus patronal que jamais, Christophe avait revisité toute sa discographie en duo, avec une capacité ironique de détournement qui laissait parfois carrément pantois : *Aline* avec Philippe Katerine ou *Paradis perdus* en compagnie d'Arno, révèlent une irrévérence de maître débarbouillant ses chefs-d'œuvre de façon quasi duchampienne, digne parfois de *LHOOQ.*

Alors oui, clairement, j'ai fait partie d'une génération de critiques musicaux trop hantée par Serge Gainsbourg et Alain Bashung pour reconnaître immédiatement Christophe comme un autre géant qui les valait bien. S'il est un jour malheureux pour admettre que je me suis trompé, c'est bien celui-ci. □

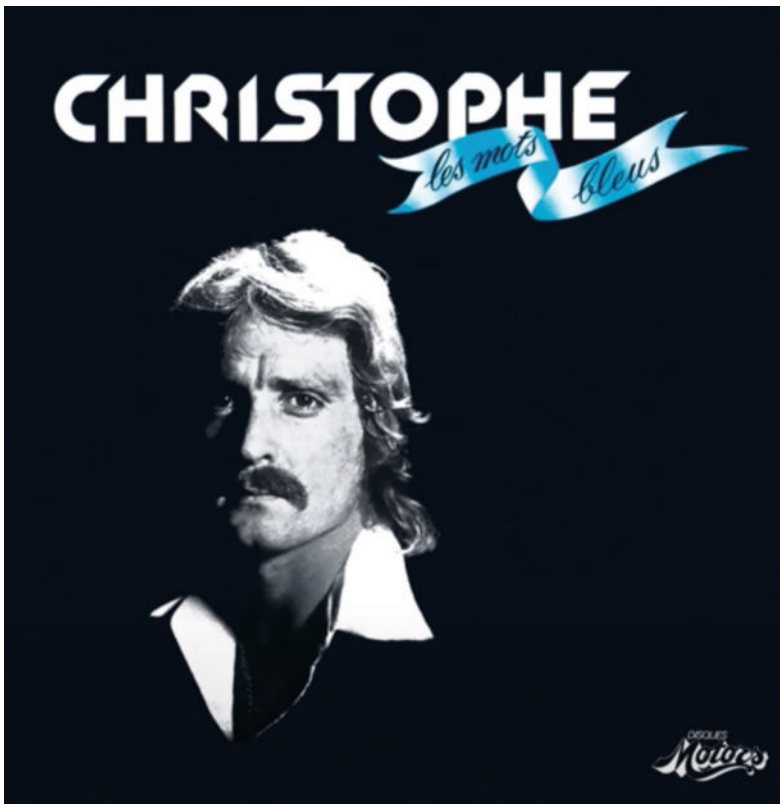
Genève, 2015.

« UN DON QUICHOTTE POP »

Jean-Michel Jarre qui lui avait écrit *Les Mots bleus* et avait longtemps collaboré avec lui, se souvient de leur travail et de leur amitié souvent sans paroles ni pareille.

Entretien **Joseph Ghosn**

Le premier souvenir qui me revient, c'est la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, la veille de son hospitalisation. Il m'avait envoyé un message à 5 heures du matin : « T'as pas des masques ? » et je n'ai eu son mot que plus tard dans la matinée. Il était déjà parti à l'hôpital, je n'ai pas pu lui parler à temps. Mais l'image que je conserve remonte à l'enregistrement du premier disque que nous avons fait ensemble, *Les Paradis perdus :* il était accroupi sous la console pour enregistrer ses voix ; il ne voulait pas aller dans la cabine de prise de voix comme on le faisait à l'époque ; il préférait être là, avec un micro un peu pourri qu'il avait avec lui et un effet, une chambre à échos italienne de la marque Binson. Cela donnait un côté lo-fi à la production. Ça l'a beaucoup habité. Ça influençait beaucoup ses productions. À partir de ce moment-là, il a beaucoup changé ses sonorités, ses timbres, ses textures, même si, comme beaucoup d'artistes, il était à la recherche d'une même chose. Fellini, à la fin de sa vie, m'avait dit avoir compris qu'il avait toujours fait le même film. C'est pareil pour Christophe : il cherchait un mirage sonore.



Christophe était un Don Quichotte pop. Il se battait contre des moulins à vent musicaux, de façon totalement instinctive. Dès ses débuts, même : sa façon de lancer sa voix, très plaintive, dans *Aline,* c'est déjà cela. Et, quels que soient les textes qu'il chantait, il donnait toujours l'impression de découvrir les mots, d'être toujours spontané. Chez lui, il y avait aussi des silences, beaucoup de silences... Mais ils n'étaient pas lourds de sens : ils étaient plutôt lourds de sensations. Ils mettaient le temps en suspension, en apesanteur.

Notre amitié était illustrée parfaitement par le texte des *Mots bleus.* C'était tout à fait cela, ce qu'il y avait entre nous. Pas besoin de se parler. Et puis, parfois, il me faisait de longues déclarations, le temps d'une nuit qui se terminait à 6 heures du matin par une foule de *« baci, baci, baci »* et puis il disparaissait, le silence... Mais nous nous retrouvions toujours comme si nous nous étions quittés la veille. Nous regardions beaucoup de films ensemble lorsqu'il habitait boulevard Flandrin, dans le XVI[e] arrondissement de Paris, et qu'il avait une salle de cinéma chez lui, avec un projecteur 35 mm. Il y avait quelque chose en lui qui était à la fois James Dean et *Les Vitelloni,* à la façon d'un escroc habité. Il a constamment réécrit sa vie, comme tous les arnaqueurs de génie, et ce que nous avons fait, ensemble, comme *Le Dernier des Bevilacqua,* c'était une sorte d'autobiographie fantasmée. Il aurait pu être un immense acteur, d'ailleurs avec sa gueule, du même ordre en vieillissant que celle de Simone Signoret et de Gérard Depardieu...

Finalement, il aura été l'artiste du confinement et de la distanciation sociale, mais avec une immense empathie tout de même. Et c'est irréel qu'il parte maintenant. Et que cela se passe au fin de la Bretagne, à Brest, alors qu'il était l'homme de la mer, de l'Italie, de Paris... Cette fin, là-bas, ce n'est pas son histoire, c'est juste salement triste. □

L'album *Les Mots bleus* (1974). Jean-Michel Jarre a écrit les paroles du *Dernier des Bevilacqua, Señorita, Les Mots bleus* et *Drôle de vie.*

LES DISQUES MOTORS

SOUS LE MASQUE

Orville Peck n'est pas que le petit-fils imaginaire de Gregory Peck. Sous le loup de ce chanteur country queer et subversif, voilà l'époque subitement dévisagée.

Texte **Olivier Séguret**

RILEY WALKER

Juste avant que l'horloge du monde moderne ne s'arrête, la trajectoire d'Orville Peck était celle d'une fusée incandescente au lancement prometteur, promise à un bouquet de gloire mondiale. Son album *Pony,* qui semblait entrer par effraction dans le monde très calibré et souvent normatif de la country music, a immédiatement reçu un accueil intrigué, admiratif et amusé des critiques. Le *Los Angeles Times* rapportait la hype dont il était déjà l'objet à West Hollywood, le *New Yorker* saluait en lui le mystère dont notre époque a besoin et le *New York Times* le qualifiait de Chris Isaac subversif...

Orville Peck porte un masque. Un masque de hors-la-loi ou de vengeur à la Zorro duquel pend une frange satinée façon Falbalas. Le masque d'Orville est sa signature paradoxale, une absence de visage que l'on identifie infailliblement, un vide qui surligne une identité. Et montre que l'on peut échapper à la reconnaissance faciale et embrasser la notoriété. Un peu brigand, un peu moukère, *outlaw* à cheval sur deux registres à la fois, Orville Peck, sous son loup, semble se servir dans les entrepôts de costumes des studios pionniers fréquentés par son aïeul imaginaire, Gregory Peck, qui a lui aussi longtemps joué les cow-boys. Il ne vise pas l'authenticité du label americana mais la sincérité. De son imaginaire à la fois queer et enfantin, il fouille une culture western et une industrie country dont on mesure grâce à lui combien elles avaient besoin de courants d'air. Et combien, à chaque fois qu'un hurluberlu sensible s'intéresse à elles, elles en tirent profit. Andy Warhol avec *Lonesome Cowboys,* puis Ang Lee et son *Brokeback Mountain* ont apporté une part de sa substance à cette contrebande culturelle qui, loin de pervertir ou dénigrer un folklore traditionnel, le solidifient et le crédibilisent. Une artiste comme kd lang, qu'Orville admire, a elle aussi creusé ce sillon à sa manière. Pareil pour Lil Nas X, dont *Old Town Road* triomphait au moment même où sortait, au printemps 2019, le *Pony* d'Orville Peck. Une lamentable polémique a voulu dénier au chanteur noir et à son tube sa qualité de country, le privant des *awards* spécifiques à cette catégorie, renvoyant ainsi à un autre déni : si près d'un quart des cow-boys historiques était noir, le western hollywoodien les a bien cachés. Dans une interview à la chaîne Nashville Scene, Orville Peck, qui n'est pas black mais gay lui aussi, ne ménage pas son soutien à Lil Nas X...

Orville Peck était programmé pour être la sensation masquée de l'année 2020 et il débarque dans un monde de masques qui n'appréciera peut-être pas la blague, qui n'en est pas une. Au-delà de morceaux qui peuvent largement séduire *(Summertime, Queen of the Rodeo...),* l'artiste brouille son identité (il s'appelle Daniel Pitout, serait canadien, aurait fait les percussions pour le groupe néo-punk Nü Sensae, mais quel intérêt ?) et son personnage à demi onirique d'homme masqué, souple et tatoué qui chante *Hope To Die* attire plus que jamais notre attention sur sa voix. L'historienne Michelle Perrot, qui regrettait sur France Culture que les émissions de radio soient désormais filmées, disait aimer « n'être qu'une voix et échapper à l'image » car « la voix est un infini que l'image réduit ». « Le Masque d'Orville » aurait pu être le titre d'un livre d'Edgar Poe ou celui d'un film de Georges Franju. Finalement, il sera peut-être le premier épisode d'une série sur les artistes du nouveau monde. □

« SUIS-JE AU PARADIS ? »

Au début de la crise du confinement, le dessinateur Chris Ware publiait cette page dans *The New Yorker*. Nous la reproduisons telle qu'elle est parue : rien de mieux que sa VO pour rendre compte des sentiments contrastés qui traversent son auteur, un confiné de nature.

Par **Chris Ware**

QUAND VOUS REFERMEZ UN

UNE NOUVELLE VIE S'OUVRE À LUI.

EN TRIANT VOS JOURNAUX, MAGAZINES, CARNETS, ENVELOPPES, PROSPECTUS ET TOUS VOS AUTRES PAPIERS, VOUS AGISSEZ POUR UN MONDE PLUS DURABLE. DONNONS ENSEMBLE UNE NOUVELLE VIE À NOS PRODUITS.
CONSIGNESDETRI.FR

CITEO

Le nouveau nom d'Eco-Emballages et Ecofolio

HERMÈS
PARIS
HERMÈS,
LA BEAUTÉ EST UN GESTE
HERMÈS
PARIS
ROUGE HERMÈS, COULEUR 85 - ROUGE H